



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MACILL'S

MODERN FRENCH SERIES.

I.

OLLE CÉLESTE

Edw T 1614160.800

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

THE NORMAL SERIES OF MATHEMATICS.

BY EDWARD BROOKS, A. M., PH. D.,

SUPERINTENDENT OF PUBLIC INSTRUCTION, PHILADELPHIA.

This Series has had an extraordinary success, and is used in very many of the

over

Harvard College Library



THE GIFT OF

CHARLES HALL GRANDGENT

CLASS OF 1883

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES

EMERITUS

science to practical business. This union is here made not a mere nominal one, but a scientific reality. Key, 98 cts.

Brooks's Normal Higher Arithmetic.

Original, complete and practical. It abounds with striking novelties, presented with the utmost clearness and simplicity, all calculated to make the student a master of the theory of Arithmetic. It also represents the actual business as practiced in the counting-houses of merchant and incorporated companies.

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

Brooks's Normal Geometry and Trigonometry.

By the aid of Brooks's Geometry the principles of this beautiful science can be easily acquired in one term. It is so condensed that the amount of matter is reduced one half, and yet the chain of logic is preserved intact. The subject is made interesting and practical by the introduction of Theorems for original demonstration, Practical Problems, Mensuration, etc., in their appropriate places. The success of the work is very remarkable. Key, \$1.05*.

Brooks's Plane and Solid Geometry. Complete. Brooks's Plane and Spherical Trigonometry.

The subjects have been fully developed with all the clear reasoning, broad analyses, and lucid explanation for which the author has become famous. Newest methods are used. Colleges and schools of the highest grade will find them works they have been wanting. Key, \$1.50.

Brooks's Normal Algebra.

The many novelties, scientific arrangement, clear and concise definitions and principles, and masterly treatment contained in this work make it extremely popular. Each topic is so clearly and fully developed that the next follows easily and naturally. Young pupils can handle it, and should take it up before studying Higher Arithmetic. It can be readily mastered in one term, and only needs introduction to make it indispensable. Key, \$1.05*.

Peterson's Familiar Science. 12mo.

Peterson's Familiar Science. 18mo.

This popular application of science to every-day results is universally liked, and has an immense circulation. No school should be without it. Teachers have no difficulty in teaching it.

Griffin's Lecture Notes on Chemistry. Griffin's Natural Philosophy.

BY LA ROY F. GRIFFIN,

LATE PROF. OF NATURAL SCIENCES AND ASTRONOMY, LAKE FOREST UNIVERSITY, ILL.

Professor Griffin presents his subject simply, clearly and logically, his definitions are brief and clear, and his experiments vivid and impressive, so that the subject is easily mastered. The latest applications of the science to Electric Lights, Telephone, Phonograph, Electro-Plating, Magnetic Engines, Telegraphing, etc., are lucidly explained.

Reading French Grammar. Irregular French Verbs. Series of Modern French Authors. Annotated.

By ED. H. MAGILL, Ex-President of Swarthmore College.

Sheppard's Text-Book of the Constitution. Sheppard's First-Book of the Constitution.

The ablest jurists and professors in the country, of all political denominations, have given these works their most unqualified approval. Every young voter should be master of their contents.

Montgomery's Industrial Drawing.

This consists of a series of Drawing Books, comprising a Primary and Intermediate Course. The system is self-teaching, is carefully graded and is easily taught.



3 2044 102 774 122



Julius Charles

Les hommes de couleur n'ont
pas à qu'en se ne l'on nait sent,
On fait de même avec les
littératures et les lettres d'hommes.
C'est le mal vient de l'ignorance,
rien n'aime de juger.

Jul. Charles

MAGILL'S MODERN FRENCH SERIES

IV.

JEAN MORNAS

OU

L'HYPNOTISME

SUIVI DE

TUYET

PAR

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ANNOTATED, WITH PORTRAIT AND AUTOBIOGRAPHICAL
SKETCH OF THE AUTHOR

By EDWARD H. MAGILL, A.M., LL.D.,

EX-PRESIDENT OF SWARTHMORE COLLEGE, AND PROFESSOR OF THE FRENCH
LANGUAGE AND LITERATURE IN THE SAME; AND AUTHOR OF "A FRENCH
GRAMMAR," "FRENCH READER," "FRENCH PROSE AND POETRY,"
"A READING FRENCH GRAMMAR," "MODERN FRENCH
SERIES," VOLS. I., II. AND III., ETC.

PHILADELPHIA:
CHRISTOPHER SOWER COMPANY,
614 ARCH STREET.

✓ Educ T. 1614.160,800

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1894,
BY CHRISTOPHER SOWER COMPANY.

PREFACE.

IN pursuance of the object set forth in the preceding volumes of this Modern French Series, *i. e.*, the presentation of suitable material for teaching the language by rapid reading, united with good, idiomatic English translation, care has been taken to select matter of acknowledged excellence, and to furnish, in the Notes, the needed aid on the more difficult passages. This method of instruction in modern languages is rapidly gaining ground, and has received the sanction of our National Committee on Secondary School studies, known as the "Committee of Ten." Amid the wealth of material from which a selection might well be made for this fourth volume, the Editor has chosen a work by Jules Claretie, a distinguished critic, novelist, and journalist of growing reputation in Paris for the past quarter of a century, and who in 1888 was elected to a vacant chair in the French Academy. His ever ready and prolific pen has been occupied with a great variety of subjects, and his friends have sometimes feared that for want of concentration of effort he might not reach that distinguished place in the history of his country's literature to which his abilities as a writer entitle him. These words were spoken of him more than twenty years ago: "The pen of this young and brilliant writer belongs rather to the literature of books than to journalism. Let him remember it, and in a quarter of a century French literature will reckon in its annals one more distinguished name." But he has long since outlived the anxiety of his friends, and won a name which will only grow brighter with the lapse of time. Even in journalism,

to which he has continued to devote much attention, his success is scarcely less distinctly marked than in fiction and literary criticism. To this statement the six volumes of his contributions to *Le Temps* (1880-85), which appeared under the title of *La Vie à Paris*, bear abundant testimony. He has also turned his attention to the Drama, and his *Monsieur le Ministre* (a dramatized romance, 1881) and *Prince Zilah* (1884) have been warmly received, and each of them has been honored by more than one hundred representations. But as a writer of fiction, his is, and is to be, an especially conspicuous name. The work here presented, *Jean Mornas* (to this title the Editor has taken the liberty of adding, with the author's consent, the words *ou l'Hypnotisme*), was written in 1885, the same year in which the author became Directeur Général of the Comédie Française (which is better known in America as the Théâtre Français, and often called simply Les Français). The character of the hero, so admirably portrayed, is by no means a work of the imagination, but is taken from life in careful observations of the experiments made by the illustrious Charcot and his associates in the Salpêtrière.

The second story of this volume, entitled *Tuyet*, is selected for the sweet simplicity of the hero, the little Tonkinese, and for the graceful, charming style in which the story is told. It is a good specimen of the shorter stories of our author, in which he has been especially successful.

Instead of presenting a biographical sketch, as in the other volumes of this series, the Editor felt that it would add to the interest of the work to ask the author for a brief autobiography. This M. Claretie has very kindly prepared for this volume, and it is here presented as it came from his pen. It is scarcely necessary to add that in volume IV., as in all those which

have preceded it, the consent of the author to its reproduction in this country has been received in advance. Grateful for the kind reception given to the former volumes of this Series, this work is earnestly commended to my students in Swarthmore College, and to the public at large, as an excellent specimen of the best French of to-day, and as a story of unusual interest. Its text is taken from the thirty-seventh Paris edition, and the notes are believed to be sufficiently full to give all needed aid to the student and to the general reader who is moderately familiar with French.

As in his Reading French Grammar, and in all of the previous volumes of this Series, the Editor must acknowledge his indebtedness to Thomas A. Jenkins, Ph.D., who has carefully read all the proofs and furnished many invaluable suggestions in the progress of the work.

EDWARD H. MAGILL.

SWARTHMORE COLLEGE,
Swarthmore, Penna., 12th mo., 1894. }

MON AUTOBIOGRAPHIE.

JE suis né à Limoges, la patrie de M. de Pourceaugnac, le 3 Décembre, 1840, et j'ai été habitué à y aimer Molière, qui n'aimait pas les Limousins. Je ne me doutais pas que j'aurais, un jour, l'honneur de diriger sa Maison.

J'ai toujours écrit. Je me rappelle avoir publié ou du moins composé mes premiers romans au collège, entre une version latine et un thème grec. Ma première nouvelle parut dans un petit journal avant que j'eusse achevé ma rhétorique. Je lisais beaucoup. Je lisais tout. J'étais alors timide et Alfred de Vigny me conseillait de me faire soldat, trouvant excellente l'école du régiment.

Je ne me fis point soldat, mais je bataillai dans la presse et, tout en tenant les livres dans une maison de commission espagnole, j'envoyais des articles aux journaux littéraires. Puis j'entrai au *Figaro*, j'y fis campagne. Je suivis l'armée italienne en 1866, lors de Custozza, comme j'allais suivre l'armée française en 1870 aux bords du Rhin avant de m'enfermer dans Paris assiégé. J'ai retrouvé, le mois dernier, le vieil uniforme galonné que je portais, il y a vingt-quatre ans. Pauvre capote mangée par les mites, trouée par les vers et dont les galons de faux argent pendent tristement comme des loques ! Il a vieilli plus que moi, l'uniforme de la défense nationale. Quand je le portais je croyais bien le mener à la victoire ! Tristes souvenirs : je le mis, je crois, pour la dernière fois le jour où je cherchai le cadavre du peintre Henri Regnault parmi les morts de Buzenval.

J'ai été tenté par tout ce qui est *la vie* en art et dans les lettres : par l'histoire—j'ai écrit les *Derniers Montagnards*

qu'aimait Michelet, et *Camille Desmoulins* ; par le roman—j'ai signé *Monsieur le Ministre*, *le Prince Zilah*, *Candidat*, *les Amours d'un Interne*, *Robert Burat*, *Madeleine Bertin*, *le Million*, *Américaine* ; par le théâtre—j'ai donné des drames et des comédies ; par le journalisme—j'aurais des volumes nombreux si je réunissais mes chroniques (j'en ai fait un choix sous ce titre : *la Vie à Paris*) ; par la critique littéraire—*Molière, sa Vie et ses Oeuvres*, et *la Vie moderne du Théâtre* ; par la politique . . .

Oui, la politique, mais j'ai rebondi bien vite en arrière, voulant être libre. Libre par mon travail, par mes œuvres, par mes écrits : *Liber Libero*, c'est ma devise.

Et j'y suis infidèle puisque je dirige un grand théâtre, puisque je laisse ma plume remplir des feuillets à *en-tête* administratif, et que les feuillets à qui je confierais volontiers mes rêves restent là tout blancs, attendant que j'aie des heures de loisir pour revenir à eux !

* Ah, le loisir ! Pauvre homme ! Les songes, les œuvres personnelles ? . . . Demain ; après demain ; plus tard ! *Marche, marche !* comme dit la terrible phrase de Bossuet. J'y reviendrai cependant et je ne sais pas de plus grand plaisir que de faire vivre des personnages, au théâtre ou dans le livre.

Puis-je dire, sans m'en vanter trop, qu'avec *Monsieur le Ministre* j'ai, un des premiers, mis à la mode le roman politique, et, avec *Jean Mornas*, le roman non pas scientifique mais psychologique ? De tous les articles de critique publiés sur moi, aucun ne m'a causé plus de satisfaction que la constatation de la vérité de mes observations faite par tel ou tel élève de Charcot, comme, par exemple, mon ami le Docteur Gilles de la Tourette. On a trouvé que le *cas de Jean Mornas* était rigoureusement exact. J'ai étudié la suggestion à la Salpêtrière, et sur le vif.

Il m'est très agréable de savoir que le grand public Américain va lire ce livre. J'ai beaucoup voyagé et n'ai pas encore vu le Nouveau Monde, qui m'attire,—les États Unis, le Canada où j'ai de bons amis. Ce voyage fait toujours partie de mon rêve. Quelque jour, reprenant ma liberté d'écrivain, j'irai voir de près la démocratie américaine. En attendant, voici un de mes écrits et j'envoie ces pages comme une carte

de visite à des lecteurs qui nous jugent trop souvent (et par conséquent nous méjugent) par des livres ou des journaux qui calomnient l'esprit et les mœurs de la France. Quel beau livre à écrire, *la France inconnue* ! Je le tenterai peut-être
5 plus tard, car j'adore mon pays, son passé de gloire, et je crois à sa destinée à venir ; et, de tous les bonheurs publics rencontrés dans ma vie, celui qui m'a causé le plus de joie, c'est le suffrage de mes confrères me donnant le droit de signer :

Membre de l'*Académie Française* !

10

JULES CLARETTE.

VIROFLAY, 6 août, 1894.

A. M. LE DOCTEUR PAUL HORTELOUP,

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX.

Cher Docteur et Ami,

Permettez-moi de vous dédier cette étude en souvenir de nos causeries sur cette redoutable et poignante question de la suggestion magnétique, un des sujets qui me passionnent le plus profondément, ce que vous me reprochez quelque- 5 fois.

Vous êtes moins fervent ou moins croyant que moi en ces matières dont vous soulignez le danger ; mais je ne fais, après tout, que raconter ce que j'ai vu, animer ce que j'ai étudié. A la Salpêtrière, hors de la Salpêtrière, dans les 10 expériences, les écrits et les témoignages des savants spéciaux, j'ai cherché la preuve de cette suggestion qui se posera, quelque matin, aux magistrats, comme le plus effrayant des problèmes juridiques ; et de mes souvenirs, de mes observations et de mes réflexions est né le récit que vous allez 15 lire. J'espère qu'on pourra, un jour, comme on nous le promet, se servir couramment de la suggestion hypnotique en matière de thérapeutique et de morale pour guérir le corps et modifier les états d'âme ; en attendant, j'ai bien peur que cette force redoutable, utilisable peut-être pour 20 le bien, ne devienne une arme pour le mal et pour le crime. Mais quoi ! toute découverte a ses périls, tout progrès a

deux tranchants, comme certains couteaux ; et la poudre à canon, qui a coûté tant de sang aux hommes, n'en a pas moins fait brèche dans le vieux monde, et l'avenir a passé par là.

- 5 *Acceptez donc, mon cher Docteur, cette étude médico-légale comme un problème de criminalité que je me suis posé à moi-même, et surtout comme un témoignage de ma vive et reconnaissante affection.*

Votre ami dévoué,

J. C.

Viroflay, 12 juin 1885.

JEAN MORNAS,

ou

L'HYPNOTISME.

I.

IL avait été attiré dans ce quartier de Montmartre par la curiosité banale de la fête populaire, l'appétit de ces macabres gaietés foraines qui semblaient à son pessimisme plus ironiques encore et plus irritantes que les kermesses mondaines dont il lisait les descriptions dans les journaux.

Il éprouvait, ce Jean Mornas, une sorte de volupté douloureuse à heurter sa détresse de fils de bourgeois avide et pauvre aux rires niais des pitres de baraques, aux tapages des tirs en plein vent, aux musiques criardes des chevaux de bois qui tournaient, tournaient, tournaient comme des vols d'illusions mortes ou des rondes de feuilles tombées, roulées par les vents d'automne. La déchirante mélancolie des orgues pénétrait en lui avec l'acuité d'une plainte humaine. Et il était demeuré là, dans le coudolement brutal de cette foule, jusqu'au moment où, peu à peu, le boulevard extérieur s'était vidé, les baraques s'éteignant, lentement, une à une, et le sommeil et l'ombre tombant lourdement sur ces théâtres de saltimbanques, ces étalages de marchands ambulants dont les devantures se fermaient comme des paupières fatiguées.

Il ne restait plus, çà et là, ouvertes encore, que de vagues boutiques où de maigres rôdeurs, imberbes et

jeunes, jouaient des pièces blanches à des gageures, étranges, avec les yeux luisants et les contractions de lèvres de brelandiers mondains risquant une fortune à une table de baccarat.

- 5 Après les avoir longtemps regardés, trouvant tout simple, lui l'ambitieux de vingt-huit ans, qu'on tentât et même au besoin qu'on violât la fortune, Jean Mornas songea à regagner sa chambre triste dans un petit hôtel du quartier Latin, et lentement quitta la file des bar-
10 aques presque éteintes, où, çà et là, apparaissaient seulement des lumières assoupies par la toile verte des tentes, cette toile aux longs plis de tentures funèbres qui clapotait au vent d'hiver.

- Le long des trottoirs du boulevard de Rochechouart,
15 en se dirigeant vers la place Pigalle qu'il voulait descendre pour regagner le Paris de la rive gauche, Jean Mornas songeait à cette libre vie des saltimbanques, maintenant entassés dans leurs maisons roulantes, vie en plein vent qui est peut-être la vie heureuse; à ces errants de
20 l'existence moderne, courant les fêtes et les foires, avec leurs singes, leurs serpents ou leurs tigres. Et des idées folles d'affranchissement et d'épique bohème lui traversaient le cerveau, bientôt chassées;—lorsque, machinalement, en regardant devant lui, par une sorte de
25 magnétisme ou d'instinct, il aperçut tout près du Cirque éteint, et frôlant les maisons hautes du boulevard, presque désert maintenant, une jeune femme, marchant rapidement, suivie de deux hommes aux allures louches qui semblaient ou trop pressants ou trop menaçants.
30 Leurs silhouettes s'allongeaient sur le trottoir, et il y avait comme une antithèse ironique entre la découpure de cette gracilité de femme et les ombres lourdes des deux hommes. Deux coureurs de hasards, deux drôles en quête d'aventures ou de vol.
35 Mornas, intéressé, regardait, lorsque, brusquement, il

entendit un cri. Un de ces rôdeurs avait saisi par le poignet la femme, et elle appelait, demandant un aide :

— A moi, au secours !

Ces hommes s'étaient enfuis déjà, enfoncés dans la 5 nuit, courant et disparaissant derrière les baraques muettes, lorsque Mornas, en trois bonds rapides, arriva tout juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune femme défaillante.

La première pensée de Mornas fut de se trouver un 10 peu ridicule dans ce rôle de paladin et, soutenant celle qu'il venait de protéger, il se demandait si l'aventure n'était point ou parfaitement sotte ou affreusement vulgaire ; mais, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut tout à coup, déchirant la main de la jeune femme,—une jolie 15 main toute petite,—une éraflure saignante. Et, au poignet, que tout à l'heure un des hommes avait touché, pendait un petit porte-bonheur, un pauvre petit porte-bonheur en argent, qui, à demi-tordu et cassé, avait, dans la peau déchirée, tracé ce mince sillon rouge. 20

C'était miracle que les rôdeurs n'eussent pas arraché l'humble bijou en frappant la femme.

Mornas la regardait : elle était toute jeune et très jolie, le visage pâli, doux et fin. Quand elle revint à elle, son premier mouvement, en apercevant cet inconnu, 25 fut de l'effroi, mais Jean lui dit bien vite en souriant : " Ils sont partis ! " Elle comprit tout, et, tremblante encore, comme clouée au sol, avec un sourire ému et des yeux étrangement hagards qui fouillaient l'ombre, elle remercia, puis, instinctivement, chercha de la main 30 droite son porte-bonheur au poignet gauche, et regarda pour voir si quelque chose n'en était pas brisé.

— Vous cherchez . . . mademoiselle ?

— Une petite médaille !

La médaille scintillait au bout du fil d'argent. Et 35

alors, en la retrouvant, la jeune femme eut dans son sourire pâle un peu de joie, très vite.

— Ah ! dit-elle alors . . . Je vous remercie, monsieur !
... Sans vous . . . !

5 — Sans moi ? fit Jean.

— Oui, ces hommes . . .

— Oh ! Je n'ai pas eu grand'peine à les faire partir.
Quand ils m'ont entendu, ils étaient déjà loin ! . . . Mais
aussi, dit le jeune homme en se rapprochant un peu, com-

10 ment, à une telle heure une femme seule . . .

— C'est que l'on m'a retenue tard à mon magasin !
fit-elle le plus naturellement du monde. Et puis, vous
savez, on n'a jamais peur ! C'est la première fois que,
dans ce quartier . . .

15 — Vous habitez de ce côté ? dit Jean Mornas.

— Tout près. A Montmartre.

Elle saluait d'un signe de tête avec une douce expres-
sion reconnaissante et, sa main posée encore sur son
porte-bonheur comme si elle y eût tenu par-dessus toute
20 chose, elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

Mais, respectueusement, Mornas insista. Il ne voulait
pas l'abandonner là, dans cette nuit, les rôdeurs pouvant
la rejoindre ; et, confiante, elle se laissa guider jusqu'à
son logis, par ce jeune homme qui marchait à ses côtés
25 comme un frère aîné.

En chemin, Jean Mornas apprit qui elle était. Une
jeune fille, une ouvrière, vivant avec sa mère, et reven-
ant, ce soir-là, un peu plus tard que de coutume, à cause
de ce qu'elle appelait le coup de feu des étrennes, rap-
30 porter de l'ouvrage dans un grand établissement de con-
fection du boulevard Poissonnière.

Elle parlait assez bas, la voix timide, distinguée.
Mornas ne la questionnait point, et ces confidences si
simples venaient tout naturellement à la jeune fille qui,
35 se remettant peu à peu de son émotion, très violente et

nerveuse tout à l'heure, répétait encore, essayant de sourire maintenant :

— Sans vous pourtant, monsieur, ma pauvre petite médaille !

— Votre médaille ? disait Mornas. Et vous aussi, 5 mademoiselle !

— Et moi, oui. Mais peut-être que l'une a protégé l'autre.

Elle ajouta :

— C'est maman qui m'a donné ce porte-bonheur. Tout ce que j'ai. Et la médaille est celle de ma première com- 10 munion. C'est pourquoi j'y tiens tant, vous comprenez.

Mornas, qui portait en lui tous les scepticismes de son temps, était surpris profondément. Il s'attendait fort peu à rencontrer ce ton d'idylle, à cette heure, sur les boulevards de l'ancienne banlieue. Mais, au total, 15 Paris, depuis longtemps, ne l'étonnait plus. Jean savait que l'immense ville contient tout : du stras dans ses joyaux, des joyaux dans son fumier. La jeune fille qu'il écoutait là n'avait certes rien d'une comédienne, et ce qu'elle disait était vrai évidemment. Jean Mornas en 20 éprouvait même une surprise joyeuse. C'était comme une bouffée des crédulités d'autrefois, un parfum de sa jeunesse qui le caressait brusquement.

Il avait traversé, aux côtés de la jeune fille, la place Pigalle, et regardant les longues files lumineuses des becs 25 de gaz du boulevard vide, à peine traversé d'ombres inquiétantes, comme de larves humaines, il se demandait s'il n'était pas indiscret en continuant à suivre ainsi cette enfant jusqu'à son logis.

Mais elle, avec une franchise naïve : 30

— Oh ! vous ne me gênez pas ! Et même s'il n'était pas si tard, maman, si elle savait ce qui est arrivé, serait bien heureuse de vous remercier ! La pauvre femme ! ... En aura-t-elle une peur, quand elle apprendra ... J'ai envie de ne rien dire ... 35

Puis se reprenant :

— Mais si, je lui dirai . . . Je lui dis tout.

Jean Mornas entendait ainsi, dans cette froide nuit, chanter comme un refrain de printemps. La voix d'en-
5 fant de la jeune fille le surprenait et lui plaisait. Il eût voulu que la nuit durât toujours et que cette promenade durât autant que la nuit.

Ils avaient, par une rue grimpante, monté vers Mont-
martre lentement et, après quelques pas faits dans une
10 autre rue transversale, la jeune fille s'était arrêtée en disant :

— C'est là !

Machinalement, Mornas regardait le nom de la rue gravé sur la plaque bleue : *rue Audran*.

15 Une ruelle de quelques pas donnant sur la rue des Abbesses, avec des maisons d'ouvriers, des blanchisseries de pauvres, entre de hauts logis de petits bourgeois.

Au seuil d'une maison basse, la jeune fille tendit la main à Jean :

20 — Encore merci, dit-elle, et de tout mon cœur.

La lumière du gaz voisin colorait maintenant cette fine tête, tout à l'heure blémie.

— Je ne vous verrai plus, mademoiselle, dit-il, mais j'ai été bien heureux d'avoir pu . . .

25 Elle l'interrompit :

— Et pourquoi ne me verriez-vous plus ? Maman voudra certainement vous connaître . . .

— Votre mère ? . . . Je ne sais pas même son nom !

— Madame Lorin !

30 — Et vous, mademoiselle, vous ?

— Moi ?

Elle souriait un peu.

— Mais, moi, je m'appelle comme elle, moi.

— Je sais bien, dit Jean Mornas en hésitant un moment
35 . . . Mais . . . votre autre nom . . . votre petit nom . . .

Elle hésita aussi, comme lui, puis avec cette franchise gaie de tout à l'heure :

— Oh ! j'ai un nom que je n'aime pas beaucoup : Lucie !

— Il est très joli !

5

— Vous trouvez ? Moi, non . . . Au revoir.

Elle avait sonné, et la petite porte s'ouvrait sur le corridor éteint et l'escalier noir.

Jean Mornas vit Lucie disparaître, et, la porte refermée lourdement, il resta un moment là, debout, pensif ; puis, regardant encore cette rue Audran qu'il ignorait tout à l'heure, il redescendit vers la ville, et rentra, songeur, chez lui—de l'autre côté de Paris—se demandant où la crédulité va se nicher, et revoyant, sous la lumière du bec de gaz, dans l'ombre, cette jolie fille blonde dont la nuque fine et frêle semblait plus blanche, penchée sur la petite médaille qui brillait.

Il essayait à présent de railler lui-même l'espèce d'émotion qu'il avait ressentie tout à l'heure auprès de cette enfant qui, simplement, honnêtement, le laissait, reconnaissante, venir avec elle à travers les rues jusqu'à sa maison ; et il ricanait, gouailleur, en répétant tout haut dans sa chambre vide :

— Le porte-bonheur de ma mère ! . . . La médaille de ma première communion ! Il y aurait donc encore, dans le terrain parisien, des fossiles de ce genre-là ? . . . Al-lons donc ! Une farceuse, M^{lle} Lucie, qui m'a joué les rosières . . . Tu es encore naïf, mon pauvre Jean, toi qui te vantes de ne croire à rien ! . . . Peut-être ne vaut-elle pas mieux, avec sa petite médaille et son air de vierge, que les chenapans qui la prenaient au poignet. Et pourtant ! . . .

Il s'endormit en revoyant toujours le bon sourire confiant de Lucie Lorin et la nuque blanche sous les petits frisons d'or.

35

II.

— A quoi, se disait Jean Mornas, les jours qui suivent, et lorsqu'il eut revu Lucie, oui, à quoi me mène.
5 rait cette amourette ? A une folie ou à une bêtise ! . . .

Il s'était bien juré de ne jamais faire de sottises, et quant aux folies, ses ambitions devaient l'en préserver certainement, car il était ambitieux, Jean Mornas, ambitieux de fortune, de vie facile et de bonheur argent
10 comptant, ambitieux de tout ce que promet aux appétits le grand réveillon de la vie moderne.

Jeune, robuste, le sang bouillant, les dents avides, il entra hardiment dans la vie, avec des audaces de conquérant et des violences d'insurgé.

15 — Je suis né sous les orangers de Nice, disait-il souvent avec une sorte de gaieté farouche et de bravade, et je mourrai sous le ventre d'un canon ou sur les pavés d'une barricade. Du soleil au début, de la poudre et de la boue au dénouement ; voilà ma vie. D'avance, je la
20 connais !

Et lorsque, dans quelque café de la rive gauche où, lorsqu'il parlait, on faisait cercle, il avait jeté de sa voix gutturale, volontairement prise dans les notes profondes, cette déclaration mélodramatique, Jean Mornas promenait autour de lui ses yeux sombres incendiant sa figure
25 un peu jaune, et, en tortillant le bout pointu de sa barbe noire, il cherchait, dans les regards de ses auditeurs, l'effet qu'il avait produit. Puis, haussant les épaules et relevant le front, un front sinueux planté de cheveux
30 drus, il ajoutait, l'œil sur l'horizon, comme s'il y découvrait un avenir défié d'avance :

— Oui, voilà comment je périrai. A moins . . . à moins que je ne fasse fortune, et que je ne trépasse douillettement dans un lit de plume, comme un canard ! . . .

35 On était habitué à ses boutades, au quartier Latin.

Il y parlait haut, faisant sonner comme un clairon sa voix de métal. Il donnait à la discussion, à la moindre causerie d'étudiants, l'accent et le ton d'une harangue populaire. On l'avait entendu tout un soir, dans une *parlotte* de jeunes gens, au fond d'une brasserie, soutenir 5 que la vieille morale est une douairière caduque, la vertu une duègne, et qu'un homme qui ne *tuerait pas le mandarin*, dans la vie, ne serait qu'un imbécile.

— Oui, le mandarin, vous savez bien, le fameux mandarin idéal dont on a tant parlé sans savoir au juste qui 10 l'a inventé; ce mandarin, lequel, en Chine, mourrait subitement sur le coup, pourvu que l'on souhaitât ici son trépas, à distance, fût-ce pendant une seconde! . . . Tuer le mandarin? Il faudrait être bien niais pour hésiter à lui tordre le cou, à ce Chinois-là, et crânement godiche 15 pour avoir des scrupules . . . Le mandarin! Il ne s'agit pas de savoir si on le tuera, le mandarin, il s'agit de savoir si on le rencontrera, voilà tout. Ah! le rencontrer, à portée de main, ce satané mandarin, voilà la grosse affaire, voilà le problème! *That is the question!* 20 Quant à "l'immoler" (et Mornas riait), si on était certain qu'il n'y a de juges ni à Berlin, ni à Paris, ni à Pékin, on serait un pur idiot si l'on hésitait! Je tuerai le mandarin quand on voudra, moi! Dites-moi seulement le numéro de la rue où il demeure! . . . Au pays jaune, là-bas . . . 25 et même plus près!

Et le rire sombre de Jean Mornas accompagnait ces déclarations sinistres "comme le roulement de tonnerre suit l'éclair," disait-il quand on lui parlait de l'accent habituel qu'avait son ricanement. 30

L'affectation avec laquelle Jean revenait sur ce sujet de casuistique l'avait même fait surnommer *le Mandarin*, parmi les auditeurs qui s'amusaient à le voir allumer ses feux d'artifice comme des pyrotechnies, mais chargées à balles. "As-tu vu le Mandarin? Le Mandarin viendra- 35

t-il ce soir ? Tu connais le dernier *mot* du Mandarin ?”
c’étaient des questions qu’on s’adressait couramment au
Quartier où, sans avoir rien produit, ni livre, ni poème,
rien que des palabres, Jean Mornas, le Mornas des
5 orangers de Nice et des pavés de Paris, passait déjà pour
une personnalité et humait, comme un gros vin, le bouquet de la gloire.

La gloire ? Il s’en moquait bien cependant ! Et d’ailleurs, on ne prêtait rien sur elle à la Monnaie.

- 10 Il était de son temps : ne croyant qu’au succès, niant l’idéal, regardant comme des dupes tous ceux qui, dans la déroute des chimères, soutenaient la retraite de ces vieilles vertus bourgeoises : la patience, la simplicité, l’honnêteté sans fracas—des antiquailles. Depuis qu’il
15 avait quitté son pays du Midi pour venir à Paris chercher fortune, il remuait ciel et terre ; il eût pétri la boue et dressé les pavés, comme il disait, pour conquérir sa place au soleil. A vingt-huit ans, avec des facultés puissantes, on eût pu croire qu’il la souhaitait, cette gloire.
20 Non, Mornas, encore un coup, savait ce qu’elle vaut. Il avait rencontré par les rues des hommes illustres que les portefaix coudoyaient et que les fiacres élaboussaient en passant ; il avait suivi le convoi d’un artiste célèbre et contemplé ironiquement l’habit vert de membre de
25 l’Institut jeté sur le drap noir, comme une défroque, et les décorations épinglées, navrante parure, sur ce drap banal. La renommée ne servait à rien, et laisser un nom après soi ne suffisait pas à Mornas. Étant vivant, il voulait vivre et il eût donné tous les rêves de célébrité
30 et d’amour, toutes les chansons des vingt ans, fanfares ou romances, pour la richesse qu’il n’avait pas et qu’il enviait.

Il était médecin ; il avait passé par toutes les étapes de la carrière, externat, internat, puis, son grade de docteur
35 pour arme, il s’était jeté dans la mêlée, hardiment, avec des

milliers et des milliers d'autres, chirurgiens sans clientèle, savants faisant antichambre à travers Paris, leur tête bourrée d'érudition, leur cœur gonflé d'espoirs et leur estomac vide. Trop de médecins dans la grande ville ! Deux mille, trois mille peut-être ! Toutes les avenues 5 bouchées. Partout une obstruction de cohue. La mode, la vogue qui vaut plus que l'autorité, allant aux uns et le flot humain qui se précipitait vers les célèbres, laissant les débutants sur le pavé, comme une épave sur le sable. Mornas se sentait des morsures en pleine chair, des ré- 10 voltes d'appétits et d'amour-propre. Il se demandait, irrité et pauvre, s'il irait enterrer ses chimères dans le trou de sa province comme dans une fosse oubliée, ou s'il enfoncerait la porte du succès, à Paris, d'un coup d'épaule. L'épaule même s'y lassait et la porte était dure. Alors 15 Jean vivait de hasards, de clients raccrochés, de maladies de pauvres diables, d'agonies de misérables, et, peu à peu, il se dégoûtait même de ces besognes sans honneur, de ces mansardes visitées où l'odeur de misère le prenait à la gorge, de ces escaliers gras montés et re- 20 montés sans profit. N'ayant pas, pour se rehausser le cœur, l'amour vaillant de son art ou la pitié pour les souffrances, il trainait dans ces travaux perdus sa lassitude chaque jour grandissante et, méprisant la médecine, n'en ayant ni la foi ni la passion : " Bah ! se disait-il, à 25 quoi bon user sa vie à cette continuelle attente ? S'il y avait une occasion de profit ou de tapage, épidémie, guerre, catastrophe quelconque, est-ce que je sais ? A la bonne heure ! En un jour on est connu ! En une année, on est riche ! On risque sa peau et, si on gagne, on 30 l'emplit ! Mais les jours vides, les nuits longues, les besognes creuses, la patience ! Allons donc ! Le monde est aux lymphatiques, a-t-on dit. Pas du tout ! Il est aux impatients ! "

Et il ne porta plus ce titre de docteur que comme la 35

tunique usée de quelque officier démissionnaire promenant l'uniforme râpé dont il aurait arraché les galons.

Jean Mornas, lorsqu'il avait rencontré Lucie, habitait, 5 rue Racine, une chambre d'étudiant famélique et battait le pavé à la recherche de ce qu'il appelait l'*occasion*. S'il réussissait (à quoi? peu lui importait!) il rendrait bien fiers, là-bas, dans leur petite ferme entourée d'oliviers gris, aux environs de Nice, les braves gens qui 10 s'étaient, pour l'élever, saignés aux quatre veines et disaient maintenant tout glorieux : "Le petit est docteur-médecin à Paris!" D'humbles bourgeois à demi pay-sans, rêvant pour leur enfant un autre champ de man-cœuvre que la banlieue monotone et l'horizon dans lequel 15 ils avaient végété contents de leur sort, sans ambition pour eux-mêmes, mais gonflés d'espoir pour ce fils unique, lauréat du lycée. "Et éloquent, ah! le matin!... Éloquent à être avocat, député, ministre, tout!..."

Oui, et Mornas le savait bien. Éloquent de cette âpre 20 éloquence qui, dans les réunions publiques, ne fait pas seulement trembler les vitres mais donne des frissons aux appétits, des doutes aux consciences. Un journal de la rive gauche avait défini Mornas : "une voix de cuivre dans un corps de fer." Des muscles vigoureux 25 au service d'une ténacité formidable. La flamme de la jeunesse dans les prunelles; mais le cœur vide et comme déjà lassé de battre, et toutes ses audaces mêmes paralysées par une sorte de dégoût de toutes choses, un ennui haineux, l'ennui de la médiocrité à laquelle il se sentait 30 voué, pauvre et fils de pauvres, ne redoutant qu'une lèpre et qu'un mal : la misère.

—Quel dommage, disait parfois Mornas, avec son ricanement guttural, que je ne puisse vendre mon âme au diable, comme autrefois! Il y aurait là un débouché 35 tout trouvé et—il riait plus fort—ce serait tout profit.

car dans le marché, au moment de la livraison de la marchandise, le diable serait certainement volé.

Vivant ainsi, comme de hasards, dans un monde où l'activité intellectuelle s'exacerbait, Jean Mornas gagnait sa vie comme il pouvait, dans le harcèlement de travaux 5 mal rétribués, compilations d'histoires, notes prises aux bibliothèques pour le compte d'un jeune homme riche qui préparait un livre sur les Origines de la Médecine et se payait de la renommée à bas prix ; répétitions données à des gamins insolents qui confondaient les professeurs 10 avec les serviteurs dans un même mépris de la domesticité. Et, médecin sans malades, cœur sans foi, cerveau sans chimère, écrivain sans nom et amoureux sans amour, Jean Mornas, aigri et amer, promenait dans Paris sa 15 pauvreté orgueilleuse et ses appétits étouffés.

Il lui prenait parfois, il lui prenait souvent des idées folles de quitter sa chambre froide, son logis carrelé, les couloirs où il entendait avec colère, derrière les portes minces, des rires juvéniles, des pâmoisons de grisettes, des chansons de femmes, et d'aller demander des nuits 20 sans cauchemars et des jours sans envie au soleil de la banlieue de Nice, là-bas, sur la route de Villefranche, dans le petit jardin où sa mère ourlait quelque linge à côté de son père lisant un journal, sous le grand figuier 25 où nichaient les pintades.

Mais retourner au pays comme un soldat battu, aller s'enterrer dans un trou de province et y finir en posant des moxas à des paysans, comme un apothicaire ! Quit- 30 ter Paris, cet océan, pour une mare ! Jean Mornas se raidissait contre ces velléités d'abdication et de faiblesse ; et, relevant alors son front têtu, il regardait, dans son misérable miroir tacheté de squames comme une peau malade, sa figure énergique et mâle, puis hardiment :

— Allons donc ! Non, je ne suis pas bâti pour les bourgades ! . . . Il me faut Paris, et j'aurai Paris ! 35

Qu'est-ce qui me manque ? L'occasion. Tout homme a son heure.

Dans un rire dur, il ajoutait :

— Son heure . . . et son mandarin !

5 Mais il baissait la voix comme si quelqu'un eût écouté. Puis, se moquant de sa crainte :

— Suis-je bête ! S'il est en Chine, le magot, il ne m'entend pas !

10

III.

JEAN MORNAS maintenant, et depuis sa rencontre avec Lucie, avait une raison nouvelle pour ne pas re-
15 tourner s'enfuir dans la banlieue de Nice. Cette jeune fille, en supposant qu'il eût accepté de végéter en province, eût suffi pour le retenir à Paris. Il avait repris bien des fois, curieusement d'abord, machinalement ensuite, le chemin de la rue Audran, et lui qui n'avait ja-
20 mais "sacrifié au sentiment," comme il disait avec son éternelle ironie, peu à peu il s'attachait avec une violence étrange à cette jeune fille qui, elle aussi, l'aimait, toute prise d'une touchante admiration pour cet homme si supérieur à elle.

25 Oui, la curiosité seule avait tout d'abord attiré Jean, ou peut-être un besoin instinctif de roman, inévitable chez un homme de vingt-huit ans, même chez un "homme fort" comme Mornas prétendait l'être. Et Jean avait ainsi, peu à peu retrouvant facilement l'humble
30 rue où il l'avait conduite, revu la jeune fille qui l'avait présenté à sa mère, une pauvre brave femme tout heureuse de remercier celui dont Lucie lui avait tant parlé :
"le sauveur de ma pauvre petite ! . . ."

— Oh ! le sauveur ! . . . répondait Mornas. Je me suis
35 trouvé là par hasard.

— Par hasard ! par hasard ! Il n'y a pas de hasard, monsieur. Et,—moquez-vous de moi,—j'ai été allumer un cierge, beaucoup pour ma petite, un peu pour vous, à Saint-Pierre de Montmartre !

“ Moquez-vous de moi ! ” Eh bien ! non, il ne se mo- 5
quait pas d'elle, cet incrédule ! Il trouvait à ces naïvetés un certain charme bizarre. D'ailleurs, pour lui, la foi ou la superstition étaient des manifestations cérébrales quelconques ; il les acceptait comme des faits. Et puis sa vanité se sentait satisfaite par cette reconnaissance 10
qui, chez la mère comme chez la fille, revêtait tout naturellement la forme de l'admiration. Il avait pris, peu à peu, l'habitude de revenir chez M^{me} Lorin.

C'était pour lui comme un repos. Il en éprouvait, dans la rude bataille parisienne, une impression de frai- 15
cheur, un bien-être de halte. M^{me} Lorin, sans oser trop le dire tout haut, trouvait bien un peu fréquentes les visites de ce jeune homme, mais Lucie avait l'air si heureux lorsque Jean apparaissait dans le logis de la rue Audran, et Jean lui-même, là-haut, adoucissait tellement 20
ses âpretés, semblait à la fois si dévoué et si triste, que les deux femmes, quasi apitoyées et charmées, ne s'étonnaient plus qu'il reparût chez elles.

Jean, sans que personne soupçonnât même l'existence de ce roman qui eût paru trop naïf aux auditeurs ordi- 25
naires des paradoxes du Mandarin, avait ainsi fait deux parts de sa vie : l'une toute de représentation et de pose, de lutte fatigante, de colère hardiment affichée, celle du déclassé volontaire, du médecin sans clients et du mineur en quête d'un filon ; l'autre cachée, souriante, consolante 30
comme celle du fiancé qui adore et n'a d'autre inquiétude que la couleur des roses qu'il portera le soir. Et, selon le cadre où il apparaissait, ce n'était plus le même homme. Il y avait, se disait-il à lui-même, un Mornas de la rive droite et un Mornas de la rive gauche. Et, 35

ce qu'il ne comprenait guère, c'est que celui-ci, pratique comme un Yankee, ne regardait pas celui-là comme un parfait imbécile.

Le Mornas amoureux était, en effet, le contraire du
5 Mornas ambitieux. La nature a de ces contrastes. L'homme qui eût poussé des milliers de gens à la révolte, l'occasion trouvée, devenait doux et comme intimidé devant un sourire enfantin de jeune fille. Il connaissait maintenant l'existence de M^{me} Lorin, et cette histoire
10 simple, banale comme la vie des humbles, qu'il eût déclarée insignifiante et ennuyeuse, si on eût voulu la lui conter en prétendant l'attendrir, lui avait souvent fait monter aux yeux une larme, lorsque Lucie lui parlait.

— Une larme bête ! songeait-il.

15 Tout le passé de Lucie était noir et froid, lugubre, mais sans que des tristesses de sa jeunesse la pauvre enfant gardât d'autre souvenir qu'une résignation douce. M^{me} Lorin lui avait enseigné à accepter toutes les épreuves. Elle aussi avait durement souffert. Pauvre
20 ouvrière du faubourg, elle épousait à seize ans le père de Lucie, un joli garçon, le seul amour de sa vie, et elle pouvait croire pendant des années que le ménage serait heureux. Puis le mécanicien, beau parleur méprisant l'atelier pour les réunions où il pérerait, éblouissant les
25 camarades et plus fier d'une soirée de bravos que d'une journée de labeur, désertait le foyer peu à peu, laissait la ménagère à ce qu'il appelait ses bigoteries et lui parlait, dans une langue emphatique, des beaux grands rêves qu'il faisait, voulant délivrer le prolétariat et
30 affranchir la femme des misères où elle croupissait. " Mais, je ne croupis pas, je t'assure, Vincent ! — Tu ne croupis pas ? Ne me dis pas ça ! . . . Quand on se résigne à son asservissement on est digne de ses chaînes ! "

Tous ces grands éclats effrayaient beaucoup l'humble
35 créature douce, timide, peureuse et devote. La tour-

mente devait bientôt emporter Vincent Lorin, qui était brave.

On n'avait jamais bien su ce qu'il était devenu, en mai 1871, il y avait quatorze ans, et la mère de Lucie le croyait fusillé, enfoui dans le tas des morts anonymes. 5 Alors elle faisait dire des messes pour le repos du pauvre garçon par le curé de Montmartre, qui les avait unis autrefois. Elle n'avait jamais voulu se remarier : elle élevait la petite, demeurée très nerveuse depuis les émotions du siège, et, comme par une cruauté voulue du sort, 10 elle sentait, la pauvre femme, qu'elle s'éteignait, s'en allait doucement, s'anémiait, disait le docteur Pomeroy.

C'était, ce docteur, un vieux médecin de quartier, pauvre brave homme connu, bien connu à Montmartre, et bienfaiteur plutôt que docteur des malheureux ; il 15 avait jadis sauvé du croup Lucie enfant ; maintenant il soignait la mère affaiblie, il lui apportait de temps à autre quelque bouteille de Banyuls ou de Séguin dans une poche de son pardessus. Une façon à lui de régler ses honoraires. 20

Ce bon docteur Pomeroy ! Lucie le voyait toujours arriver avec joie : grand, maigre, avec des cheveux longs, tout gris, et toujours actif, toujours pressé, ne se plaignant aucunement de monter trop haut dans les maisons, au contraire. “ Bonne gymnastique de grimper.” 25

Jean Mornas n'avait jamais vu, rue Audran, le docteur Pomeroy. Tant mieux. Il préférerait que tout le monde, même le médecin, ignorât ses visites chez M^{me} Lorin. Il le connaissait de renommée pourtant. Ce n'était pas un savant, M. Pomeroy, mais c'était un type 30 de dévouement simple et de bonté vraie. Il avait refusé la croix pour laquelle on le proposait, au lendemain d'une épidémie où il donnait l'exemple en risquant sa vie, et les étudiants citaient volontiers la réponse du brave homme : “ On ne décore pas les gens pour avoir fait leur 35

devoir. Quand j'aurai fait plus que mon devoir, je ne dis pas, nous verrons !”

— Alors qu'on lui campe un prix de vertu et qu'on n'en parle plus ! disait Mornas lorsqu'on louait trop
5 longuement le docteur devant lui.

Il devait cependant se trouver en face du docteur, le jour où mourut M^{me} Lorin. L'anémie, à la fin, avait emporté la pauvre femme, et Lucie, écrasée, s'était trouvée seule, un matin. Le petit appartement de la rue
10 Audran lui semblait immense, dans le vide épouvantable que laissait la mère en partant.

Les nervosités singulières, malades depuis l'enfance de la jeune fille, se réveillaient alors, plus aiguës, sous la morsure de ce malheur. Jean en était même effrayé
15 d'abord ; puis le temps passait, assoupissant la douleur comme la fatigue alourdit une paupière, et, peu à peu, cette sorte de sommeil de nos souffrances succédait chez Lucie au désespoir fou, et les consolations, la tendresse, l'amour de Mornas étaient pour beaucoup dans le calme
20 relatif où Lucie entraît doucement.

Jean ne réfléchissait pas, ne voulait pas réfléchir à l'impasse dans laquelle il s'engageait. Séduit par le charme timide, par la faiblesse même de cette enfant, il la retrouvait, presque chaque jour, avec des joies tou-
25 jours nouvelles, et il se laissait aller à cette affection comme à un paradoxe nouveau, à un paradoxe en action.

Et Lucie s'était habituée à lui tout dire : ses chagrins, ses humbles espoirs et les rêves qu'elle faisait naguère
30 de donner à la chère morte une vieillesse sans fatigue. “Voilà : elle se serait établie, un jour, elle aurait travaillé pour celle qui n'était plus. Les enfants se doivent aux parents qui les ont élevés, n'est-ce pas ?” Il y avait, dans l'âme résignée et dans l'humble esprit de Lucie,
35 des honnêtetés toutes simples, rafraîchissantes comme

une source claire. Et, tout simplement pour lui plaire, Mornas se faisait bon et dévoué, et,—qu'en eût-on pensé au Quartier?—cachant le bouquet dans sa poche pour qu'on ne le vît pas, lui, des fleurs à la main dans une rue de Paris, il lui portait des violettes qu'elle gardait, gardait longtemps encore après qu'elles étaient fanées.

Cette halte dans sa vie ne pouvait d'ailleurs durer longtemps pour l'ambitieux. "Où le mènerait cette amourette?" Il s'était depuis longtemps posé le dilemme : bêtise ou folie. Folie, c'était d'associer Lucie à sa vie, de l'entraîner dans sa lutte, de la condamner à sa misère—qui sait?—de lui donner son nom. Bêtise, c'était de se jeter avec elle, insoucieux de l'avenir, de la jeter plutôt, à cette existence banale et sinistre jusque dans ses gaités de bohème, où se rencontre, au bout,—comme le dénouement de ces amours buissonnières,—quand ce n'est pas la mairie, l'hôpital.

Elle l'aimait assez, la pauvre fille, pour s'abandonner à la volonté de Jean. A côté de lui elle se fût laissée vivre dans une sorte de torpeur délicieuse qui lui eût semblé le calme rêvé après les tristesses de sa jeunesse. Elle n'eût point songé, elle n'eût pas prévu que, le caprice de Mornas une fois passé, elle pouvait, un matin, se retrouver devant l'épouvante de la chute, et n'ayant d'autre refuge que le pavé de la rue. Comme elle adorait Jean, il ne pouvait lui venir à la pensée qu'être adorée de lui, c'était être perdue. Elle n'eût rien calculé, rien redouté, rien regretté.

Mais Jean calculait pour elle.

30

Il était pris, remué jusqu'au fond de l'être par cette passion qui l'étonnait lui-même et le charmait. Délicieusement, dans la solitude de sa chambre de la rue Racine, il songeait aux doux yeux bleus honnêtes, à la chevelure blonde, au sourire confiant de Lucie, à cette joie

35

vivante, qui, là-bas, venait lui ouvrir la porte. Il n'avait jamais rêvé pareille maîtresse, et sa vanité se sentait caressée par cet amour. Mais c'était là qu'il appelait à lui toute sa force, résolu à couper court à ce roman qui deviendrait un obstacle certainement s'il durait plus longtemps.

— Un homme, pensait Mornas, un homme fort doit toujours être disponible dans un temps où, d'une minute à l'autre, l'occasion peut surgir, la souveraine occasion.
10 Alors, à quoi bon compliquer sa vie d'un amour inutile ?

Mais Mornas avait aussi des raffînements de conscience ou des scrupules. Se laisser envahir plus profondément par un amour déjà trop redoutable ? Non ! non ! . . . Le mieux était donc de rompre. Oui, rompre
15 la chaîne avant même de l'avoir rivée. La briser tandis qu'il jouait encore avec elle ; fuir, pendant qu'il ne s'était heurté ni à l'amourette banale, ni à la folie de la passion.

— Allons ! . . . Lucie aura été une vision, une apparition, ce qu'on voudra, dans ma vie ! . . . Mais je n'ai
20 pas de temps à perdre avec les fantômes ! . . . Coupons le câble !

Il ajoutait, en refaisant ce chemin de la rue Audran, qu'il avait fait tant de fois depuis sa première rencontre
25 avec Lucie :

— Elle me maudira, me trouvera méchant, sans pitié . . . Et elle peut cependant, comme M^{me} Lorin, brûler un cierge à Saint-Pierre de Montmartre . . . Je l'aime, elle m'aime, et je l'ai respectée : c'est assez rare !

IV.

DEPUIS une heure peut-être, sans se parler, ils étaient là face à face, dans la tristesse de la petite chambre du cinquième étage de ce logis de Montmartre. Lui, de temps à autre, regardait la jeune fille qui, levant alors sa tête qu'elle tenait baissée sur un travail de couture, enveloppait le jeune homme d'un bon regard dévoué, tres doux et peureux. Puis il détournait les yeux et, du haut de la fenêtre, contemplait l'horizon morne des maisons voisines, les toits noircis, les murs grisâtres, et plus loin, la grève immense, Paris, avec ses maisons pressées comme des grains de sable, et ses églises et ses dômes et ses haleines et ses fumées et son mystère de grand corps monstrueux,—Paris, enveloppé de sa propre brume, sous un ciel de printemps d'un bleu pâle, ironiquement léger et tiède.

D'en bas, du fond de ces trous creusés comme des galeries de mine entre les maisons,—des trous qui étaient des rues,—des bruits de fiacres, les sourds grondements de la fourmilière humaine montaient. Et Jean Mornas se sentait plus amer, plus triste et plus seul dans ce tête-à-tête avec cette jeune fille qui travaillait là, silencieusement, comme une condamnée dans une prison—et qu'il allait, tout à l'heure, brusquement frapper d'un coup au cœur.

Il se disait maintenant qu'il l'aimait, qu'il l'aimait vraiment et qu'elle tenait plus qu'il ne se le fût imaginé à sa vie vraie. Elle avait, avec ses vingt ans, une telle candeur enfantine, qu'elle apaisait jusqu'aux rages de ce révolté. Puis, son adoration de cet homme éloquent, vibrant, entraînant, touchait, séduisait, désarmait Mornas. Il ne lui déplaisait pas, à cet orateur, tribun de brasserie, politicien de demain, ambitieux de la vie facile du jouisseur et des bravos de la tribune, célèbre dans ce

de situation, de fortune, d'honnêteté, l'obligeait à laisser pour toujours la jeune fille seule et maîtresse de sa vie.

Il parlait vivement, avec une sorte de brusquerie colère, comme s'il eût voulu s'étourdir.

Un cri de Lucie l'arrêta.

— Ne plus revenir ? . . . Ne plus me revoir ? Et pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ?

Elle avait laissé échapper de ses doigts son ouvrage 10 qui venait de glisser jusqu'à ses pieds, et, les bras le long du corps, elle levait vers lui ses pauvres yeux bleus un peu égarés, tout tristes.

Et lui essayait alors de donner ou de trouver de bonnes raisons pour expliquer ce départ. Il n'était pas 15 riche et ne pouvait associer à son existence une créature aussi pauvre que lui-même. Courageux pour supporter seul le poids de la lutte, au besoin le carcan de la misère, il souffrirait trop en voyant souffrir un être aimé. De quoi vivait-il ? De tâches harassantes, des labeurs d'un 20 manoeuvre cérébral. Un vieux savant de province ou plutôt un érudit de pacotille, lui faisait, depuis un mois, passer des nuits à des travaux abrutissants. Oui, un collectionneur de paperasses, pris sur le tard de l'ambition d'écrire, rêvant, à deux pas de la tombe, de cou- 25 ronner académiques et incapable de rien produire, avait choisi pour collaborateur anonyme, pour teinturier littéraire, ce Jean Mornas, dont un de ses neveux, étudiant d'hier, lui avait parlé. Jean allait souvent à Versailles où habitait le bonhomme et se desséchait le cerveau pour 30 le compte de cet écrivassier de hasard, avare et maussade.

— Voilà ma vie, mes ressources. Vous voyez que c'est peu vraiment ! . . . J'aurais dû rester médecin. Mais la médecine me dégoûte. Je n'y crois pas à la 35

microcosme des grands hommes inédits qui se lève, de dix ans en dix ans, comme une moisson où les premiers orages laissent rapidement si peu d'épis debout ; il ne lui déplaisait pas, à cet affamé de bruit et d'argent, d'avoir
5 pour confidente et pour admiratrice cette orpheline ne voyant plus au monde, n'aimant plus sur terre que lui.

Au moment de rompre, il éprouvait l'angoisse de la blessure qu'il allait faire et—sentiment éternel—l'anxiété égoïste de la souffrance qu'il allait ressentir lui-même.
10 Pourtant il fallait prendre un parti, frapper, dire adieu, disparaître. Il eût pu ne point revenir, écrire ou ne pas même donner de ses nouvelles, mais le cuisant spectacle de cette scène ne lui déplaisait pas. L'amertume des larmes que l'on fait verser a son âpre ivresse. Puisqu'il
15 allait souffrir, Jean voulait voir du moins combien elle souffrirait. Tandis qu'il contemplait Lucie, la lumière caressant ce front baissé où les cheveux blonds semblaient de légers fils d'or, il se répétait, comme pour s'éperonner dans sa résolution, ce qu'il s'était demandé
20 tant de fois fiévreusement :

— A quoi te mènerait cette liaison ? A quoi ?

Oui, mais elle lui tenait au cœur plus qu'il ne le pensait. Et, au moment de déchirer ce petit roman, chaste et doux, et qui n'aurait pas de dénouement, Mornas
25 éprouvait là une impression cruelle, inattendue, comme si cette part de sa vie, la part cachée et consolante, lui eût importé plus encore que l'autre, plus que la parade et la bravade en pleine lutte et comme en plein vent.

Il se décida cependant à parler, tout à coup, comme
30 un homme qui, après avoir bien examiné le couteau, l'enfonce en pleine chair.

Il dit à Lucie, brusquement, que désormais—oui, dès à présent—elle n'avait plus à l'attendre. Il avait réfléchi. Ces visites fréquentes, qui lui devenaient une
35 chère habitude, n'étaient plus possibles. Une nécessité

de situation, de fortune, d'honnêteté, l'obligeait à laisser pour toujours la jeune fille seule et maîtresse de sa vie.

Il parlait vivement, avec une sorte de brusquerie colère, comme s'il eût voulu s'étourdir. 5

Un cri de Lucie l'arrêta.

— Ne plus revenir ? . . . Ne plus me revoir ? Et pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ?

Elle avait laissé échapper de ses doigts son ouvrage 10 qui venait de glisser jusqu'à ses pieds, et, les bras le long du corps, elle levait vers lui ses pauvres yeux bleus un peu égarés, tout tristes.

Et lui essayait alors de donner ou de trouver de bonnes raisons pour expliquer ce départ. Il n'était pas 15 riche et ne pouvait associer à son existence une créature aussi pauvre que lui-même. Courageux pour supporter seul le poids de la lutte, au besoin le carcan de la misère, il souffrirait trop en voyant souffrir un être aimé. De quoi vivait-il ? De tâches harassantes, des labeurs d'un 20 manœuvre cérébral. Un vieux savant de province ou plutôt un érudit de pacotille, lui faisait, depuis un mois, passer des nuits à des travaux abrutissants. Oui, un collectionneur de paperasses, pris sur le tard de l'ambition d'écrire, rêvant, à deux pas de la tombe, de couronnes académiques et incapable de rien produire, avait choisi pour collaborateur anonyme, pour *teinturier* littéraire, ce Jean Mornas, dont un de ses neveux, étudiant d'hier, lui avait parlé. Jean allait souvent à Versailles où habitait le bonhomme et se desséchait le cerveau pour 30 le compte de cet écrivassier de hasard, avare et maussade.

— Voilà ma vie, mes ressources. Vous voyez que c'est peu vraiment ! . . . J'aurais dû rester médecin. Mais la médecine me dégoûte. Je n'y crois pas à la 35

médecine! . . . Alors, quoi! je suis un ouvrier comme vous, Lucie, disait-il alors, de cette voix âpre qu'il avait aux heures de revendications et de discours agressifs . . . oui, un ouvrier en pantalon luisant et en redingote râpée, 5 et qui n'a même pas la certitude de pouvoir nourrir par son travail la compagne qu'il se choisirait, comme le casseur de pierres nourrit, du moins, sa femme de ses mains! Voilà ce que je suis, moi! . . . Quand on n'est que ça, on n'attache pas le pavé qu'on traîne au cou de ceux qu'on 10 aime!

Mais il avait beau noircir aux yeux de la jeune fille cet avenir qu'il lui montrait gros de misère, lourd de nuées: elle essayait de sourire. Rien de cela ne l'effrayait, elle, rien. Lentement, elle s'était habituée à l'affec- 15 tion de Jean et avait-elle jamais cherché à savoir s'il était riche, et comment il vivait et ce qu'il rêvait? Il apparaissait, dans son petit logement d'orpheline, comme le seul être qu'elle aimât, qu'elle connût presque. Elle savait que M^{me} Lorin le trouvait distingué et bon. Jean 20 avait suivi, seul, avec quelques voisins, le convoi de la pauvre femme, et depuis ce temps, il semblait à Lucie que Mornas fût de sa famille. Elle ne se demandait pas comment elle l'aimait, elle l'aimait, voilà tout. Et l'idée que Jean pût lui annoncer, un jour comme au- 25 jourd'hui, qu'il ne reparaîtrait plus, que c'était fini, fini, qu'il s'en allait pour ne plus revenir, ne lui était pas plus venue que cette autre idée: " Il pourrait m'épouser! . . . Je pourrais être sa femme! . . . "

On ne réfléchit guère à la cause de son bonheur, sur- 30 tout lorsque ce bonheur fragile est fait d'un malheur consolé. Lucie jusqu'alors s'était laissée vivre, rien de plus, presque assoupie dans cette tendresse. Et comme une douleur lancinante au cœur, voilà que les paroles de Mornas là réveillaient brusquement. Elle ne com- 35 prenait pas bien, mais elle sentait que tout croulait

autour d'elle et que la solitude venait, une solitude féroce, sans consolation, cette fois. Sa mère morte, Jean disparu, que deviendrait-elle ? Elle avait maintenant, pour s'accrocher à Mornas, des commencements de gestes de noyée ; puis elle laissait retomber le long de son corps 5 ses bras immobiles et, très pâle, elle demeurait devant lui, le regardant de ses yeux hagards et sans plus dire un mot, rien.

Il se passait en elle un trouble bizarre dont elle ne se rendait même pas compte. La vie lui eût manqué tout 10 à coup que la sensation d'étouffement et de vide eût été la même. Il lui semblait qu'elle ne respirait plus, qu'elle ne voyait plus, que son cœur, dans sa poitrine, s'arrêtait. Une lourdeur, une torpeur vague l'envahissait. Et Jean, voulant lui répéter que s'il partait, c'était 15 par pure honnêteté, parce qu'une existence commune leur était impossible, lui avait alors pris la main, et la regardait dans les yeux, comme pour emporter d'elle ce dernier regard navré et doux, et lui bien faire lire dans ses yeux à lui, la sincérité de son amour et de sa douleur. 20

Et il restait là, depuis un moment, muet, sentant, lui aussi, des sanglots lui serrer le col comme une corde, et il avait des tentations éperdues, presque farouches, de se précipiter sur cette blonde et fine tête pâle, à demi levée vers lui, de la prendre entre ses mains, d'y attacher 25 ses lèvres, et de dire, dans le murmure d'un baiser ou de crier dans un spasme : "Non ! non ! je ne pars pas ! je reste, je t'aime ! Bravons la vie, la misère, tout ! Mais ne nous quittons pas, Lucie, jamais ! Jamais ! . . . Entends-tu, jamais !" 30

Il les entendait, en quelque sorte, ces paroles bruir à ses oreilles, et pourtant il avait la force de ne les point prononcer ; il se donnait cette volupté âcre de tenir presque dans ses bras cette enfant qui, de toute son âme, avec ivresse, se fût abandonnée à lui s'il eût voulu, et de 35

se répéter et de se redire encore qu'il était, lui, le cynique, l'incrédule, plus honnête que bien d'autres qui eussent fait des phrases de roman, des tirades idéalistes et eussent, en restant, poussé Lucie à sa perte.

5 Oui, il partirait, il partirait !

Mais tout à coup, après avoir regardé ainsi, longuement, avec une expression involontaire de passion et de déchirement la jeune fille, il lui sembla, dans les yeux de Lucie, apercevoir une fixité étrange. Sous les pau-
10 pières ouvertes et comme largement tirées, les pupilles se dilataient, singulières.

Jean recula légèrement.

Lucie restait immobile, radie, n'entendant plus et comme pétrifiée. Alors il tendit les mains vers elle.
15 Il la touchait, il l'appelait : " Lucie ! . . . Lucie ! . . . " Mais elle ne répondait plus. Elle gardait toujours cette immobilité effrayante, cette raideur cataleptique. Aussitôt, Mornas songea à ces pauvres filles qu'il avait lui-même tant de fois soumises à ses expériences, à la Salpêtrière et
20 dans des réunions d'étudiants ; il se demanda si cette frêle et exquise Lucie n'était point frappée de quelque névrose comparable à celles de ces malheureuses. Puis cet état cataleptique rapide sembla faire place à une sorte de léthargie, et la tête de la jeune fille, cette jolie
25 tête vierge blonde, s'inclinait doucement vers l'épaule tandis que les yeux se fermaient. Alors, Jean Mornas souffla rapidement sur ces paupières closes. Lucie revint à elle tout à coup, comme réveillée brusquement. Et après avoir légèrement cligné des paupières, Lucie levait
30 sur Jean Mornas ses yeux doux, pleins de supplications, de tendresse dévouée et timide : des yeux de brebis consciente de la tuerie et qu'on va égorger.

Jean éprouvait maintenant un trouble bizarre. Il ne se sentait plus le courage de répéter à la pauvre fille ce
35 qu'il lui avait dit tout à l'heure. L'anéantissement de

la faible créature, là, devant lui, lui avait fait passer un frisson de terreur. Il lui avait semblé qu'il venait de frapper à mort la malheureuse. Cette suppression temporaire de la vie, qui lui paraissait un simple phénomène curieux à étudier lorsqu'il l'observait sur une autre, lui 5 produisait, ici, l'effet de quelque chose de sinistre, de criminel. Cette idée de la brebis saignée lui avait sauté au cerveau et ne le quittait plus.

Alors il s'efforça de calmer Lucie, de la consoler. Rien de ce qu'il venait de lui dire n'était vrai ou, du 10 moins, n'était définitif. Il ne s'agissait que d'une épreuve. Oui, une simple épreuve. Sans doute, il eût été plus sage d'en rester là, de ne pas continuer à vivre d'un amour sans issue, sans raison. Mais quoi! il fallait peut-être laisser la raison de côté! Ils s'aimaient. Eh 15 bien! oui, ils continueraient à s'aimer, puisque Lucie le voulait! Il ne la quitterait pas. Il ne la quitterait jamais. Il reviendrait. Rien ne serait changé dans leur existence. Elle ne serait pas une abandonnée. Non, non! il le lui promettait, il le lui jurait. 20

— Eh bien! voyons, maintenant, voyons, êtes-vous plus rassurée, Lucie?

Ce qu'il disait là, Jean le disait en sachant bien qu'il mentait. Sa restriction mentale était celle-ci : "Avant tout, la consoler! Gagner du temps. Puis je verrai 25 . . . j'écirai . . . Je ne sais pas ce que je ferai! Mais est-ce que je puis la laisser ainsi frappée, et à demi morte?"

Alors, tandis qu'il parlait, sur le visage, tout à l'heure pâle de Lucie, une rougeur de joie venait, comme un flot 30 de vie. Il y avait, dans ses yeux bleus, d'une douceur triste, dans ces yeux un moment auparavant tragiques en leur fixité, un sourire ému, profond, comme un remerciement muet, et une telle tendresse, et un abandon si grand, une confiance si entière que Jean en frissonnait 35

encore, effrayé de cette passion qui l'enlaçait comme une liane, et de nouveau attiré, eperdu, prêt à serrer la jolie fille, et à l'emporter, dans ses bras.

5

V.

JEAN avait eu la force de s'arracher à l'étreinte désespérée de Lucie. Il revenait chez lui libre comme il en était parti, la jeune fille n'ayant le droit de rien
10 lui reprocher et de rien lui demander. Mais il revenait mécontent, puisqu'il n'avait pas rompu ces liens, puisqu'il avait toujours cet amour absurde en travers de sa vie.

— Un amour platonique, moi? . . . disait-il en ricanant. Du Lamartine à Montmartre! . . . S'ils savaient
15 cela, les amis du Quartier, comme ils se moqueraient du Mandarin!

Fort heureusement pour l'amour-propre de Mornas, ils ne le savaient pas. Personne n'en savait rien. Jean
20 avait gardé secret, comme une tare, ce coin tendre de sa vie. Très ému encore de la sensation causée sur Lucie par sa détermination brusque, troublé, revoyant toujours devant lui le visage immobile, les yeux fixes de la jeune fille, il entra, dans son logis de la rue Racine, la tête
25 remplie de pensées confuses. Le mystère de ces nevroses, qu'il connaissait bien, l'avait toujours attiré. Il s'était demandé bien souvent, à l'hôpital ou devant ses livres, ce que deviennent le libre arbitre humain, la volonté, la responsabilité dans certains cas inquiétants. Cette
30 Lucie : ce n'était pas la première fois qu'il remarquait en elle une surexcitabilité morbide. Le soir même de leur première rencontre l'expression du regard étrange de la jeune fille l'avait frappé. Mais il n'eût jamais soupçonné que cette tendresse de nature confinât à la
35 maladie. Elle avait eu peur, mais sans que l'effroi la

paralysât, le soir où il la rencontrait attaquée par ces rôdeurs de nuit, sur le boulevard extérieur.

Et ce qu'une impression physique en quelque sorte, une terreur corporelle n'avait pu faire, la douleur morale, un choc reçu en plein bonheur, le faisait brusquement. 5 La névrose se manifestait d'un seul coup. Non, car M^{me} Lorin avait souvent parlé à Mornas des premières années débiles, des nervosités de sa fille. Mais, pour la première fois, du moins, Jean apercevait nettement chez Lucie les symptômes d'une maladie étudiée curieuse- 10 ment par lui autrefois sur des sujets qui lui étaient parfaitement indifférents.

— Une malade !

Allons, il était tenu désormais à plus de précautions avec Lucie. Il lui fallait plus de ménagements pour 15 rompre. Au fond, cette nécessité de n'en point finir tout de suite avec cette espèce d'idylle qui le flattait dans sa vanité d'homme, ne lui déplaisait pas. Il cherchait, à ses propres yeux, un prétexte pour retourner chez Lucie. Il le trouvait, c'était bien. Et ironique- 20 ment il se disait que s'il n'accomplissait pas ce qu'avait décrété sa volonté, s'il reparaissait là-bas, c'était par pur dévouement à Lucie. " Il arrivera ce qui arrivera . . . Ce qui est certain, c'est qu'on ne badine pas avec l'amour d'une névropathe . . . Elle serait capable de quelque 25 folie. Un suicide ? . . . Eh ! est-ce qu'on sait, avec les femmes ? "

Et il ajoutait, retrouvant son humeur narquoise :

— Et si tout cela finit mal, à qui la faute ? L'enfer, dit le proverbe, est pavé de bonnes intentions ! 30

Il s'était, après avoir quitté Montmartre, couché en revivant, dans cette période confuse qui précède le sommeil, tous les incidents de la journée, et ses rêves, fragments disloqués de la réalité vécue, lui représentaient Lucie à demi mourante, tournant vers lui des yeux sup- 35

pliants, puis, tout à coup, comme il fuyait, le suivant automatiquement, d'un pas raidi de statue ambulante. Il descendait ainsi la pente de la rue Audran, puis de la rue Germain-Pilon, qui y conduisait, et il entendait le pas 5 alourdi de la jeune fille, et il la sentait derrière sa nuque, la main étendue, toute froide. En se réveillant brisé, le lendemain matin, Jean se demanda s'il n'irait pas voir Lucie. La crise de la veille pouvait avoir laissé des traces. Mais non, Lucie, rassurée lorsqu'il était parti, ne devait 10 pas plus garder souvenir de la scène qui l'avait si profondément secouée, qu'il n'en conservait, lui, des visions falotes de cette nuit de malaise. D'ailleurs, à Versailles, M. de la Berthière l'attendait.

M. de la Berthière était ce demi-savant qui confiait à 15 Jean Mornas ses papiers, le recevait régulièrement deux fois par semaine dans son cabinet et préparait avec lui un travail sur la "Médecine des Arabes," destiné à consacrer la gloire de l'érudit de province, secoué, jusque sur son lit de paralytique, du prurit d'une ambition 20 académique. Il rêvait l'Institut à deux pas du tombeau, ce M. de la Berthière.

Avec lui, Mornas avait comme des rendezvous de conspirateur. On l'introduisait dans la maison de la rue Saint-Médéric avec des précautions infinies, comme si 25 tout Versailles eût été là aux aguets, voulant surprendre le secret de l'érudition du vieillard.

Cette rue Saint-Médéric, propre, blanche, avec ses maisons à un ou deux étages, aux balcons gris de fer, les volets clairs sur les murailles blanches, est une des 30 plus silencieuses de cette ville de silence. D'un côté, l'horizon d'un mur surmonté d'arbres, une colline de cimetière, et, de l'autre, les bâtiments et les fenêtres grillées d'une caserne; prison ici, campo-santo là, et, entre ces deux horizons, une rue tranquille, avenante; 35 parfois, ça et là, des murs bas pardessus lesquels saute

une dentelle de vigne vierge ou un paquet vert de glycine troué de grappes violettes. Quelquefois, aux heures de sortie d'une école communale placée loin du logis de M. de la Berthière, des cris d'enfants, joyeux comme des passereaux échappés ; mais, autrement, nul bruit que 5 celui des talons des rares passants sur le pavé retentissant et sec.

M. de la Berthière, ancien magistrat parisien, fêru de recherches bizarres sur les sciences occultes, la thérapeutique, les anciennes coutumes, bibliophile vielli, solitaire, 10 quinquex, avait choisi là son dernier refuge, dans une maison aux balcons historiés, petite, mais d'une élégance déchue et embourgeoisée, et dont la porte étroite, sculptée comme au dix-huitième siècle, s'ouvrait, au bout d'un corridor, sur un jardin qui était, avec sa première bouffée 15 et son premier éclat fleuri, le seul bonjour accueillant du logis.

Il ne recevait presque personne, et les verrous de la petite porte étaient aussi sévèrement tirés que ceux d'un corridor de Mazas. Lorsque ses neveux éloignés venai- 20 ent visiter le vieux reclus, il leur fallait presque parler et rester debout dans le corridor, avant de pénétrer jusque dans le cabinet du vieillard. Jean Mornas, au contraire, entraît tout de suite, et très vite, les domestiques ayant ordre de l'introduire rapidement, 25 comme quelqu'un qu'on ne devait pas remarquer du dehors.

Alors, Jean apercevait, étendu à demi sur un lit dressé dans le cabinet de travail même,—et parfois sur un divan,—M. de la Berthière, maigre, enveloppé dans une 30 robe de chambre longue, et la tête couverte d'une calotte de soie noire qui, plaquée sur son front osseux comme une perruque plate, rendait plus blafarde encore sa figure creusée, ridée, où de petits yeux, inquiets et gris, tournaient, roulaient, pétillaient, vifs comme des yeux 35

de souris. Le vieillard, à demi paralysé, restait là, dans cette vaste pièce emplies de livres, rayonnée de haut en bas, et ses mains osseuses, très longues, s'étendaient vers des tas de paperasses étalées près de lui, sur le lit, et qu'il touchait avec des jouissances infinies, n'ayant plus d'autres joies au monde que le frisson de volupté que donne le papier aux êtres grisés d'encre et frénétiques de littérature.

Pour communiquer avec ses domestiques, le vieillard se servait d'un cornet acoustique dont la conque, traînant sur l'oreiller, restait toujours à portée de ses lèvres.

Jean s'asseyait à quelques pas du lit, devant un bureau surchargé de dossiers, dans un fauteuil où M. de la Berthière ne se reposait plus depuis des années ; et là, il lisait à haute voix la mise en œuvre, rapportée par lui des documents que lui avait confiés l'ancien magistrat lors de la précédente séance ;—puis il choisissait, dans les papiers que M. de la Berthière avait près de lui, ceux qui devaient être utiles à un travail futur et il les emportait, les rendant ensuite à l'auteur fondus dans un texte qui ne paraissait pas toujours excellent à celui qui le signerait . . . “Oui, pas mal . . . ce n'est pas mal . . . , mais je voudrais plus de force pour exprimer ma pensée. Vos expressions sont tièdes, ternes . . . Et ma pensée . . .” Sa pensée ! Jean parfois jetait à cet homme étendu un regard de côté, chargé de colère ; puis il corrigeait et, devant “sa pensée” mieux exprimée, M. de la Berthière avait alors de petits rires d'une satisfaction presque enfantine,—une joie macabre dans cette face pétrie à demi par la mort.

Il était convenu que, par mois, Jean recevrait, pour ces séances qui l'irritaient, une faible somme qui, temporairement, le faisait vivre. Cent cinquante francs. Mais pour ces quelques louis qui lui donnaient le pain, il vendait sa jeunesse, sa force cérébrale, il prostituait sa

pensée, à lui, au caprice de la pensée d'autrui. Ce n'était jamais sans révolte que le médecin réfractaire quittait le logis de la rue Saint-Médéric.

Il en sortit, ce soir-là, dans un état d'âme indescriptible. M. de la Berthière, par un sentiment de bizarre 5 abdication, né de cette complicité morale qui attachait le vieux savantasse ambitieux à son fabricant de renommée, se laissait aller avec Jean Mornas à une sorte de confiance inattendue ; et, voulant régler les honoraires de son secrétaire, l'avait, tout à l'heure précisément, — 10 après quelques hésitations, — prié de déplacer, parmi ses livres, un gros volume de l'*Encyclopédie* en lui disant de prendre, derrière, un sorte d'atlas, caché par les infolio.

— Un atlas ? . . .

— Oui, un atlas, avait ajouté le vieillard, apportez-le 15 moi.

Ses petits yeux gris s'attachaient, comme deux points lumineux, sur Jean Mornas, tandis que le jeune homme, un genou en terre, attirait à lui le volume de l'*Encyclopédie* et enfonce sa main dans le vide laissé entre les 20 autres livres.

— Là, trouvez-vous ? Un grand atlas !

Et Jean avait tiré, en effet, un vieil atlas du siècle dernier, à reliure fatiguée, que M. de la Berthière lui avait dit de déposer sur le lit. 25

Alors, avec un petit rire sec que Mornas entendait encore, le vieillard, les yeux toujours braqués sur Jean : "C'est une de mes cassettes, cet atlas . . . Oui, oui, une cassette . . . Une cachette, si vous voulez . . . Cela vous étonne ?" Puis, feuilletant de ses mains maigres, les 30 pages jaunies de l'atlas, il en avait sorti des billets de banque qu'il réunissait en petits paquets, prenant sur une tablette placée à portée de sa main, des épingles posées là, tout près.

Jean, stupéfait, avait eu ce spectacle du paralytique 35

assemblant ainsi quelques-uns des billets contenus dans l'atlas, et, après les avoir piqués avec une de ces épingles serrées entre ses dents, les coulant ensuite sous son oreiller. Les prunelles du vieillard ne le quittaient pas, et 5 semblaient le narguer. M. de la Berthière avait pris ainsi deux des billets, un billet de cent francs et un de cinquante, et les avait tendus à Jean : "Voilà votre mois, monsieur Mornas !"

Sous son oreiller, M. de la Berthière avait glissé vingt 10 fois autant de ces billets et l'atlas, que Jean tenait tout à l'heure dans sa main, en était encore gonflé, comme un de ces portefeuilles à soufflets où l'on enferme les valeurs. Ensuite, le regard tourné vers Mornas, le vieillard avait prié son collaborateur (il fallait certes qu'il l'aimât) de 15 remettre l'atlas en place, derrière le tome de l'*Encyclopédie*, en ayant soin de replacer à l'alignement ce gros volume de Diderot. "Qu'il ne dépasse pas les autres d'une ligne . . . pas d'une ligne. Je ne voudrais pas qu'un autre que vous soupçonnât . . ." Et, tandis que 20 ses lèvres laissaient sa pensée inachevée, les yeux gris de M. de la Berthière restaient rivés au visage de Mornas.

Et depuis cette dernière apparition dans le logis de la rue Saint-Médéric, Jean Mornas avait constamment de- 25 vant les yeux la vision de cet homme, et de ces grands livres derrière lesquels le vieux maniaque cachait ses valeurs comme un arabe enfouirait ses provisions dans un silo. Il lui passait par l'esprit des idées folles, farouches, des tentations morbides. Il se disait qu'avec ces 30 quelques billets de banque glissés par M. de la Berthière dans les feuillets jaunis de l'atlas, il pourrait, lui, vivre, vivre heureux ou tenter la fortune, risquer dans quelque coin de France une candidature électorale,—car le droit de donner des lois aux autres se paye comme une denrée, 35 —et entrer du moins dans la bataille humaine avec des

munitions. "Les munitions, disait-il, c'est l'argent." Et il y en avait, de l'argent, il y en avait beaucoup dans cette bibliothèque du rez-de-chaussée, où se tenait étendu M. de la Berthière et où, lui, Mornas, entraît seul, pénétrait comme un complice, la vanité du vieux étant plus forte que sa crainte ou sa prudence! . . .

Une sorte d'hallucination railleuse montrait alors à Jean le lit du vieillard, et, tout autour, sur les rayons de la bibliothèque, les énormes in-folio crevant comme des sacsches trop pleines et laissant pleuvoir des liasses de 10 bank-notes. Puis la même vision macabre le poursuivait encore, disloquée, en quelque sorte, par le rêve; et Mornas, au milieu de la nuit s'éveillait, la gorge serrée, le corps chaud de fièvre, et, dans l'ombre de sa petite chambre, il lui semblait entendre, ou, plutôt, distinctement il entendait, dans une hallucination nouvelle, celle 15 de l'ouïe, une voix lui dire, narquoise, pénétrante :

— Eh, mais le mandarin . . . le fameux mandarin, tu sais bien ? Le voilà !

C'était maintenant une obsession atroce et de tous les 20 instants, une idée fixe et affreusement irritante. Evidemment Jean s'était habitué à manier cette bravade, à s'en faire comme une arme étincelante de tournoi, une pose devant ses auditeurs ébahis ; mais il trouvait ironique, mauvais, dangereux peut-être, que le sort jetât, en quelque 25 sorte, sous sa main, le paradoxe devenu tangible, réalisable, et lui fît passer cette atroce tentation dans les doigts.

Cette idée s'enfonçait dans le cerveau de Jean avec l'acuité d'une pointe rougie. Il se sentait en quelque sorte perforé par cette éternelle réflexion pareille à une 30 vrille, lancinante comme une névralgie. La nuit, le jour, partout, cette possibilité de fortune le poursuivait, le relançait avec une violence irritante, une fatigante ténacité. Il se répétait que la richesse était là, à portée de sa main, cette richesse impossible, cette 35

richesse qui, jusqu'alors, fuyait, fuyait devant lui, plus rapide à chaque pas plus pressé. Il n'avait qu'à y enfoncer les ongles, à fermer les doigts . . . Et il était riche! . . .

- 5 Cette tentation l'affolait. Il avait des sommeils strangulés de cauchemars, et, persistants, éternels, identiques, des rêves atrocement railleurs, d'une bouffonnerie macabre, où le vieux lui apparaissait en costume de soie jaune, un bouton de cristal cousu à son bonnet de laine
10 noire, et le regardant avec un sourire figé, comme certains poussahs de porcelaine de Chine. M. de la Berthière prenait le costume d'un mandarin de paravent. Et l'hallucination du sommeil était si forte, que Jean Mornas entendait distinctement la petite toux sèche que
15 le vieillard avait en froissant, là-bas, ses billets. Alors il se réveillait en sursaut, étouffant, et il restait un moment assis sur son lit, le sang aux tempes, avec des sons de cloches dans les oreilles ; et encore et toujours, quoique éveillé, la vision, l'éternelle vision de ce petit homme maigre, piquant ses liasses de billets de banque
20 avec des épingles qu'il serrait entre ses longues dents jaunes! . . .

Alors, tout ce qu'il avait tant de fois ressassé dans ses harangues de révolté, dans ses sinistres plaisanteries de
25 bohème haineux,—la nécessité de l'audace, l'inutilité de la patience, la bêtise de l'honnêteté, la niaiserie du remords,—tout revenait à Mornas avec une précision plus terrible, prenant corps, et se résumant dans la formule du problème : " Tuer le mandarin ! "

- 30 Oui, c'était bien le mandarin, ce M. de la Berthière ; un mandarin qui habitait Versailles et non Pékin, mais un être inutile, après tout, un maussade débris de la vie, enfoncé et figé dans son égoïsme, traînant dans la souffrance une existence inutile, affamé de gloriole à deux
35 pas de sa fosse presque creusée : un avare entassant chez

lui une fortune qui ne servait sans doute ni à panser la plaie d'un malade ni à essuyer une larme d'un pauvre.

— Pourquoi est-ce lui qui est le riche et non pas moi ?
... Oui, pourquoi ?

Et ensuite :

5

— Ah ! si j'avais à moi ce qu'il cache, inutile, glissé entre deux feuillets de vieux livre !

Mornas à cette pensée restait comme ébloui. Il avait matériellement sur les lèvres le petit frisson des gens qui ont soif, et qu'une gourde attire. Le mandarin ! ... La 10 fortune ! ... Etre riche !

Et, sans penser même à la possibilité de l'accomplissement de ce qu'il échafaudait machinalement dans sa cervelle, il se mit peu à peu, par une sorte de travail involontaire, de cérébration inconsciente, à se tracer un 15 scénario du crime : il lui était bien facile à lui, Mornas, de pénétrer jusqu'à M. de la Berthière. Les portes fermées à tous s'ouvraient au collaborateur anonyme. Et peut-être les domestiques du vieillard ne connaissaient-ils pas même le nom de ce jeune homme qui se 20 glissait à Versailles mystérieusement, de temps à autre. Ils ne l'appelaient jamais que *le secrétaire de Monsieur*. M. de la Berthière n'eût pas voulu qu'on pût, à un moment donné, nommer celui qui venait lui apporter et mettre en œuvre les matériaux de sa gloire future. 25

Pendant qu'il se trouvait ainsi tout seul, avec M. de la Berthière dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, qui donc pourrait empêcher Jean de fouiller dans ces livres où, comme dans certains décors de féerie, il lui semblait qu'il y avait partout, en tas, des trésors enfouis ? M. de 30 la Berthière, avec son cornet acoustique, pouvait appeler, il est vrai. Mais, le cornet une fois poussé loin de la main, enlevé, le paralytique était là, livré à la volonté de Mornas. Il pouvait crier, sans doute. On n'entendrait point ses cris.

35

“ Et si on les entendait ? ”

Alors,—ah ! alors,—c'était les valets accourant, Jean poussé, emporté vers la porte, jeté à des agents, conduit à la geôle, perdu . . .

- 5 Non, décidément non, il ne fallait pas même s'habituer à se poser ce problème. Et Mornas s'efforçait de n'y plus penser jamais. Il n'y pensait plus en effet, pendant quelques heures ; puis l'idée fixe revenait obsédante, et le jeune homme se remettait à combiner un attentat possible, mais sans velléité d'exécution, comme il eût cherché par amour de l'art ou du jeu, la solution d'une partie d'échecs.

- Il retourna, le jour habituel étant venu, à la maison de la rue Saint-Médéric. Le silence de cette rue le
15 frappa. On y était si loin du monde ! . . . L'espèce d'isolement de l'hôtel de M. de la Berthière ajoutait encore à la tentation possible. Quand Mornas entendit sur le seuil de la chambre où se tenait le vieillard, le valet dire : “ C'est le secrétaire de Monsieur ! ” il éprouva
20 encore une sécurité nouvelle. Décidément on ne savait même pas son nom ! On le retrouverait, il est vrai, ce nom, dans les notes griffonnées par M. de la Berthière, et le neveu du vieillard était là pour tout dire. . . .

- Jean s'arrêta, immobile, au milieu de la bibliothèque,
25 lorsque le domestique eut refermé la porte sur lui. Il regardait sur le petit lit, M. de la Berthière étendu, et il lui semblait que le vieillard était plus maigre encore et plus jaune que de coutume. Et ce mot “jaune” amena invinciblement à la pensée de Mornas l'idée, l'incessante idée, l'idée absurde, l'idée tenace du mandarin.
30 “ Les mandarins sont de race jaune ” songeait Jean, debout, contemplant ce vieux qui, après un moment de silence, lui dit de sa voix sèche :

- Il faudra vous approcher un peu plus de moi. J'ai
35 eu un accident depuis vous.

— Un accident ?

Mornas regardait, ne comprenant pas.

Alors M. de la Berthière :

— Oui, cher monsieur, oui. Je ne vous vois pas !

Non, je ne vous vois plus !

5

— Moi ?

Une affection nouvelle rendait, en effet, le paralytique aveugle temporairement. Une sorte de congestion avait envahi les yeux, et le vieux homme maigre, couché là comme un grabataire, n'avait plus, pour regarder Mor- 10 nas, ses yeux de souris, brillants et aigus.

— Le médecin, ajouta M. de la Berthière, m'assure que dans quinze jours, trois semaines, j'y verrai clair comme autrefois ! Etes-vous de son avis ?

Mornas donna en effet au vieillard des explications 15 rassurantes, tout en doutant que ce corps, déjà miné affreusement, pût supporter un nouveau coup, la maladie des membres envahissant déjà le cerveau.

Ses lèvres seules, machinalement, répondaient du reste à M. de la Berthière. Sa pensée était ailleurs. Il se 20 disait que le vieillard ne pourrait même pas voir qu'on lui volait ses billets cachés si la tentation de les emporter en venait à quelqu'un. Car enfin, pour devenir riche, était-il même besoin de tuer le mandarin ? . . . Le dépouiller suffirait ! . . .

25

Mornas rejeta brusquement cette pensée ignoble, s'approcha de M. de la Berthière, et lut au vieillard le chapitre nouvellement rédigé : des considérations sur la philosophie des docteurs arabes. L'autre, sous son bonnet de soie noire, opinait de la tête, cette tête maigre et sinistre, 30 et par extraordinaire, il ne fut, ce jour-là, ni maussade ni insolent. A travers la fenêtre un rayon de soleil entraînait dans la bibliothèque et, s'arrêtant sur les ors usés des reliures, faisait étinceler, caressait plus particulièrement que les autres, les titres des 35

tomes de l'*Encyclopédie* que Mornas avait maniés l'autre jour.

Et instinctivement, les yeux de Jean allaient à ces gros volumes armoriés derrière lesquels son imagination
5 lui montrait, crevant la reliure, des billets de banque à figures bleues enfouis, cachés, et qu'il pouvait, avec un peu d'audace . . .

Mais, brusquement, il coupait court à sa réflexion même et, se poussant violemment sous le joug de son
10 labeur, il continuait à lire à M. de la Berthière ce chapitre, compilé çà et là, s'efforçant de ne plus songer qu'à ces phrases qu'il anonçait, indifférent à leur sens, tandis qu'allumée de desirs, ardente, farouche, sa pensée fouillait les vieux livres, derrière les volumes, comme si
15 sa main, prise d'un prurit de vol, eût voulu les vider elle-même.

VI.

20 CETTE visite nouvelle à la rue Saint-Médéric ne fit que rendre plus atroce la tentation de Jean Mornas. Il alla, le soir, rue Audran, comme pour apaiser sa révolte au spectacle de la douceur résignée, du sourire rasséréné de Lucie. Il la trouva malade, nerveuse. Les crises
25 d'autrefois, les secousses de l'enfance semblaient revenir avec un caractère nouveau, une tristesse plus sourde. Et l'idée fixe envahissant de plus en plus le cerveau de Jean et y faisant tache d'huile, tandis qu'il contemplait la jeune fille un peu pâle, anémiée, mais qui lui disait :
30 "Ce n'est rien, je n'ai rien," il unissait, par une réflexion soudaine et dans une même pensée, ce vieillard à demi mort qu'il venait de quitter et cette jeune fille dont la nervosité avait bien souvent tourmenté, agité ses songeries depuis qu'il l'avait vue dans cet état cataleptique, naguère,
35 devant lui.

Oui, Jean avait spécialement étudié autrefois, avec fièvre, ces névroses étranges qui changent en instrument passif l'être humain, fait de volonté et de conscience. Il avait éprouvé des jouissances de négateur et de révolté à pétrir, en quelque sorte moralement, à sa guise, le cerveau de ces créatures, qui, hypnotisées, ne devenaient plus qu'un instrument qu'il dirigeait, alors, à son gré. C'était un plaisir de raffiné pour ce sceptique de chercher ce que devenait le libre arbitre lorsqu'une malheureuse hystérique obéissait à la volonté qu'il lui imposait, riait, 5 pleurait, priait, chantait selon qu'il le lui commandait. Et Mornas bien souvent s'était demandé s'il n'y avait pas, dans ces maladies mêmes, une force cérébrale utilisable et si quelque homme supérieur, un jour, n'asservirait pas à une entreprise ces machines humaines. Il 15 avait même, dans ses fameuses harangues qui tantôt semblaient des divagations de rêveur et tantôt des proclamations de général d'armée, échafaudé toute une Théorie de la Volonté sur ces mystères magnétiques. La comparant à l'électricité, cette volonté humaine, il prétendait 20 qu'on s'en pouvait servir pour des transmissions d'efforts et des tâches redoutables,—transporter la volition à distance, comme l'étincelle, comme la lumière.

Et depuis quelques jours,—depuis sa dernière visite à M. de la Berthière,—depuis la soirée passée auprès de 25 Lucie, dont l'état bizarre l'avait plus nettement frappé, il unissait décidément à ses réflexions théoriques la personnalité même de la jeune fille; il faisait entrer dans le cadre quasi-fantastique où se mouvait "le Mandarin," cette enfant qui ne soupçonnait seulement pas qu'il y 30 eût un M. de la Berthière au monde.

Evidemment,—et Mornas n'en doutait plus maintenant,—Lucie, vibrante et souffrante nature de sensitive, cruellement impressionnable, pouvait, sans même être frappée d'une névrose caractérisée, comme certaines 35

malades de la Salpêtrière, obéir à la suggestion imposée par une volonté extérieure, subir les épreuves auxquelles, lui, par exemple, Jean, pouvait, s'il voulait, la soumettre. Il en avait acquis la preuve bien vite. En souriant
5 d'abord, comme par jeu, il avait essayé sur cette créature douce, dont la confiance s'abandonnait, les premières épreuves d'hypnotisation. Et, comme il s'y attendait, Lucie était devenue assez vite, sous sa volonté d'expérimentateur, ce qu'un charlatan de profession eût appelé
10 "un sujet précieux."

Il lui faisait croire que ces expériences lui étaient utiles pour ses travaux, pour ses études, et elle s'y prêtait de bonne grâce. Alors Jean, par l'apposition de la main sur les paupières closes de Lucie arrivait rapide-
15 ment à plonger la jeune fille dans un de ces états de léthargie ou de catalepsie qui, chez elle, succédaient facilement l'un à l'autre. C'était, chez la pauvre enfant, des frémissements d'abord, de petits tremblements, une agitation où se manifestait cette sorte de langage brisé,
20 incohérent, comparé justement par la science au bavarage initial du sommeil chloroformique. Quand elle était ainsi, appartenant tout entière à la volonté de Mornas, alors, brusquement il lui imposait ses ordres, lui suggérait tour à tour toutes les idées qu'il voulait, la
25 faisait se promener dans un jardin imaginaire où elle cueillait des fleurs invisibles en poussant des cris de fillette joyeuse, ou, encore par la pensée, la conduisait au théâtre et, entendant alors une musique qui n'existait pas, elle hochait la tête comme pour suivre les
30 mesures de l'orchestre, puis heureuse, disait : "Que c'est beau !"

Lucie sortait de cet état d'inconscience brusquement. Elle sautait, pour ainsi dire, d'un bond dans l'état de veille sans lassitude visible, portant cependant imprimée
35 en son cerveau et colportant la pensée, l'idée, la sug-

gestion qu'y avait imprimée Mornas comme il eût enfoncé un cachet dans une cire malléable.

Et, effaré lui-même de l'étonnant pouvoir de cette force humaine dont il pouvait librement disposer, il se sentait décidément tenté,—affreusement tenté,—par la 5 possibilité qu'il avait de combiner, avec Lucie pour complice involontaire, ce qu'il nommait une expédition hardie.

— Qu'est-ce que je cherchais ? se disait-il, dans sa chambre étroite, regardant les murs nus, le petit lit de 10 fer, la table noire où couraient ses paperasses,—labeurs écrasants griffonnés pour l'homme de Versailles,—qu'est-ce qui me manquait ? L'occasion. Eh bien, je la trouve, l'occasion !... Si j'en profitais !... En profiter ? Je serais bien niais de ne pas le faire ? Tuer le mandarin ! Tant 15 de fois, tu as posé le problème, tu peux maintenant le résoudre... D'autant plus qu'après tout, il ne s'agit pas même de le tuer, le mandarin ! A quoi bon ?... Il suffit d'utiliser sa rencontre !

Les idées arrivaient ainsi, et s'entre-choquaient dans 20 le cerveau de Mornas ; puis elles y prenaient, peu à peu, une netteté, une fixité inquiétantes. Le *problème*, comme il disait, lui apparaissait en quelque sorte, comme tracé sur le tableau noir avec la rigueur d'une théorème de mathématiques. Il y avait, à Versailles, dans la bibliothèque de 25 M. de la Berthière, quelque chose comme un placard où un audacieux pouvait puiser hardiment. Oui, là, dans ces vieux livres, cachés par l'avare qui n'en savait même plus le compte, inutiles, perdus entre les feuillets de bouquins poudreux, dormaient des bank-notes qui, pour tout 30 homme, eussent presque constitué une fortune, mais pour Mornas représentaient, en outre, le commencement de la liberté, l'ambition satisfaite, la vie libre ;—et libre—avec qui ? Avec cette femme qu'il aimait. Car pourquoi, s'il devenait riche, n'épouserait-il pas Lucie ? La misère 35

seule l'effrayait avec elle et pour elle. Mais la misère écartée, quelle raison avait-il de ne point partager son existence avec la jeune fille ?

Et, là-bas, dans le logis de la rue Saint-Médéric, il 5 pouvait la trouver, la fin de cette misère ! . . . " Un vol, alors ? " Le mot avait répugné à Mornas lui-même lorsqu'il lui était apparu, une première fois, avec toute la hideur de sa réalité. Mais, professant que l'homme doit se moquer des choses, Jean Mornas allait-il donc 10 maintenant se soucier d'un mot ?

Le seul péril était d'être vu, d'être soupçonné, d'être pris.

Et pourtant vraiment, le vol, oui, le vol, était quelque chose de trop lâche. Au moment de le commettre, les 15 doigts de Mornas s'y fussent refusés. Il avait l'instinctive horreur de l'acte matériel. Avec son habitude de se draper dans la défroque byronienne, il comprenait le corsaire qui pille, non le filou qui dérobe.

Son idée fixe le ramenait alors à une combinaison dont 20 l'ironie savante et la nouveauté compliquée lui plaisaient, l'excitaient comme un défi.

Ce qu'il y avait de tentateur dans la vieille question qu'il traitait d'habitude avec la faconde d'un docteur ès paradoxes,—la Question du Mandarin,—c'était qu'on le 25 pouvait tuer à distance, et sans même qu'on eût une tache sur les mains. Eh bien, l'impossibilité du problème moral tant de fois posé disparaissait maintenant, grâce à la science. La réalité même donnait à Mornas le pouvoir de frapper à distance, de se faire obéir d'un 30 être humain en appuyant sur son cerveau comme sur un timbre. Jean n'avait qu'à vouloir et à dire : " Je veux ! " pour que cette volonté fût exécutée.

Et par qui ? Par cette Lucie que Jean adorait, et qu'il songeait à associer à un crime après avoir pensé à 35 l'associer, et pour pouvoir même l'associer, à sa vie.

Elle ne se doutait pas, elle, de la tourmente qui soufflait dans les idées de Jean. Elle ne s'en douterait jamais. S'il voulait, elle subirait, dans l'état hypnotique, l'idée qu'il lui suggérerait; elle obéirait comme une esclave, elle accomplirait, à l'heure dite, l'ordre qu'il 5 lui donnerait. Cette suggestion, qui met la créature humaine désarmée, passive, domptée, entre les mains de celui qui la domine, cette suggestion, qu'on pourrait employer dans le sens du bien en imposant à des âmes basses, à des esprits farouches, des idées d'honneur et de 10 pitié qui, peu à peu, resteraient là, enfoncées, et modifieraient peut-être l'être morbide ou mauvais de l'être humain—cette suggestion, dont Mornas connaissait tous les inquiétants phénomènes, pourquoi ne s'en servirait-il point pour arriver à faire passer entre ses mains, à lui, 15 les billets enfouis dans les cachettes du vieillard ?

Il lui semblait qu'ainsi posé comme un problème à résoudre, le vol perdait tout à coup de sa vilénie. Le crime tournait à l'expérience. Il y avait pour Mornas comme une recherche scientifique dans la combinaison 20 de cette infamie. Tout d'abord, l'égoïsme féroce de M. de la Berthière n'était point fait pour désarmer Jean. Pouvait-on avoir du remords à dépouiller un homme dont la richesse inutilisée irait à des neveux qui haïssaient le vieux gentilhomme et qui le méprisaient ? En 25 quoi quelques billets de banque de moins au total de l'inventaire du vieil avare appauvriraient-ils des gens déjà riches et qui n'avaient le moindre droit sur la fortune de M. de la Berthière que parce qu'ils portaient son nom ? C'est à peine s'ils avaient vu le vieillard cinq 30 ou six fois dans leur vie !

Tandis qu'une liasse de ces billets était pour Jean l'affranchissement même, le commencement de la vie facile ! . . . Ambitieux, il pouvait braver à la fois et humer la vie, au lieu de traîner, comme des boulets, des 35

tâches humiliantes. Ensuite, éloquent, ardent, prêt à tout, jusqu'où n'arrivait-il pas, s'il avait le levier,—l'argent,—en un temps où l'audace ouvre toutes les portes quand on ne les enfonce pas?

- 5 — Eh! il ne saura même pas, le vieux paralytique, se disait Mornas, non il ne saura pas qu'il lui manque quelques billets dans ses vieux livres. Et moi... Ah! moi!... Quelle revanche!

- Et toutes ses rancunes lui revenaient, toutes ses ambi-
10 tions refoulées, tous ses appétits strangulés, toute sa jeunesse condamnée aux privations, cette jeunesse misérable, dans le Paris du luxe, ces jours de désespoir où il avait, plus d'une fois, marché dans la neige avec des bottes éculées en se disant pourtant que,—s'il avait du
15 courage,—il pourrait vivre paisible en paysan, là-bas, au pays plein de soleil de ses deux pauvres *vieux*, près de la mer bleue...

Du courage?... Allons donc, abdiquer eût été de la lâcheté!

- 20 Il s'était souvent juré, en ces jours de détresse noire et de bohème famélique, qu'il aurait, oui, qu'il aurait son heure. Et cette heure-là, qui sait si le sort même, aujourd'hui, ne la lui désignait pas là, sur le cadran? Elle allait peut-être sonner! Ah! la richesse, ou sinon
25 la richesse, la possibilité de devenir riche et la joie d'être libre! Il se faisait tangible, enfin, ce rêve! Il était là, à la portée des ongles de Mornas... Là!... Ou plutôt là-bas!

- Voilà! Je dis à Lucie : " Tu iras à Versailles, rue
30 Saint-Médéric..." Je lui donnerai une lettre quelconque... On la laissera entrer. Elle sera seule... L'homme est paralysé, et cette congestion qui l'a frappé aux yeux le rend momentanément aveugle. D'un geste elle écartera le cornet acoustique qui traîne sur son
35 oreiller, et, derrière les volumes de l'*Encyclopédie*, dans

le vieil atlas, elle prendra les billets qui restent . . . Elle les prendra tous ! . . . Et, en deux heures, d'un train à l'autre, je puis être riche ! . . . Riche !"

Oui, c'était très simple. Il semblait à Mornas que cette expédition fût la plus facile du monde. Il ordonna, Lucie obéissait, elle revenait. Tout était dit.

Il ne lui paraissait pas possible qu'un obstacle survînt. Il éprouvait une sorte d'orgueil plein de bravade à se dire que ce qu'il décrétait ainsi pouvait, devait s'accomplir à l'heure voulue, comme si le *je veux* humain devenait tout à coup une étincelle de divinité !

Mais d'abord, il voulut bien se convaincre, et une fois encore, que Lucie subissait complètement les hallucinations qui pouvaient lui être suggérées. La jeune fille était devenue son esclave absolue, lorsqu'il la mettait en état de somnambulisme. Mais Jean s'imposait d'être deux fois, dix fois prudent, avant de tenter l'œuvre combinée. Il alla donc rue Audran : Lucie travaillait auprès de son feu. Elle fut toute joyeuse de le voir. Le temps était froid, et, par la fenêtre, on apercevait, dans un ciel gris de janvier, les toits et les rebords des maisons voisines couverts d'une couche de neige. Lucie trouva que Jean lui donnait une preuve d'amour en venant la voir de si loin par un temps si triste. Il ne fallait pas des attentions bien grandes à la pauvre fille pour la rendre heureuse !

Elle accueillit Mornas avec une joie d'enfant, laissant là son ouvrage et approchant de la cheminée un chaise pour que le jeune homme chauffât, à la chaleur du coke, ses chaussures mouillées. Elle le contemplait, de ses deux yeux confiants, d'un bon regard dévoué, et, lui, les mains sur les genoux, semblait penser, rouler dans sa tête crépue des idées lugubres.

Alors elle lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'elle ne l'avait vu . . . — depuis si longtemps, deux 35

jours!—et s'il travaillait . . . Elle lui recommandait de ne pas travailler trop; elle avait eu, par suite d'un labeur trop prolongé, des migraines, depuis ces deux derniers jours. Oh! elle n'avait pas la tête bien forte!

- 5 Mais, par bonheur,—comme c'est singulier, ces hasards, —en allant à son magasin, à peu près à l'endroit même où elle avait parlé à Mornas pour la première fois, oui, —à quelques pas précisément,—elle avait rencontré le docteur Pomeroy, ce bon docteur, qui l'avait soignée
10 toute petite, Jean savait bien,—il le connaissait,—et le médecin lui avait ordonné des pilules de valériane et de quinine qui lui avaient fait grand bien . . .

— Et si jamais vous souffrez de migraines, Jean . . .

Elle s'arrêta, riant gentiment :

- 15 — Suis-je sotte! J'oublie toujours que vous êtes médecin!

— Ou à peu près! dit Mornas de sa voix ironique.

- Dans tous les cas, vous êtes un savant . . . Ah! cela, par exemple, je le sais . . . Un savant! Je l'ai lu
20 dans un journal!

— Un journal? . . .

— Parfaitement!

- Et elle tirait de sa table à ouvrage un petit journal du quartier Latin, soigneusement plié, ou elle montrait
25 une sorte de biographie du *Mandarin* faite par quelque compagnon de Jean, article louangeur où la camaraderie, peut-être craintive, louait l'âpre éloquence et l'érudition encore ignorée du grand public, mais profonde, de Jean Mornas.

- 30 Le jeune homme regardait ce petit journal d'étudiants et haussait les épaules.

- Oui, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, eh bien, oui, voilà! On n'a encore rien fait aujourd'hui et on publie déjà votre biographie! . . . On élèvera bientôt des
35 statues à des poètes inédits. Allons,—et en ajoutant

cela sa voix devenait vibrante comme un clairon sonnant la charge,—raison de plus pour agir et pour être !

Il demanda à Lucie comment ce journal de la rive gauche se trouvait chez elle.

— Oh ! par hasard. Il enveloppait l'ouvrage qu'on m'a remis où j'allais le chercher . . . Je l'ai regardé machinalement, en le dépliant. Votre nom m'a frappée. Je l'ai conservé. Voilà.

Mornas s'inquiéta ensuite de savoir ce qu'elle avait pu dire au docteur Pomeroy. Avait-elle parlé de lui, Mornas, au médecin ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce qu'il est inutile de me nommer à n'importe qui jusqu'au jour . . .

Il s'arrêta, regardant involontairement Lucie, avec une expression d'amour vrai, de passion contenue qui allumait une flamme dans ses yeux noirs. Elle devinait bien ce qu'il voulait dire. Jusqu'au jour où il serait libre de l'aimer, de l'épouser, de l'emporter où il voudrait, au bout du monde !

Elle était persuadée qu'il viendrait, ce jour-là ! Elle avait une confiance aveugle, une foi profonde dans l'avenir de ce jeune homme. Elle le savait ambitieux et ces ambitions mêmes lui plaisaient. Elle sentait qu'il était torturé de sa situation médiocre, de la misère bravée, et elle eût voulu se sacrifier, elle eût passé des nuits à un travail acharné pour qu'il souffrit moins. Ce qu'il lui disait de faire, elle le faisait. Jamais elle n'aurait parlé de lui à personne. Au concierge du logis de la rue Audran, elle n'avait même pas fait connaître le nom de Mornas.

Comment eût-elle alors parlé de lui au docteur Pomeroy ? Et pourtant c'était pour elle une sorte de parent, que le médecin ! Elle était tout heureuse de l'avoir retrouvé.

Il n'avait pas vieilli.

"Parbleu ! songeait Jean. Il était né vieux !"

Aussi maigre, aussi sec, les cheveux aussi longs et blancs, mais actif comme autrefois, mais dévoué, et se multipliant pour les pauvres. Comme Lucie lui disait qu'il était demeuré le même, le brave homme lui avait même répondu, la tutoyant paterpellement, ainsi que jadis : "Que veux-tu, mon enfant : la fatigue, cela conserve !"

10 Alors Jean hochait la tête et disait, en regardant le bout de ses souliers humides qui fumaient :

— Bref, digne du prix Montyon, ce docteur Pomeroy !
... Le Petit Manteau Bleu des médecins ! Ils ont de la chance, les gens vertueux, s'ils gardent, à la fois, leur
15 vertu et leur jeunesse !

Et sa voix prenait ces vibrations d'acier qui étounaient et inquiétaient Lucie quelquefois.

Il se leva comme pour partir, puis, examinant brusquement la jeune fille, il lui prit les mains et resta un moment devant elle, les paupières écartées, l'œil fixe, la regardant au fond des prunelles.

Ces regards muets qu'il lui enfonçait ainsi comme dans les yeux, la faisaient frissonner d'une sorte d'inquiétude domptée qui n'était pas sans une douceur
25 bizarre. Elle s'abandonnait volontiers à ce magnétisme tendre que Jean exerçait sur elle. Elle souriait d'abord ; puis Mornas lui posant la main droite sur les paupières, pressait légèrement sur ces yeux clos, et, avec une rapidité étrange, la jolie tête blonde de Lucie tombait alors
30 sur son épaule comme celle d'un enfant accablé de sommeil, et cet être pensant, vivant, agissant, conscient d'ordinaire, se trouvait brusquement transformé en automate.

Lucie aussitôt ne pensait plus que par la pensée de
35 Jean. Toutes les hallucinations qui traversaient, de

par la volonté de Mornas, le cerveau de la jeune fille devenaient temporairement pour elle des réalités. Elle riait s'il lui disait de rire. Il lui disait : " Tu as deux ans de moins, et ta mère vit. Elle est là, regarde." Et, heureuse, la pauvre fille embrassait sa mère. Elle subissait décidément, avec une facilité effrayante, les suggestions imposées. Mais, ce que Jean voulait savoir, c'était, —question vitale pour lui,—si la suggestion, chez Lucie comme chez la plupart des somnambules, survivait au réveil et se continuait dans l'état de veille, c'est-à-dire si 10 la jeune fille, éveillée, exécuterait, sans se douter même à quelle force elle obéissait, l'ordre que lui donnerait Mornas pendant qu'elle était endormie.

Ce phénomène incroyable, Jean ne doutait pas qu'il ne se produisît mathématiquement chez Lucie comme 15 chez toutes ces hallucinées et ces hystériques qu'il avait hypnotisées tant de fois. Mais le problème qu'il se posait était assez redoutable pour qu'il ne négligeât rien s'il voulait victorieusement le résoudre.

Il dit à Lucie endormie :

20

— Je vais te réveiller tout à l'heure. Demain, tu entends bien, demain, à dix heures précises, tu m'attendras devant l'Odéon sur les marches! . . . As-tu bien compris ? Demain !

— Demain ! répondit la jeune fille, répétant comme 25 un écho la parole de Jean.

— A dix heures !

— A dix heures !

— Bien. Là tu me remettras ceci (il montrait un portefeuille) que je laisse dans le tiroir de la table à 30 ouvrage . . . dans le tiroir, tu entends ?

— Oui.

— Heure précise ?

— Oui.

Il souffla alors vivement sur les paupières closes de 35

Lucie, et, s'essuyant les yeux, troublée et confuse, elle revint à elle en essayant de sourire, mais avec une expression d'inquiétude vague et comme de pudeur troublée. Elle ne questionna point, d'ailleurs, Mornas sur ce
5 qu'elle avait pu dire pendant son sommeil, et peut-être ne se rendait-elle même pas compte qu'elle eût dormi.

Il la quitta presque aussitôt, sans rien lui rappeler. Il ne savait pas, disait-il, quand il reviendrait, mais il reviendrait, oui, il reviendrait bientôt : le plus tôt
10 possible.

— Demain ?

— Peut-être demain.

Et il la laissa souriante.

Toute la soirée qui suivit, Mornas la passa à se dire
15 que si, mathématiquement, Lucie, subissant encore, à l'état de veille, la suggestion qu'il lui avait dictée durant le sommeil hypnotique, arrivait à l'heure fixée, rien, non rien ne l'empêchait d'obéir ensuite à l'ordre plus important qu'il lui donnerait. Et, dormant mal dans son
20 lit froid, il se réveilla le lendemain après avoir encore subi, une partie de la nuit, la vision caricaturale de M. de la Berthière en costume de riverain du fleuve jaune.

A dix heures moins quelques minutes, Jean Mornas était devant les marches de l'Odéon, interrogeant les
25 passants vaguement aperçus au bout des rues encore recouvertes d'une lèpre de neige.

— Dix heures moins cinq, dix heures moins trois . . .

— A dix heures précises, il poussa involontairement un petit cri de joie. Lucie marchant d'un pas pressé, et
30 comme talonnée par une hâte, arrivait droit vers lui, en traversant rapidement la place boueuse.

Quand elle aperçut Jean, elle s'arrêta et le regarda étrangement, d'un air étonné, comme prise en faute.

— Ah ! c'est vous, Lucie ? dit-il.

35 Elle sourit et dit :

— Oui, c'est moi !

— Par quel hasard ? Et que venez-vous faire dans mon quartier, à cette heure-ci ?

Sur le visage doux de la pauvre fille, le même sourire intimidé restait figé : 5

— Je viens . . . Mais oui, voilà ! . . . dit-elle, je viens vous rapporter ce portefeuille que vous avez oublié dans un tiroir, chez moi . . . Hier ! . . .

Elle tendit le portefeuille à Mornas qui le prit, feignant de ne pas comprendre. 10

— Merci . . . Mais ce portefeuille, qui vous a dit de me le rapporter ?

— Qui me l'a dit ?

— Oui.

— Personne . . . Je ne sais pas . . . Mais je savais que 15
je devais vous le rapporter aujourd'hui, à dix heures . . . et ici même . . .

— Ici ? Devant l'Odéon ?

— Là . . . Oui, précisément !

— Ah ! . . . Et si vous ne m'aviez pas trouvé ici ? 20

— Oh ! je devais vous trouver . . . J'étais certaine que je vous trouverais . . . Et puis, je vous le dis, il fallait venir . . . Je devais venir . . .

— Pourquoi ?

— Quelque chose me le disait. 25

Elle parlait avec une sorte de douceur entêtée qui la rendait un peu confuse, comme si elle eût rougi de ne pouvoir mieux expliquer l'obsession qu'elle avait subie, l'envie irrésistible qui, sans cause, l'avait saisie depuis son réveil, l'envie de rapporter à Mornas,—et de rap- 30
porter là,—ce portefeuille qu'elle pouvait pourtant lui rendre, rue Audran, quand il viendrait. C'était, disait-elle, "plus fort qu'elle." Elle avait dû obéir absolument à cette idée qu'il fallait être là, à dix heures précises, et voir Jean. 35

Et, lorsqu'il lui répétait la question éternelle : " Mais qui vous avait ordonné de venir ici ? " elle répondait encore, et toujours, avec la même expression confuse : " Qui ? ... Je ne sais pas ... Personne ... Moi, peut-être ... Est-ce drôle ? ... Mais je ne pouvais pas ne pas venir ! "

Jean, intérieurement, triomphait. Cette expérience sans but, il pouvait, il allait la renouveler en dictant hardiment à Lucie le rôle qu'il lui assignait dans le 10 drame. C'était là comme la répétition à froid du scénario déjà combiné qu'il s'agissait de mettre en scène. Quand ? Tout de suite. En vérité, Mornas avait assez attendu, et ce temps de glace réveillait, aiguillonnait, exaspérait tous ses souvenirs de misère. Décidément, il 15 en avait assez de végéter, de patienter. La vertu des débiles, la patience ! Voilà le moment où il fallait se servir du mandarin comme d'un marchepied et profiter crânement des avances de la fortune ! ...

— Ne sois point Jean-Jean, Jean que tu es ! Ne joue 20 pas les Joseph, toi ! ... Aux armes, Mornas !

Le soir même, il allait chez Lucie. Il l'hypnotisait comme il l'avait fait jusqu'alors et, la pauvre fille une fois endormie, il lui insufflait dans le cerveau, il lui implantait, lui imposait l'idée fixe dont elle ne s'affranchirait plus, qui la dominerait et l'entraînerait demain, qui 25 serait plus forte que son honnêteté et que sa conscience, idée obsédante contre laquelle elle essaierait de se révolter peut-être,—comme l'oiseau battant de l'aile, éperdu, sous la fascination du reptile qu'il n'évitera pas, 30 —mais qu'elle mettrait à exécution certainement, mécaniquement et quand même à l'heure dite, comme elle avait, sans s'expliquer pourquoi, rapporté le portefeuille au lieu voulu par Mornas.

Il lui avait pris les mains et la tenait comme immo- 35 bilisée sous sa volonté, lui dictant point par point le

tragique programme qu'elle devait suivre. Elle prendrait le train de la gare Saint-Lazare à une heure ; elle serait à Versailles trois quarts d'heure après. Là, elle monterait dans le tramway qui passe devant la grille même de la gare et même au vieux quartier Saint-Louis. Elle 5 demanderait au conducteur, qui la lui indiquerait facilement, la rue Saint-Médéric. L'hôtel de M. de la Berthière était la quatrième maison que Lucie rencontrerait en entrant dans la rue, à droite. Il lui répéta le numéro qu'elle redit par deux fois, endormie, gravant d'un trait 10 indélébile ce chiffre dans sa mémoire. Là, elle sonnerait. Elle insisterait, pour pénétrer jusqu'au vieillard. Elle dirait,—sans citer aucun nom, qu'elle venait “ pour ce qu'attendait Monsieur ” et ferait passer une lettre que lui aurait remis Mornas, et dans cette lettre Jean prierait 15 M. de la Berthière de laisser pénétrer jusqu'à lui la personne qui lui rapportait un chapitre corrigé. Secrètement.

Ce secret, que le pseudo-érudit voulait tenir caché serait évidemment le *sésame* de la bibliothèque, la fa- 20 meuse bibliothèque où chaque livre dissimulé était peut-être, pour l'avare, une façon de coffre ou de classe-valeurs. Si, par aventure, par impossible, M. de la Berthière, qui ne recevait personne,—un médecin quelque-fois,—avait une visite, Lucie attendrait. Mais il était 25 plus que probable qu'on introduirait la jeune fille auprès du paralytique sur-le-champ et dès qu'il saurait, lui, pourquoi elle venait ; il n'aurait certainement rien de plus pressé que d'exiger qu'on le laissât avec la messagère de Jean. 30

Et alors, seule avec lui, Lucie obéissait comme un automate, à la suggestion que lui imposait Mornas.

— Comprends bien, retiens bien tout ce que je vais te dire, répétait le jeune homme de sa voix devenue brève, ému malgré lui. M. de la Berthière peut appeler, il ne 35

faut pas qu'il appelle. Il est aveugle, au moins temporairement . . . Il ne peut ni voir, ni bouger. Tu écarteras de son oreiller le cornet acoustique qu'il ne pourra plus saisir, et, sans bruit, derrière les tomes IV et V de
5 l'*Encyclopédie* . . . l'*Encyclopédie*, tu entends ? . . .

— L'*Encyclopédie* ! répétait Lucie d'une voix ferme, comme s'enfonçant chaque mot au profond de la mémoire.

— Derrière ces volumes . . . Tomes IV et V . . .

10 — Tomes IV et V . . . Bien !

— Tu trouveras un atlas . . . reliure de cuir, fatiguée . . . Tu le prendras . . . Il doit y avoir d'autres livres à côté, contenant aussi des billets de la Banque . . . Mais je n'en suis pas sûr . . . Ne perds pas de temps à chercher ailleurs. L'atlas, l'atlas seul, tu entends ? L'atlas !
15 Tu le videras de tous les billets qu'il contient, et, si tu n'as pas le temps, tu le glisseras sous ton châle après avoir remis à leur place les volumes dérangés . . . C'est compris ?

20 Immobile et dans sa pose pétrifiée, la pauvre fille ne répondait pas ; mais tout son visage, comme convulsé par une souffrance intérieure, exprimait une lutte de conscience, une douleur poignante. C'était comme l'insurrection inévitable de la personnalité même se débattant contre l'obsession de ces ordres, absolument comme
25 l'être humain endormi se débat contre les tentations mauvaises de certains rêves. Il y avait, chez Lucie, une dualité de personne en quelque sorte : l'honnête fille révoltée et hypnotisée domptée par Mornas.

30 Lui lisait clairement toute cette lutte cachée sur cette pâle et mince figure anémiée aux paupières baissées sous les cheveux blonds un peu emmêlés.

Alors il saisit de nouveau les mains de Lucie, et, de sa voix cuivrée, presque menaçante :

35 — Tu feras cela, tu entends, tu le feras !

Elle ne répondit rien, mais un frisson comparable à une secousse électrique, lui courut par tout le corps, et sa pauvre figure attristée prit l'expression douloureuse d'un visage de martyr.

— Je le veux ! ajouta fermement Mornas. Je le veux ! 5
Comprends-tu bien ? Je le veux ! Il le faut !

Il ajouta, — car il faut donner des raisons honnêtes à ces êtres, même ainsi captés, pour les faire agir :

— Cet argent, que tu prendras là, a été dérobé par cet homme. Ce n'est pas un vol que tu vas faire ; ce sera 10
une restitution.

Après une minute de silence, si profond qu'il entendait battre, comme dans une crise de palpitations, le cœur de Lucie, il dit encore :

— Tu le feras ? 15

— Oui ! répondit enfin Lucie.

— Tu le feras, malgré tes hésitations possibles, malgré les obstacles ?

— Oui ! dit-elle encore.

— Et cela fait, tu me rapporteras à moi, chez moi, 20
l'atlas ou les billets de l'atlas ?

— Chez vous ?

— Rue Racine, le soir même !

— Oui ! répéta Lucie.

Et, chose étrange, maintenant, à chacun de ces *oui*, la 25
voix était résolue, comme si la force de lutter eût brusquement fait place, en elle, à l'âpre volonté d'obéir.

Alors, tout d'un coup, il l'éveilla, retrouvant après la minute de surprise et de trouble, le sourire doux sur les lèvres de Lucie, et la tendresse profonde dans ses beaux 30
yeux bleus, très calmes. Et, sans que la malheureuse et charmante fille eût la moindre conscience, le moindre souvenir de l'ordre que lui avait dicté Mornas, et auquel, à l'heure voulue, demain, elle allait obéir, elle se mit à parler à Jean de leurs projets, de leur avenir, de cette 35

vie cachée qu'ils s'étaient faite, de leur chaste roman ignoré, de cette tristesse lointaine et atténuée qui, grâce à lui, était devenue pour elle du bonheur.

Ce mot de bonheur avait fait d'abord sourire Mornas
5 amèrement ; puis, le répétant, il s'écria qu'après tout, le bonheur n'était pas si loin peut-être. Le bonheur ? il espérait bien l'atteindre,—et bientôt.

—Ah ! si certain projet réussit ! fit-il.

— Quel projet ? demanda Lucie.

10 Mornas ne pouvait s'empêcher de s'étonner de ce mystérieux phénomène : cette femme à qui, tout à l'heure, il dictait ses ordres, qui avait comme emmagasiné sa pensée,—et qui, demain, changerait en actes ce qui, pour lui, n'était encore qu'une combinaison aujourd'hui,—elle ne se doutait même pas de l'idée obsédante
15 qu'elle portait en elle, qui germait et grandissait, ignorée, dans son cerveau. Oui, il y avait deux femmes dans cette femme : l'une, la machine inconsciente, l'instrument dont il usait pour arriver au but ; l'autre, l'adorée et la
20 respectée que Mornas voulait associer à sa richesse et à sa vie, si ce projet réussissait . . .

Et il réussirait ! Pourquoi ne réussirait-il pas ? Encore une fois, chez M. de la Berthière, personne ne connaissait Lucie. Il était bien convenu qu'elle ne don-
25 nerait aucun nom pour pénétrer jusqu'au vieillard. Quelques explications en manière de mots de passe, voilà tout. Et surtout la lettre concernant le manuscrit du fameux ouvrage qui devait assurer la gloire à M. de la Berthière et qui allait livrer la fortune à Mornas ! “ A chacun son ambition ! ” pensait Jean.
30

Le paralytique ne pouvait ni voir ni entendre Lucie dérangeant les livres. Il ne s'apercevrait de la disparition de ses valeurs que plus tard, en supposant qu'il vécut encore quelque temps. Mais alors, qui accuser ?
35 Lui, Jean ? Quelle folie ! Et d'ailleurs, M. de la

Berthière, même en soupçonnant le jeune homme, se tairait, fût-ce par égoïsme, par prudence, puisque Jean travaillait avec lui à crocheter la renommée littéraire.

Est-ce Lucie qu'on accuserait? Mais M. de la Berthière ne la connaissait pas, ne saurait point son nom, et 5 Jean Mornas, si le vieillard lui en parlait, répondrait d'elle comme de lui-même.

Oui, certainement, mathématiquement, le projet allait réussir! Oui, Jean Mornas serait riche! Oui, le mandarin allait céder une part de sa fortune à cet aventurier 10 qui s'imposait par le droit de la hardiesse, comme le pirate malais par le droit du kriss et du couteau. Oui, la vie de Jean allait changer et celle de Lucie. Et le bonheur était là, avec la jeunesse et l'amour! Jeunesse 15 pauvre, amour étouffé jusqu'alors. Mais quelle revanche aussi, demain! . . . Vivre! Enfin, il allait vivre!

Et Mornas aspirait déjà le fumet de la table offerte à ses dents longues et à son âpre appétit d'affamé et de mangeur!

20

VII.

BIEN avant l'heure où Lucie devait prendre le train de Versailles, Mornas était assis dans la grande salle de la gare Saint-Lazare sur un des bancs qui font face au 25 guichet où l'on distribue les billets.

Il regardait machinalement devant lui ces rares arrivants dont les pas retentissaient sur l'asphalte de la salle d'attente et qui, dans la lumière grise tombant d'en haut, par les verrières, s'acheminaient vers les barrières vides. 30 Toute cette salle si bruyante et si gaie aux jours d'été, à pareille heure, avait, dans l'atmosphère humide, sentant la neige fondue, une tristesse morne. Les toits des maisons apparaissaient au loin, par les grandes fenêtres, comme un lugubre décor gris, relevé de blanc. Des affiches 35

des derniers mois montraient ironiquement leurs noms de plages à la mode, lugubres comme des feux d'artifice éteints. Auprès de Jean Mornas, des espèces de rôdeurs, aux pantalons boueux, sommeillaient à demi dans l'air
5 relativement chaud de la grande salle. "Plus pauvres encore que lui, ces misérables hères!" Et,—un frisson intérieur semblait lui courir dans les veines,—plus honnêtes, peut-être! "Ils ne songeaient pas à dépouiller le mandarin, ces pauvres diables! Ils trouvaient là un
10 abri contre le froid, le dénuement; ils cuvaient leur misère!"

Jean les examinait. Pas un n'avait une figure de révolté. On pouvait donc se résigner à vivre ainsi?

— Bah! c'est l'abrutissement du besoin! Et puis,
15 moi, j'ai d'autres appétits parce que j'ai d'autres facultés. A chacun selon ses désirs! C'est bien le moins!...

Et il se mit à penser à Lucie. Elle ne venait pas. Jean regardait le cadran de l'horloge. Une heure moins trois minutes. Les aiguilles avançaient sans doute,
20 mais enfin, maintenant...

— Elle devrait être ici!

Si elle ne venait pas?

Si la révolte intime, la tempête de la conscience, avait été plus forte que la suggestion? Si le libre arbitre
25 avait chassé l'obsession comme un mauvais rêve? Si... Mais Jean Mornas, qui doutait, devenu subitement anxieux, ne douta plus et laissa un cri monter à ses lèvres lorsque, au bout des marches qui mènent au dehors, il aperçut, raide, marchant comme une statue, très
30 droite et hagarde, Lucie qui, sans hésiter, s'avancait vers le guichet où, en lettres blanches, sur un tableau bleu, se lisait le nom de *Versailles*.

— Elle est venue! se dit Mornas, qu'une émotion singulière saisissait maintenant à la gorge.

35 Il eût presque souhaité, en ce moment, qu'elle eût

résisté. Il entrevit brusquement quelque catastrophe. Une crainte maintenant l'étreignait, et pendant que Lucie s'approchait du guichet et demandait son ticket, —il la voyait de dos et elle gardait une raideur automatique,—il se demandait s'il n'allait pas l'arrêter au passage, l'empêcher d'accomplir ce qu'il lui avait ordonné 5
... Puis il eut honte de sa terreur. Était-ce donc pour reculer qu'il avait posé ce problème à la destinée?... Au moment où il pouvait gagner la partie, allait-il repousser l'échiquier?... Non. Le sort en était jeté!... 10
Et tant pis pour le mandarin qui se trouvait sur son passage!...

Lucie s'était retournée. Elle glissait froidement le petit morceau de carton entre son gant et la paume de sa main gauche, et de ce même pas quasi mécanique de 15
tout à l'heure, elle s'avavançait vers la porte de la salle d'attente. Elle pouvait apercevoir Mornas, puisqu'elle se dirigeait de son côté, sans le savoir là. Alors il s'éloigna de quelques pas, mais la précaution était inutile. La jeune fille semblait ne rien voir, marchant comme 20
poussée par une idée invincible, les yeux fixes, le pas alourdi.

Elle s'arrêta un moment sur le seuil de la porte de la salle, puis elle y entra. Jean s'approcha, collant son visage aux vitres pour la revoir encore. Il avait le 25
temps de l'appeler, de l'arrêter sur cette voie du crime qu'elle suivait, inconsciente. "Non, non, se disait-il, ce serait niais, et maintenant ce serait lâche!" Il distinguait, dans la pénombre de la salle, une ombre se détachant sur le fond blafard de la gare où les grandes couches 30
de neige et les fumées blanches des locomotives se confondaient sur l'horizon du ciel gris. C'était Lucie, toujours debout, immobile et comme raidie. La porte de la gare, poussée par un employé, glissa sur ses gonds. Les rares voyageurs passèrent de la salle sombre sur le 35

quai où la vapeur chauffait. Mornas voyait encore Lucie ; puis, cachée par les wagons, il ne la vit plus.

— Tout est dit, pensa-t-il. Et tant mieux !

Songeur, mais sans inquiétude à présent, confiant, 5 presque fier, il redescendit les marches, passa sous les arcades de la gare ; et, en apercevant à la devanture du libraire un journal judiciaire illustré où quelque crime féroce était représenté dans tout son réalisme sanglant :
10 “ Imbéciles ! se dit Mornas, comme s'il y avait besoin de tragédie pour réussir et pour vaincre ! ”

Il ressentait, avec des jouissances de dilettante, un contentement aigu de soi-même. Il lui semblait qu'il était l'inventeur de quelque œuvre d'art curieuse et parfaite. Son ironie de réfractaire lui faisait regarder com-
15 me une création habile cette application de la science à la satisfaction de ses appétits. Il y avait en lui de l'expérimentateur que l'expérience intéressait comme une gageure et du joueur qui jetait sa vie sur le tapis vert. Mais, cette fois, le joueur ne risquait que de devenir
20 riche. Il était impossible que Lucie fût surprise. Il était impossible également que le nom et la retraite de la jeune fille fussent jamais connus en supposant, encore un coup, que M. de la Berthière eût l'idée même, plus tard, que ce fût elle qui avait commis le vol.

25 Le paralytique aveugle serait emporté sans doute par la maladie avant même qu'il soupçonnât la disparition de l'atlas. Non vraiment, le hasard faisait beau jeu à Jean Mornas. Le jour où une recommandation lui avait ouvert les portes du petit hôtel de la rue Saint-Médéric,
30 c'était la fortune qu'on lui offrait tout simplement. La fortune ! . . . Jean savait bien que ce que pouvait trouver Lucie ne suffirait pas à lui assurer ce qu'on appelle “ une fortune ; ” mais entre son dénuement présent et le rêve qu'il caressait, — députation ou affaires financières,
35 et les deux à la fois peut-être, la politique servant à

tripoter,—la somme dont il pourrait désormais se servir était, quelle qu'elle fût, le moyen d'arriver vraiment à la fortune.

Et alors, tout en marchant par les rues, il faisait des projets, combinait, traçait des plans, cherchait par quelle 5 trouvaille nouvelle il pourrait décupler, centupler cette somme qu'il n'avait pas,—mais qu'il allait avoir,—et, traitant la vie comme une partie de baccarat, il se demandait s'il ne jetterait pas, dès demain, cette somme quelconque dans le tripot de la Bourse. 10

Non. Il valait mieux garder cet argent comme une provision de guerre. Il verrait, il attendrait. Il pouvait patienter maintenant. Tout en marchant il regardait les passants. Des gens affairés se croisaient, allant 15 il ne savait où, très vite. De pauvres diables balayaient, le long des trottoirs, des tas de neige que charriaient l'eau bourbeuse du ruisseau. Tous semblaient à Mornas des dupes trop facilement courbées sous la tâche imposée, le labeur quotidien. Ah ! les sots ! Quand il est si facile de s'affranchir de ces corvées et de vivre heureux, de par 20 le droit du plus habile ou du plus fort ! . . .

Et toutes les théories darwiniennes de "la lutte pour la vie" revenaient à Mornas sous une forme nouvelle. Que faisait-il, lui, individu, sinon appliquer la règle 25 suivie par les collectivités, les nations, proclamée par les conquérants, chantée par les poètes de la gloire ? Au plus audacieux le succès, au plus redoutable la conquête ! . . . Et même en quoi sa conquête,—et il souriait à ce mot,—enlevait-elle quoi que ce fût à celui qu'elle semblait dépouiller ? Il s'était déjà posé la question et y avait 30 répondu victorieusement,—à son point de vue. Mais ce qui le flattait, ce qui lui paraissait original et personnel, c'était la façon dont il pratiquait le *struggle for life*,—par délégation et à distance et sans que l'instrument humain qu'il maniait eût même la conscience de l'acte accompli. 35

Alors, tout en marchant, Jean se peignait à lui-même les péripéties du drame qui se jouait, là-bas, à son profit.

Il regardait l'heure aux cadrans des magasins.

- 5 — Deux heures moins le quart . . . Lucie est arrivée . . . Deux heures . . . Elle est rue Saint-Médéric . . . Oui, certainement . . . Elle sonne . . . On ouvre la porte . . . On l'introduit . . . M. de la Berthière est là . . . Elle écarte les volumes de Diderot, elle a dans sa main l'atlas
- 10 . . . Elle fouille, elle prend . . . A présent, ce doit être fait. C'est fait. Je vais être riche!

- Pas un détail de la scène ne lui échappait. Il la voyait réellement. Tout s'accomplissait à Versailles comme il avait résolu que cela s'accomplirait. Il était
- 15 impossible qu'il en fût autrement. Et pourtant, à mesure que les heures avançaient, une sorte de fièvre s'emparait de Mornas. Il se sentait énervé, inquiet. Il essayait de marcher, de marcher toujours, comme si l'activité de son corps lui eût fait paraître le temps
- 20 moins long, et il éprouvait maintenant une lassitude à la fois physique et morale. Il rentra dans le petit hôtel de la rue Racine, et, à demi écrasé, se laissa tomber sur une chaise, dans sa chambre nue. Il n'avait plus qu'à attendre Lucie.

- 25 Elle viendrait. Elle allait venir avant une heure. Et si elle ne venait pas?

- Alors, tous les obstacles possibles, les difficultés, les dangers d'une entreprise pareille à celle qu'il avait combinée lui apparaissaient en foule, brusquement. Il se
- 30 trouvait téméraire, pis que cela, absurde d'avoir ainsi tenté le sort. L'état de suggestion où il avait réduit la jeune fille la rendait-elle moins exposée à une arrestation? Elle était peut-être maintenant dans quelque poste de police, interrogée, accusée et convaincue de vol
- 35 . . . Cette pensée lui donnait un frisson et augmentait sa

fièvre nerveuse. Puis il se moquait lui-même, de ses terreurs. Il se trouvait pusillanime. Il prenait un livre, essayait de lire. Le pessimisme de Schopenhauer l'amusa d'ordinaire. Cette fois il trouva pitoyable ces traits d'esprit aiguisés au bord de l'abîme. 5

Il écoutait anxieusement les pas qu'il entendait dans le corridor. D'une minute à l'autre, elle pouvait, elle devait venir. Encore quelques minutes peut-être et Jean Mornas connaissait sa destinée. "Être riche ! être riche !" Il avait peur maintenant de devenir fou. Ses oreilles bruissaient comme dans les nuits de tentation atroce. Il se passa une éponge mouillée sur le front. La congestion lui montait au cerveau.

Quelqu'un s'était arrêté au seuil de sa chambre et une main cherchait le cordon de la sonnette. 15

Tout à coup il devint immobile et très pâle.

Il s'élança au moment même où le tintement vibrat, ironique et clair. Sa main ouvrit brusquement la porte. Une femme était là : Lucie.

Elle entra d'un mouvement rapide, en quelques pas, 20 comme si elle eût été poursuivie, et blême, elle alla droit vers la petite table où les papiers de Jean Mornas traînaient.

Il avait vivement refermé la porte et il s'avancait vers Lucie, la regardant bien en face, très ému. 25

Le jour baissait dans la petite chambre à peine éclairée par le crépuscule gris de ce triste jour froid.

Avant même que Mornas eût dit un mot, Lucie laissa tomber sur la table une liasse froissée de billets de banque, et, d'une voix étrangement ferme, nette et métallique, 30 elle dit :

— Voilà !

Jean s'était précipité sur ces billets qu'il prit entre ses doigts avec des frissons de volupté.

Était-ce possible ? Enfin ! . . .

Il les déplaît, les caressait, les comptait.

Lucie, droite, telle qu'il l'avait vue à la gare, devant le guichet, regardait comme si elle n'eût pas compris.

— Trente-sept ! fit Mornas.

- 5 Il y avait là, en billets de mille francs, de cinq cents et de cent francs, trente-sept mille francs. Le levier pour la fortune ! . . . Trente-sept mille francs ! Jean les recomptait encore, les touchait, les admirait, cherchant maintenant du regard un endroit où les dissimuler et ne
10 trouvant aucune cachette plus sûre que sa poitrine. Alors il les glissa dans la poche intérieure de son paletot râpé et il en boutonna les boutons dont les capsules métalliques luisaient. Ce paquet de billets, il en sentait avec des frissons voluptueux le poids léger sur son corps.
15 C'était comme une cuirasse qui lui eût fait maintenant tout braver.

Puis il demanda à Lucie, du ton bref et sourd d'un complice qui n'ose même savoir tous les détails du forfait :

- 20 — . . . Et . . . cela a été facile ?

Elle ne répondait pas, demeurait droite en sa rigidité sculpturale, les yeux hagards dans une face de marbre.

— Comment cela a-t-il été fait ? dit encore Mornas au bout d'un moment.

- 25 De sa voix vibrante, bizarre, Lucie répondit :

— Je ne sais pas . . .

L'accent de ces quelques mots était si étrange, que Jean subitement ressentit une inquiétude.

- Mais enfin, dit-il, à moi, à moi ; tu peux bien ap-
30 prendre ? . . . Je veux savoir . . .

— Il y avait comme une force qui me poussait ! fit la jeune fille. J'allais . . . J'allais . . . Pourquoi allais-je là, moi ? Parce qu'il le fallait . . . Oui ! . . . — et elle semblait encore lutter contre elle-même, contre l'obses-
35 sion, — il le fallait, voilà ! — Je suis entrée . . . J'ai vu

l'homme . . . On m'a laissée seule avec lui. J'ai écarté de lui le cornet qui pouvait lui servir à appeler . . .

— Il ne voyait pas ? demanda Mornas. Il ne voyait rien ? . . . Aveugle, n'est-ce pas ?

— Aveugle, oui. Mais il entendait ! 5

La voix de Lucie avait pris, en disant cela, une expression farouche ; et, sans bien s'en expliquer la cause, Mornas devina un péril.

— Il entendait ?

— Oui . . . 10

Elle était toujours debout, impassible.

— Il a entendu ? répéta Mornas en la regardant en face.

— Oui . . . pendant que je fouillais les livres . . . Et alors . . . 15

Elle ferma les yeux, secouant la tête pour en chasser une vision mauvaise.

— Alors ? répéta Mornas, comme arrachant une à une les paroles des lèvres de Lucie.

— Alors . . . écoutant, il a deviné . . . oui, deviné qu'on 20 voulait le voler . . . Il a poussé un cri et . . .

— Et on est venu ? demanda Jean.

— Ah ! si on était venu ! . . . Non, répondit Lucie, on n'est pas venu . . . Il s'est dressé sur son lit . . . La peur ou la colère lui donnait la force . . . Il s'est traîné vers 25 moi, posant sa main sur mon épaule, là . . . une main maigre qui s'enfonçait comme une griffe . . . J'avais pris les billets, puisqu'il fallait les prendre . . . C'était plus fort que moi . . . Quelque chose me disait de les lui reprendre puisqu'il les avait volés . . . n'est-ce pas, il les 30 avait volés ? . . . Et comme il voulait me les arracher, alors . . .

Jean maintenant, aussi pâle qu'elle, attendait, présentant quelque épouvante :

— Alors, je l'ai repoussé ; il est allé retomber près 35

de son lit. Raide! Étendu! Il n'a plus bougé, et alors je suis sortie!

— Sortie? Comme cela?

— Oui! Vous m'avez dit de prendre, j'ai pris! Vous
5 m'avez dit de rapporter. C'est fait!

— Mais, demanda Mornas, hésitant un peu . . . lui?

— Qui, lui?

— M. de la Berthière!

— Je ne m'inquiétais pas de M. de la Berthière. Je
10 devais aller là, je devais faire cela, je l'ai fait. Adieu!

Elle s'avavançait déjà vers la porte pour sortir.

Jean l'arrêta, lui prenant les mains. Puis, tout bas :

— Voyons, Lucie, voyons, lorsqu'il est tombé . . . M. de
la Berthière . . . il a appelé encore? . . . Il a parlé?

15 — Je ne sais pas, dit-elle.

— Il était vivant?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas tué?

— Je ne sais pas.

20 Elle gardait toujours sa même immobilité tragique, et maintenant Mornas sentait, sur sa poitrine, une impression pesante comme si les billets de banque l'eussent étouffé.

“ Je ne sais pas! Je ne sais pas!”

25 Ces réponses éternelles de Lucie le poignardaient d'inquiétude. Quelle tragédie s'était donc jouée, là-bas, dont le souvenir même n'était point resté dans ce cerveau envahi par l'idée fixe?

Il voulait ramener Lucie à cette scène de la rue Saint-
30 Médéric, la lui rendre présente, la lui faire raconter et répéter en détail. Mais à présent la jeune fille lui échappait, elle s'acharnait à oublier. Elle ne répondait même plus.

— Je veux partir, disait-elle seulement, obstinément.
35 Laissez-moi partir.

Et lui ne savait pourquoi, d'instinct, il voulait la retenir comme si, hors de cette misérable chambre, un danger l'eût menacée. Où irait-elle ? A Montmartre, parbleu ! Chez elle. Elle avait une hâte d'être seule. Il lui semblait qu'elle avait envie de pleurer, de beaucoup 5 pleurer, de pleurer toujours. Tout son système nerveux, effroyablement surexcité, tendu, paraissait près de se briser, et, pour retrouver un apaisement, avait besoin de quelque crise douloureuse.

— Je ne vous laisserai point partir, Lucie ! dit 10 Mornas.

— Il faut pourtant que je parte, il le faut !

Et sa main, sa petite main frêle de fillette blonde, repoussa brusquement, avec une étrange force nerveuse, Jean qui voulait la retenir, effrayé. 15

— Mais que voulez-vous aller faire, à Montmartre ?

— Rien. Je vous l'ai dit. Être seule.

Elle répéta encore, d'un ton navré, comme si elle eût compris ce qu'elle avait fait, inconsciente ;—et comme si elle en eût éprouvé un atroce remords : 20

— Pleurer !

Jean la laissa partir. Il irait la voir demain. Oui, demain. Et son bras cherchant la taille de Lucie et ses lèvres s'approchant du front de la jeune fille pour la baiser sur ses beaux cheveux, elle le repoussa encore, le 25 regardant, cette fois,—de ses doux yeux, tendres et tristes d'ordinaire,—avec une sorte de haine.

Il ouvrit sa fenêtre pour la revoir dans la rue. Elle marchait toujours de ce même pas automatique qu'elle avait le matin. 30

Au tournant de la rue, elle disparut.

— Bah ! songea Mornas, comme elle a obéi à la suggestion qui lui commandait d'agir, elle obéira à l'ordre qui lui défend de parler . . .

Alors, reprenant entre ses mains ce paquet de billets 35

qu'elle avait jeté sur la table tout à l'heure et les comptant encore et les recomptant toujours avec une volupté d'avare :

— Allons ! dit-il. Quoi qu'il en soit, voici la fortune !

5 Et, mort ou vif, ma foi, merci au mandarin ! . . .

VIII.

JEAN passa cependant une mauvaise nuit après cette
10 soirée de triomphe. Il lui semblait qu'il était traîné, par des argousins en costumes chinois, dans la chambre d'un assassiné qui ressemblait terriblement à M. de la Berthière. Et dans cette chambre il y avait, sur la cheminée, une statuette de marbre, un vivant portrait
15 de Lucie qui le regardait avec de grands yeux glauques. Ce mauvais rêve le poursuivit jusqu'à l'aurore grise et froide. Il se leva, mal à l'aise, le corps brisé, comme perclus de rhumatismes. Il avait envie d'aller savoir à Versailles, ce qui s'était passé rue Saint-Médéric. L'idée
20 était imprudente. Mieux valait attendre certainement. Et d'ailleurs, aujourd'hui, Lucie pourrait-elle lui raconter peut-être . . . lui apprendre . . . Mais Jean s'arrêtait net sur ce point. Jamais, jamais, il ne reparlerait à Lucie de ce drame. Il la laisserait en proie à ce souvenir
25 vague qui s'effacerait peu à peu du cerveau de la jeune fille. Oui, l'idée fixe imposée par la suggestion perdrait certainement de sa netteté et ne serait plus, un jour, qu'une sorte de cauchemar confus. Le succès, le luxe, la vie facile qu'il partagerait avec la pauvre enfant, lui
30 feraient oublier cette affreuse aventure. Et alors . . . eh bien, alors on serait heureux !

Il l'aimait vraiment. Il l'aimait plus encore, avec une superstition de sceptique, depuis qu'elle avait servi d'instrument à sa fortune. Il avait hâte de la revoir.
35 Il voulait lui proposer, non de fuir, mais d'aller au

moins passer quelques jours d'oubli dans le Midi. A cette heure même, les fleurs s'ouvraient au bon soleil, là-bas ! Il la présenterait à ses parents. Ils seraient enchantés, ses vieux, oui, bien heureux d'apprendre que leur Jean se décidait enfin à leur donner une famille. 5 Et il s'imaginait les larmes joyeuses de sa mère, le sourire enivré de Lucie,—tout cela dans un cadre de lumière chaude, dans un poudrolement de soleil.

— De l'églogue ? Encore ! Ma parole, se disait Mornas, je deviens sentimental ! 10

Mais ce sentimentalisme même qu'il gouaillait était encore une des formes de la satisfaction de ses appétits. Une halte avant la bataille, avec les baisers de Lucie, devenue sa femme, pour lui donner du cœur. Et puis, sur la brèche, hardiment ! 15

Après avoir déjeuné dans un restaurant voisin de son hôtel, Jean prit le chemin de Montmartre. Le brouillard se dissipait peu à peu et le soleil, un peu rouge, teignait de rose, faisait fondre les plaques de neige sur les toits. Le jeune homme respirait largement, marchait d'un pas allègre. Un clairon de victoire semblait chanter à ses oreilles. Quand il arriva rue Audran, il fut tout surpris de voir un rassemblement de voisins, des gens du quartier et des passants, groupés devant la maison qu'habitait Lucie. Un sourd murmure s'élevait de 25 ce tas d'hommes et de femmes, bavardant, contant et commentant. Mornas ne savait quel événement qu'il devina cependant tragique, d'instinct.

Il s'approcha,—un pressentiment l'oppressant tout à coup,—et son visage rude devint très pâle brusquement. 30 C'était le nom de Lucie qui courait sur toutes les lèvres bruyantes des commères et sortait de ce grand murmure. Lucie ! . . . Mornas eut un éblouissement et s'arrêta net, pour ne pas tomber. Il venait de recevoir comme un coup au cœur :—Lucie était arrêtée. 35

Arrêtée! . . . Que s'était-il donc passé à Versailles? Comment avait-on su? . . . Et Mornas tendait l'oreille, saisissant avidement dans les racontages confus des voisins, des lambeaux d'explications, des débris de vérité. Il n'y
5 avait pas à douter. Lucie avait été reconnue, suivie . . . Elle avait laissé, à Versailles, quelque indice. Le télégraphe avait prévenu les agents de la Sûreté, à Paris . . . Mais de quel crime accusait-on la jeune fille? . . . Jean ne parvenait pas à le savoir exactement, et, la main
10 sur son visage, relevant le collet de son paletot, redoutant d'être reconnu,—quoiqu'on n'eût point, sans doute, remarqué ses visites chez Lucie,—il attendait afin de se rendre compte, par quelque renseignement décisif, de ce que Lucie,—et lui,—devaient redouter.

15 On accusait Lucie de vol, de détournement de valeurs, on ne savait pas. Une grosse dame, pour faire l'importante, hochait la tête et parlait d'infanticide. Elle levait et agitait sa main grasse où pendait un petit porte-bonheur. Mornas avait envie de la prendre par le poignet
20 et de lui crier qu'elle mentait. Ce porte-bonheur lui rappelait celui que Lucie regardait, la première fois qu'il l'avait rencontrée! . . . Porte-bonheur? . . . Un nom ironique! . . . Pauvre fille! Et, oubliant presque que c'était lui qui la livrait à ces accusations, il la plaignait
25 et se demandait ce qu'il ferait pour la défendre.

Il rentra chez lui la tête broyée sous des pensées contradictoires. Devait-il fuir? Lucie, accusée, n'était-il pas, lui, directement menacé? Que fallait-il faire?

Fuir, c'était se désigner soi-même à une poursuite.
30 Lucie, dans l'état de suggestion où elle se trouvait, soumise à une volonté extérieure absolument comme une machine à un moteur dont la force serait puisée à distance, Lucie ne parlerait pas. Non, certainement non, elle ne parlerait pas.

35 Alors, qu'avait-il à craindre? . . .

Eh ! il ne redoutait rien, et sa puissance de résistance et d'audace lui était revenue brusquement devant la perspective d'un danger possible ! Seulement il avait le cœur crevé par cet écroulement subit, dramatique, brutal . . . 5

— Un autre dirait providentiel ! murmurait-il avec son mauvais rire.

C'était effrayant, ce résultat inattendu, cette combinaison aboutissant à un meurtre. Cela dépassait affreusement son souhait. Il avait accepté d'aller jusqu'au vol, 10 et la logique de la suggestion le poussait là, peut-être, jusqu'à l'assassinat ! Il avait déchaîné un instinct, une force, et, comme un boulet va à son but, tout droit, Lucie avait accompli l'ordre suggéré, — mais comment ! . . . Rien, rien ne l'eût empêchée d'obéir. Mornas res- 15 semblait à un homme qui, plongeant sa main dans l'eau pour en retirer de l'or, en ramènerait un débris de cadavre.

Et comment aussi la malheureuse avait-elle laissé deviner, là-bas, et son nom et son adresse ? Et, puisqu'on 20 l'arrêtait, de quel crime était-elle prévenue ? M. de la Berthière avait donc pu dire . . .

Puis, devant ce nom de M. de la Berthière, la pensée même de Mornas hésitait. Il en arrivait presque à souhaiter que M. de la Berthière eût pu parler. Mais une 25 terreur lui venait. Si M. de la Berthière était mort ? . . .

— Tu as voulu tuer le mandarin ? . . . Et s'il était tué ?

Il frissonnait alors, tremblant pour Lucie.

Il attendit avec des angoisses et de la fièvre les journaux du soir. Peut-être parleraient-ils de l'arrestation. 30 Ils en donneraient les motifs. Jean les acheta tous. Rien. Les reporters ignoraient encore le drame. Alors, par un train du soir, Jean alla à Versailles, et là, cette mort du vieillard faisant déjà le texte de tous les propos, il demanda au premier cocher venu des renseigne- 35

ments sur l' "affaire de la rue Saint-Médéric." Et il eut froid dans le dos lorsqu'on lui répondit que M. de la Berthière . . . un vieil avare, d'ailleurs . . . une canaille, dit le cocher, avait été tué par une femme. "Comme Marat par Charlotte Corday . . . seulement sans cou-teau !" ajouta le cocher, qui était un lettré.

Oui, M. de la Berthière avait été poussé brutalement contre un meuble. Le front du paralytique s'était heurté à l'angle aigu d'une bibliothèque, "et la tempe
10 ayant porté dessus . . . vous comprenez! . . ."

Quant à la façon dont on avait retrouvé la femme,— qui n'était pas de Versailles ; une Parisienne, une gail-larde, paraît-il . . . on prétendait même, une ancienne conquête, ou une fille naturelle de M. de la Berthière,—
15 c'était bien simple . . . Un employé de la gare avait remarqué l'allure étrange d'une jeune fille qui se prome-nait dans la salle d'attente avec des yeux qu'on aurait pris pour des yeux de verre, tant ils étaient fixes . . . Lorsqu'il lui avait demandé son billet, elle avait pris son
20 ticket dans un porte-monnaie ou un portefeuille, d'où des papiers étaient tombés . . . L'employé les avait ramassés et rendus à cette jeune femme . . . Seulement, après, sur le parquet, à l'entrée de la salle d'attente, il avait aperçu une lettre qu'il avait voulu rendre à "la
25 personne en question," mais le train tout justement par-tait, et il avait alors mis de côté cette lettre adressée à *Mademoiselle Lucie Lorin, rue Audran, à Montmartre*, par la patronne d'un grand magasin de lingerie de Paris.

30 Lorsque la police de Versailles, avertie par les domes-tiques de M. de la Berthière, avait appris la mort de M. de la Berthière, tout aussitôt des agents s'étaient rendus aux gares qui mènent à Paris. L'employé leur racon-tait alors l'effet singulier que lui avait produit la jeune
35 femme. Il remettait la lettre et l'enveloppe à l'autorité.

Les renseignements donnés par les gens de M. de la Berthière sur l'allure et le costume de la jeune femme concordant absolument avec ceux de l'employé du chemin de fer, le parquet télégraphiait à la Sûreté, à Paris, d'avoir à décerner contre la fille ou femme Lucie Lorin 5 un mandat d'amener—" Et voilà comment, concluait le cocher, Versailles a la bonne fortune de *posséder* une affaire qui fera du bruit et qui permettra aux cochers de conduire les clients à la rue Saint-Médéric, après le Château et la Salle du Jeu de Paume." 10

Mornas en savait assez. Il n'avait plus qu'une idée : revenir vite à Paris. Mais, poussé par ce magnétisme morbide qu'a pour les criminels le lieu où s'est commis le crime, il voulait pourtant revoir la maison où Lucie était entrée. Dans l'ombre de la rue, des curieux stationnaient devant l'hôtel de M. de la Berthière. Ce coin silencieux de ville morte s'animait de tous les propos, de toutes les avidités de sensations d'une foule pressée. Mornas, debout sur le trottoir, en face de la petite porte qu'il avait si souvent franchie, restait là, trouant 20 en quelque sorte la muraille par la pensée et se figurant le vieillard étendu, immobile sur son lit bas, dans la bibliothèque . . . Il dormait son dernier sommeil, le mandarin ! Le mandarin était tué ! Et, chose étrange, Jean n'en éprouvait aucun remords. Ni remords, ni frayeur. 25 Il se disait qu'une prévenue n'est pas une condamnée, qu'en dépit des charges accablantes, Lucie prouverait évidemment son innocence, échapperait à l'accusation (comment ? par quels moyens ?) et qu'une vie nouvelle commencerait pour eux . . . Des chimères ! . . . Le besoin 30 de se griser d'espoirs impossibles !

Mais, en revenant vers Paris, seul dans son wagon, en se remettant face à face avec la situation nouvelle, il sentait l'angoisse peu à peu l'envahir et d'affreuses craintes naître. Échapper à l'accusation ! Sans doute. Mais 35

comment ? Le crime était flagrant et Lucie, suivie comme à la piste, avait été, en quelque sorte, prise sur le fait. Mornas n'avait pas plus de remords que devant le logis de la rue Saint-Médéric, mais il commençait à éprouver des terreurs, dont la violence augmentait à mesure qu'il se rapprochait de Paris. L'entrée, par la brèche des fortifications, lui faisait l'effet d'une ouverture de souricière.

- Il lui semblait, en descendant du train, que la gare
10 était pleine d'agents de police dévisageant les arrivants et guettant les coupables. Illusion, certainement. Qui pouvait se douter que Lucie Lorin eût un complice ? Et, tout en marchant pour regagner son hôtel, il se faisait, scientifiquement, les raisonnements les plus décisifs.
- 15 Inconsciente de l'acte qu'elle avait commis, la jeune fille resterait, dans ses interrogatoires, impassible comme elle l'avait été dans l'accomplissement des ordres dictés. Elle ne livrerait à personne le secret d'un crime dont elle était coupable, sans en avoir même la perception
- 20 nette. Elle resterait comme une vivante énigme devant la Science qui examinerait et la Loi qui interrogerait. L'idée du silence étant implantée dans son cerveau, elle ne parlerait pas, elle ne livrerait aucun nom, aucun secret. Mornas n'avait donc rien à craindre. Et, l'état
- 25 même dans lequel Lucie était plongée ferait hésiter, douter les juges et sauverait l'accusée. Oui, certainement, oui ! Le salut de Lucie était précisément dans cette suggestion, dans cette captation d'elle-même par un autre : — un autre qu'elle ne désignerait jamais.
- 30 Et pourtant, il avait une certaine appréhension à franchir le seuil de son hôtel, comme si on l'y eût attendu. Il éprouvait cette sensation inquiétante d'être suivi par quelqu'un. Un moment, à deux pas de la rue Racine, voyant une ombre bizarre s'allonger devant lui,
- 35 il s'était retourné brusquement, sentant l'espace de con-

tact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne. C'était son ombre même qui marchait devant lui et qu'il ne reconnaissait pas.

Dans sa chambre, qu'il ferma intérieurement avec soin, il éprouva un moment de calme. Il respira, comptant 5 encore, pour la centième fois, ces billets, qui devaient le sortir de sa vie étouffante et misérable. Puis une terreur nouvelle l'étreignit. Il alla brusquement à la fenêtre, dont il tira les gros rideaux.

Si on l'avait épié de l'autre côté de la rue ? Si on le 10 regardait ? Si on le volait ?

— Me voler, moi ? Ah ! par exemple !

Il eut, malgré sa frayeur, presque envie de rire à cette pensée qu'il était tout à coup devenu, du jour au lendemain, de ceux qu'on vole . . . Un mandarin, comme le 15 mort ! . . .

Et alors il se demanda s'il ne ferait pas bien de cacher ses valeurs, de les confier . . . Il s'arrêta devant sa propre pensée. Les confier . . . à qui ? L'image de ses parents lui revenait. Les pauvres gens seraient si heureux de 20 savoir que leur Jean avait trouvé, gagné une fortune ! Et ils la garderaient, heureux, considérant comme sacré le dépôt du fils. Mais, par un bizarre scrupule, fréquent dans ces âmes sombres, l'idée de mêler ses pauvres vieux à son crime lui sembla plus hideuse que le crime même. 25 Non, décidément, il garderait tout avec lui. Il porterait sur sa poitrine, presque sur sa peau, ces billets, et on le tuerait avant de les lui prendre !

Il s'endormit sur le paquet de bank-notes, la main passée sous l'oreiller où il les avait glissées . . . 30

IX.

LUCIE LORIN, au dépôt de la Préfecture de police, fut amenée le lendemain, devant le médecin chargé d'examiner certains coupables arrêtés. Elle n'avait voulu ni prendre de nourriture, ni répondre aux questions qu'on lui posait.

Dans la petite salle étroite et nue, voisine de l'infirmerie du Dépôt, où on la conduisit, un homme, grand, fort, à l'œil paternel, était assis devant une petite table, où l'on avait placé, à côté d'un encrier, des papiers à entêtes administratifs, près d'une fenêtre; et elle le regarda, tandis qu'il jetait sur elle un premier coup d'œil assez étonné. Les gens de science ont des intuitions singulières et le maniement quotidien de tant de plaies, morales et physiques, donnait à l'éminent docteur une habitude des tristesses de l'espèce humaine. Il resta un moment attentif, sans interroger, devinant dans cette nature chétive et douce un vivant problème, quelque chose d'inattendu.

Lucie se tenait debout devant lui, raide dans sa robe noire, entre un gardien et une infirmière, et ses yeux bleus, très calmes, soutenaient sans bravade le regard du médecin. Il y avait dans ces lumineuses prunelles de jeune fille une franchise profonde et une espèce de résolution étrange. Le médecin devina un problème. Cette frêle créature, sympathique d'aspect, timide, accusée d'un crime! Cette petite main d'enfant, capable d'avoir pu donner la mort à un homme! Le savant en était surpris dès l'abord.

On l'entendit murmurer pendant qu'il se prenait le menton entre les doigts:

— Ah! mais c'est intéressant, c'est intéressant!...

Alors il interrogea.

Lucie, à peu près muette jusqu' alors, répondait. Elle s'était, sous le regard du médecin, sentie enveloppée d'une sorte de pitié qui l'attendrissait. La veille, devant un magistrat, elle n'avait voulu rien dire. Maintenant, elle parlait.

5

— Est-il vrai, est-il possible, dit le docteur, que vous ayez pu commettre un crime dans des circonstances pareilles? . . . Vous connaissiez donc la maison, les habitudes de M. de la Berthière?

— Non, dit Lucie. Je ne les connaissais pas.

10

— C'était la première fois que vous vous présentiez chez lui?

— La première fois, oui!

— Et pourquoi alliez-vous chez M. de la Berthière?

— Pourquoi?

15

Le regard de la jeune fille se fixait, un peu égaré, maintenant, sur les yeux du docteur.

— Pourquoi? redit Lucie. Parce qu'il le fallait!

— Comment, il le fallait?

— Oui! répéta la jeune fille d'une voix devenue coupante, il le fallait!

20

Le docteur réfléchit un moment, comme tout à l'heure, le menton dans la main droite, regardant sans dire un mot Lucie, toujours debout et impassible, tandis que le gardien et l'infirmière, derrière les cheveux blonds de la 25
pauvre enfant, échangeaient un coup d'œil ironique: " Il le fallait? . . . Je vous demande un peu! . . . "

— Avez-vous été malade souvent? reprit le médecin après un moment.

— Moi? . . .

30

— Oui. Quelles maladies avez-vous eues? La fièvre typhoïde?

— La fièvre typhoïde, oui.

— A quel âge?

— A douze ans.

35

Le médecin prenait des notes.

— Vous n'avez plus de parents ?

— Non ! dit tristement Lucie.

— Leur avez-vous entendu dire que vous avez eu des
5 convulsions, étant petite ?

L'œil bleu de Lucie semblait chercher dans le passé.

— Non, monsieur . . . Maman . . . —sa poitrine se sou-
leva et le docteur fut impressionné lui-même par la façon
douce et navrée dont elle prononça ce nom,—maman ne
10 m'a jamais parlé de ça. Elle disait seulement que
j'étais faible . . . très faible, et qu'elle avait peur de me
voir partir avant elle . . . Pauvre maman ! . . . J'aurais
mieux aimé ! . . .

Elle eut deux grosses larmes sur ses joues et, les essu-
15 yant rapidement, elle reprit son attitude immobile, posée
devant le docteur comme une énigme de chair et d'os.

— Je ne suis pas magistrat et je n'ai pas le droit de
vous interroger comme un juge d'instruction, dit douce-
ment le médecin, mais est-ce bien vrai, voyons, que vous
20 ayez donné la mort à M. de la Berthière ?

— La mort ? répéta Lucie d'un ton farouche.

Elle avait froncé les sourcils.

— Je ne voulais pas le tuer, fit-elle. Je ne voulais
pas même lui faire de mal. Je voulais seulement qu'il
25 ne m'empêchât pas d'accomplir ce qui devait être fait.

— Ce qui devait être fait ? Et que deviez-vous faire
chez M. de la Berthière ?

— Ca, c'est mon secret ! dit Lucie d'une voix nette.

— La justice vous en demandera compte, de ce secret-
30 là, prenez garde, ma pauvre fille !

— La justice ne saura rien. Je ne dirai rien.

— Mais . . . permettez-moi de vous avertir . . . si vous
vous obstinez dans un tel silence, vous êtes perdue . . .
tout simplement !

35 — Perdue ?

— Votre crime est flagrant !

— Je n'ai pas voulu commettre de crime . . . Je n'ai pas voulu . . . Ce que j'ai fait il fallait le faire !

— Il fallait ! Il fallait !

— Oui, interrompit la jeune fille brusquement, il fallait !

C'était sa réponse à Mornas, le soir où il l'attendait, au retour de Versailles. C'était sa réplique obstinée à toute question que le médecin voulait rendre plus pressante. Il semblait que Lucie Lorin s'entêtât dans une raison unique impliquant l'aveu du crime commis. Et le docteur se grattait la tête, du bout du porte-plume qu'il tenait suspendu, comme prêt à écrire une consultation ressemblant à un arrêt.

Il était fort embarrassé, devinant dans cette créature un trouble quelconque et pourtant ne trouvant guère de symptôme évident d'une maladie mentale. La jeune fille n'était ni une démente, ni une convulsive. Un cerveau faible peut-être. Et pourtant toutes les réponses de Lucie étaient nettes, et l'obstination d'un être humain à ne rien expliquer de sa conduite ne pouvait passer pour une folie. Il y avait évidemment là, pour le médecin habitué à ces sanies de la vie courante,—placé au dépôt de la Préfecture comme à l'embouchure d'un immense collecteur moral roulant des détritits humains, criminels ou morbides,—il y avait pour ce divinateur des énigmes cérébrales un x à dégager de ce problème vivant, et qu'il essayait vainement de déchiffrer.

" Il le fallait ! " Ce n'était pas la raison que donnent d'habitude les criminels pris en flagrant délit. Les uns nient, les autres expliquent leur forfait par quelque cause morale ou externe, colère ou alcool. Mais cette fille s'enfonçait, en quelque sorte, dans son aveu avec une obstination maladive. " M. de la Berthière vous était-il connu ? " Un silence. " Aviez-vous contre lui des motifs

de vengeance?—Non.—Alors, pourquoi vous êtes-vous présentée chez lui? Pourquoi avez-vous poussé le malheureux de telle sorte que sa chute a été mortelle?” Et toujours la même réponse, toujours les mêmes mots, dits 5 et répétés avec une sorte d’acharnement maniaque: “Il le fallait!”

Évidemment, le cerveau de cette créature subissait ou avait subi une altération quelconque. Par les origines et l’étude de la vie passée de Lucie Lorin, on pourrait 10 peut-être expliquer l’état d’acharnement à sa propre accusation dans lequel la jeune fille se plongeait. Le docteur eut l’idée de demander à Lucie le nom du médecin qui l’avait soignée, alors qu’elle était petite.

— Le médecin ?

15 — Oui. Vous aviez bien, vous connaissiez bien un médecin ? . . .

— Certainement.

— Et qui s’appelait ?

— Monsieur Pomeroy.

20 — Pomeroy ! dit le docteur. Je le connais beaucoup. Et c’est le plus brave homme de la terre !

Il fit ramener Lucie à l’infirmierie et, avant de donner un avis, aussi grave qu’une mise en accusation, sur l’état mental de Lucie, il demanda au parquet d’attendre et de 25 lui permettre d’interroger son confrère Pomeroy.

Ce bon Pomeroy ! Il était volontairement demeuré dans l’ombre. Les petits devoirs quotidiens, plus difficiles à accomplir que les grands devoirs, l’avaient retenu dans la vie obscure, tandis que son ancien camarade 30 d’hôpital devenait une des sommités de son art et une des gloires de son pays. Le médecin du Dépôt l’aimait beaucoup, ce brave Pomeroy, sauvage et modeste, fuyant avec autant de soin les occasions de se produire que d’autres en mettent à les solliciter. S’il l’avait voulu, 35 Pomeroy serait aujourd’hui, comme lui, membre de

l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur, célèbre, riche ! . . . Bah ! Pomeroy était une sorte de prince de la science qui ne tenait pas à régner. Sa principauté ? Il l'abdiquait pour vivre à sa guise, d'une vie sans fracas, entre ses vieux livres et ses malades pauvres. 5 Il trouvait que le bruit se paye, et que les honneurs coûtent trop cher. Il avait peut-être raison.

Le docteur Pomeroy fut d'ailleurs stupéfait lorsque son collègue lui apprit que la justice voulait le consulter sur une nommée Lucie Lorin, qu'il avait soignée autre- 10 fois. Lucie ! Le brave homme s'était toujours senti pris d'un faible paternel pour cette fillette qu'il avait jadis sauvée du croup, puis de la fièvre typhoïde, prenant dans sa longue main osseuse la tête creusée et ballottante de l'enfant, et disant à la mère : " Une petite 15 qui a l'air d'être si intelligente, allons, allons, ça serait dommage, ça ne se peut pas ! . . . Elle guérira ! " Il s'était pris d'affection pour ces pauvres êtres, et, parmi ses clients—qui ne payaient pas—M^{me} Lorin avait été de ses préférées. L'honnête femme lui paraissait si admirable, 20 et la petite fille si charmante ! Elles portaient si vaillamment toutes deux le poids de la plus laborieuse existence ! Et puis, réellement, oui, il avait sauvé Lucie. Sans lui, qui sait ? . . . Alors il s'était attaché à elle comme l'artiste à son œuvre : œuvre de vie qui fait du méde- 25 cin un créateur après le Créateur.

Mais l'enfant était devenue une femme et il y avait d'ailleurs longtemps,—depuis la mort de M^{me} Lorin,—que le bon docteur Pomeroy ne savait plus au juste ce qu'était devenue Lucie. Pourvu que la jeune fille eût, 30 comme on dit, bien tourné,—" c'est-à-dire que la tête ne lui eût pas tourné ! " pensait le docteur. Malgré sa rencontre récente avec Lucie, il ignorait d'elle à peu près toute sa vie nouvelle et, en particulier, les relations avec ce Jean Mornas qu'il avait pourtant vu, lui, derrière le 35

cercueil de la mère et qu'il connaissait ; il ne savait rien de cette sorte d'idylle qui, tout à coup, brutalement, aboutissait à un crime. Lorsqu'on lui annonça que Lucie, la petite Lucie, était arrêtée et écrouée au
5 Dépôt sous une accusation criminelle, le brave docteur devint tout rouge et dit en bondissant presque sur lui-même :

— Allons donc ! c'est impossible !

Il sentait des chaleurs lui monter au visage et sous le
10 coup d'une émotion violente, il hochait la tête nerveusement, répétant : " Allons donc ! Allons donc ! " avec des haussements d'épaules.

— Ah ! par exemple, dit-il encore, si c'est vrai, cela, c'est fait pour donner quelques petites pichenettes à mon
15 optimisme ! Une enfant si douce ! . . . Une pâte idéale, ma parole ! . . . Qu'est-ce que cela voudrait dire ?

Et il conclut brusquement :

— Bah ! Ca ne veut rien dire du tout ! C'est impossible, tout simplement !

20 Le pauvre docteur ne déjeuna pas, ce matin-là, et stupéfia sa vieille bonne en sortant tout à coup nu-tête, pour se rendre au Dépôt, où son collègue lui avait donné rendez-vous.

Il faillit même ne pas entendre la brave femme qui lui
25 criait dans l'escalier :

— Monsieur, eh bien, monsieur, à quoi pensez-vous ? Vous oubliez votre chapeau !

A quoi il pensait ? Eh ! parbleu, à Lucie, qu'il revoyait toute petite sur son lit de malade, puis grande
30 fille, souriante, jolie, un peu triste, mais l'air si honnête avec ses beaux yeux purs ! " Et c'était devenu une criminelle, ça ? . . . Impossible ! impossible ! " Il répétait le mot presque avec violence, en enfonçant sur ses longs cheveux blancs le chapeau que la vieille bonne
35 lui avait tendu.

— J'aurais dû, il est vrai, m'inquiéter d'elle plus que je ne l'ai fait. Sauver l'enfant, bon. Mais il fallait veiller sur la femme. Je ne suis qu'un vieil égoïste, ma parole !

Dans les rues, jusqu'aux quais, il dut plus d'une fois 5 éveiller l'attention narquoise des passants par les gestes involontaires dont il accompagnait tout à coup chaque série de ses réflexions, se terminant comme en un refrain, par le même mot :

— Impossible ! c'est impossible . . . 10

Il croyait à l'honnêteté des gens, le bon docteur, il croyait surtout à la probité, à la pureté de certains êtres privilégiés, comme d'autres, tout naturellement, croient au mal. Il lui plaisait d'être dupe ou plutôt il soutenait qu'il n'avait jamais été dupe et que le bien l'emporte sur 15 le mal en ce monde. " Et la preuve, c'est que le monde dure."

L'idée que cette petite, qui avait grandi presque sous ses yeux, pouvait être soupçonnée de quelque infamie,—et, pis que cela, d'un forfait,—lui faisait sauter le cœur 20 dans la poitrine.

— Lucie ! Je vous demande un peu ! Ils ne la connaissent pas, voilà tout !

Son émotion fut poignante en se trouvant face à face avec la jeune fille, dans la salle froide du Dépôt. Il se 25 rappelait la petite communiant avec ses cheveux blonds, sous son voile blanc,—de l'or sous de l'argent,—et il la retrouvait où ?—au fond de la sentine parisienne, entre ces murs nus qui avaient vu défiler tant de filles tachées de boue ou de scélérats éclaboussés de sang. 30

Le pauvre docteur, maigre et blême sous ses cheveux blancs, avait l'air plus défait que Lucie. Après un moment de trouble profond elle s'était remise, violemment, trouvant dans l'idée fixe qui la dominait la force de subir le regard et les questions de cet honnête homme. Il avait 35

été si bon pour elle et pour sa mère, ce cher docteur, autrefois ! Maintenant, Pomeroy avait la sensation que c'était comme une parente qu'il retrouvait là, accusée d'un meurtre. Plus que cela, d'un vol ! Les perquisitions faites chez M. de la Berthière venaient de prouver que la mort du vieillard avait été précédée ou suivie d'un vol. Le docteur ne s'expliquait pas pourquoi cette seconde accusation l'irritait, l'humiliait plus que la première. Lucie meurtrière, c'était impossible, et il semblait qu'il ne fût pas très difficile de prouver cette impossibilité-là. Pourquoi eût-elle frappé M. de la Berthière ? Lucie voleuse, c'était plus vil, — et l'accusation devenait plus malaisée à repousser. Mais quoi ! Personne n'était entré avant la jeune fille dans la bibliothèque du vieillard, personne n'y était entré depuis. Et ces rangées de livres en désordre, cet atlas feuilleté, ces gros volumes dans lesquels on retrouvait, çà et là des billets de banque prouvaient nettement que le mobile du crime était le vol. Oui, le vol. On avait pénétré chez le vieillard pour le dépouiller et, un obstacle quelconque étant survenu, on l'avait tué !

Tout cela, le docteur Pomeroy l'avait appris avant de se rendre au Dépôt. Le juge d'instruction lui avait expliqué l'affaire point par point. Il était évident que l'accusation enfermaient Lucie comme dans un filet aux mailles serrées. Cette fille était une voleuse. Où avait-elle déposé, à qui avait-elle confié les billets qu'elle avait pris rue Saint-Médéric ? Elle ne répondait rien, s'obstinait, devant le juge, à dire qu'il s'agissait d'une *restitution*. Restitution ! le mot de Mornas pour décider Lucie à obéir, vaincre les scrupules de sa conscience sommeillante. Pomeroy écoutait respectueusement toutes les paroles du magistrat, mais l'évidence ne le convainquait pas. Non, en dépit de toutes ces preuves, il n'était pas possible que

la jeune fille fût coupable. A moins d'aberration mentale, de folie ! . . .

— Ah ! parbleu, si elle est folle ! . . .

En la voyant, il n'avait pas osé questionner tout de suite, et il avait laissé le médecin du Dépôt recommencer son interrogatoire. Mais c'était piétiner sur place. On n'obtenait rien de Lucie, rien que cette raison irritante et qui n'en était pas une : " Il le fallait ! "

— Voilà tout ce qu'elle trouve à me dire ! murmurait le docteur de la Préfecture à l'oreille de Pomeroy. 10

Le gardien et l'infirmière qui accompagnait la malheureuse jetaient toujours à Lucie, immobile, des regards de pitié narquoise. Ils en avaient tant vu de ces malfaiteurs, apportant là chacun leur système de défense !

Mais ce qui les étonnait, eux aussi, c'est que cette fille, si polie, douce et froide, et résolue à la fois, ne se défendait même pas.

— C'est incompréhensible . . . incompréhensible ! murmurait Pomeroy entre ses dents.

Puis, à son tour, il essaya, parlant à Lucie du passé, évoquant les souvenirs émus, l'enfance, la mère, il tenta de faire faiblir dans quelques explications, dans un aveu, cette malheureuse si obstinément enfoncée dans son silence. Un moment, il sentit comme une détente dans l'espèce de calme marmoréen de Lucie ; mais ce ne fut qu'un instant : la volonté reprit en elle le dessus, et, brusquement, après avoir tremblé d'émotion, elle retrouva sa fermeté implacable, et répondit encore et toujours, de sa voix nette :

— Il le fallait !

30

— Et pourquoi ? Voyons, pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Oui.

C'était l'éternel point d'interrogation, le problème éternel, la question incessante. Lucie y répondit encore 35

par cette explication qui n'en était pas une : " L'obligation d'obéir, la nécessité, la fatalité d'aller où elle était allée, de faire ce qu'elle avait fait."

Instinctivement, le docteur Pomeroy s'était levé presque colère :

— Voyons, dit-il, regardez-moi . . . Bien en face . . .

Il la maintenait par les poignets, la forçant à subir son regard,—sans autre idée, d'ailleurs, que de lire en elle, au fond des prunelles comme au clair de la conscience.

— Dites-moi la vérité, Lucie, dites-la-moi . . . Vous savez combien je vous suis dévoué . . . Votre silence et vos réponses me font une peine . . . une peine . . . Voyons, je vous en prie, mon enfant, la vérité ! la vérité !

15 — Je vous l'ai dite, la vérité ! fit Lucie Lorin immobile.

Et elle essayait de se raidir encore sous le regard droit de ce vieil homme qui suppliait, le cœur gonflé. Mais, tout à coup, comme si les efforts faits pour lutter contre ces interrogatoires eussent brisé ses forces, elle
20 laissa tomber, les yeux fermés, sa tête sur son épaule, et, fléchissant, elle resta, soutenue par le gardien, comme évanouie.

— A l'infirmerie ! dit le médecin du Dépôt. Rame-
nez-la à l'infirmerie ! . . . Surveillez-la bien . . . Tâchez
25 qu'elle prenne quelque nourriture . . . du bouillon . . .
Et à demain !

Il s'était retourné vers Pomeroy, fort troublé pendant que l'infirmière, aidée du gardien et d'une autre infirmière accourue, emportait Lucie vers l'infirmerie.

30 Pomeroy paraissait stupéfait.

Il regardait, effaré, la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, et il restait là, debout, écrasé.

— Je ne comprends pas ! disait-il.

— Il y a là évidemment quelque chose qui nous
35 échappe, fit le docteur L . . . Aliénée ? Non . . . Hantée

d'une idée fixe? . . . Probablement . . . Je me suis demandé si je n'allais pas conclure à son transfert à Sainte-Anne.

Le docteur Pomeroy n'avait tout naturellement pas l'instinctif effroi du peuple pour l'hôpital, et pourtant, à 5 ce nom de Sainte-Anne, il frissonna comme s'il y avait eu déjà là une condamnation pour Lucie. Il ne savait pourquoi,—puisque après tout la malheureuse s'acharnait à une idée comme une persécutée ou une maniaque,—Lucie Lorin, malgré ses aveux, ne lui semblait ni alié- 10 née ni coupable.

— Oui, oui, je dis bien . . . ni coupable, ni aliénée!

— Alors, qu'est-elle donc, à votre avis?

— Ah! parbleu! Si je le savais! . . .

— C'est très mystérieux, en effet, disait le médecin du 15
Dépôt en reconduisant Pomeroy jusqu'au quai . . . c'est tout à fait étrange . . . On lui parle . . . Elle a l'air d'une somnambule . . . Elle répond avec l'obstination d'un enfant répétant une leçon apprise . . . Il semble que quel-
qu'un lui ait dicté ce refrain unique: " Il le fallait! Il 20
le fallait!" Une phrase de mélodrame, qui me ferait sourire à l'Ambigu et qui, là, éternellement répétée, avec le même calme et le même son de voix, me semble absolument tragique . . . " Il le fallait!" Pourquoi le fallait-il?
A qui ce crime, ce vol ou ce meurtre, pouvait-il importer? 25
Un crime a presque toujours des complices. Et, en supposant qu'il y ait crime ici, qui l'aurait suggéré à Lucie Lorin?

— Suggéré? Qui? . . . répétait Pomeroy machinalement. Suggéré? 30

— Oui, suggéré! fit le médecin du Dépôt, comme s'il pensait à quelque chose d'imprévu et de poignant.

Il prit congé de Pomeroy en lui tendant la main, très vite.

— Allons, dit-il, nous avons encore d'autres expéri- 35

ences à tenter! A demain!... Je demanderai au Parquet de ne pas conclure encore, et surtout de ne pas conclure avant de vous avoir revu... Vous connaissez le tempérament de cette fille... Voyez, cherchez, interrogez vos souvenirs. Il y a probablement une lésion dans ce cerveau-là... A demain!

— A demain! dit Pomeroy qui, par les quais, s'en revenait pensif.

10

X.

UN mot avait surtout frappé le bon docteur parmi les paroles que venait de dire le médecin du Dépôt : un mot qui éveillait chez Pomeroy tout un monde de pensées nouvelles, d'incrédulités d'hier devenant brusquement, —qui sait?—des possibilités aujourd'hui...

Suggéré!... En supposant qu'il y ait crime, avait dit M. L... qui donc l'aurait suggéré à Lucie?

Ce "suggéré" que son collègue avait laissé tomber sans y attacher plus d'importance peut-être, Pomeroy se le répétait maintenant, tout en allant à travers les rues, avec une sorte d'acharnement têtue, comme un homme qui se trouverait devant une porte close derrière laquelle il y aurait la lumière, la liberté!...

Suggéré! Evidemment, s'il y avait crime, Lucie Lorin ne l'avait ni combiné ni exécuté toute seule. Une volonté complice s'était là unie à la sienne, lui avait "suggéré" l'idée... Mais dans ses réflexions, le docteur Pomeroy s'arrêtait brusquement; il donnait tout à coup un sens nouveau, plus déterminé, une application plus décisive, à ce mot de "suggéré," et, dans la pensée soudaine qui venait le troubler, la suggestion dont avait, un moment auparavant, parlé en termes vagues son confrère, cette suggestion qui n'équivalait, pour le médecin

du Dépôt, qu'à une instigation coupable, à quelque impulsion, quelque aiguillon d'une complicité, prenait vivement pour Pomeroy une signification nouvelle, redoutable, inquiétante et pleine d'espoir à la fois. Et le docteur se demandait peu à peu si le suggesteur, par hasard, 5 n'était point non pas un complice, mais un coupable, et, —qui sait?—le seul coupable...

— Pourquoi pas? pourquoi pas? répétait le bon docteur en arpentant les rues, montant le faubourg Montmartre de ses longues jambes toujours actives. 10

Il avait entendu parler, sans y croire beaucoup tout d'abord, de ces expériences troublantes, vraiment admirables, qui ont révolutionné la science, passionné les indifférents eux-mêmes.

Il savait que l'École de la Salpêtrière est arrivée à dé- 15 terminer mathématiquement les crises d'hystérie, à étudier le cerveau comme un appareil mécanique, à analyser sur le vif les névroses comme on disséquait un cadavre. Il avait lu, avec des sourires d'abord un peu sceptiques, les travaux sur le braidisme, l'hypnotisme, qu'il regardait 20 vaguement, dans sa prudence d'honnête homme, comme des curiosités sans application. Vieil idéaliste endurci, il lui déplaisait un peu de se dire que les recherches sur les localisations cérébrales le ramenaient presque au système matérialiste de Gall, et qu'après tout les merveil- 25 leuses expériences des nouveaux réhabilitaient le baquet de Mesmer. Il n'avait donc, jusque-là, prêté qu'une attention modérée à ces recherches qui enfiévrèrent toute une génération nouvelle. Mais il n'était cependant pas étranger aux problèmes récemment abordés; et, le soir, 30 chez lui, à son quatrième étage du boulevard Clichy, il lisait parfois les travaux des docteurs spéciaux de l'encéphale.

— Je lis ça comme je lirais un roman, disait le brave homme.

Et pourtant, quoiqu'il s'en tint, comme il le répétait volontiers, au *vieux jeu* de la médecine, ces ouvertures soudaines sur des mondes nouveaux le bouleversaient, mais ne le laissaient pas incrédule. Il se demandait
5 seulement si les savants nouveaux dégageaient de leurs recherches, si remarquables, une somme de progrès dans l'art de guérir.

— Aurons-nous plus ou aurons-nous moins de névropathes après leurs expériences ? disait Pomeroy. Tout
10 est là.

Mais, pour la première fois, les études de ces nouveaux lui apparaissaient avec une utilité pratique et un mot, un seul mot, tombé des lèvres d'un collègue, faisait
bouillir le cerveau du bon Pomeroy comme le raisin
15 dans la cuve. Il roulait et ressassait dans son crâne, tandis qu'il montait vers son logis, toutes les lectures qu'il avait faites, toutes les impressions éprouvées, et il avait hâte de se trouver enfermé dans sa bibliothèque bourrée de bouquins, pour réétudier avidement au point
20 de vue spécial de cette suggestion dont Lucie Lorin était peut-être la victime, tous les livres et les brochures entassés dans un coin de ses rayons . . .

— Ah ! mon Dieu ! lui dit sa vieille bonne lorsqu'elle l'aperçut, rentrant, la figure convulsée. Monsieur n'est
25 pas malade ?

— Non, Julie.

— Monsieur a une mine ! . . . Il n'est rien arrivé à Monsieur ?

— Rien !

30 Et Pomeroy alla se cloîtrer dans son cabinet de travail.

Il y passa de longues heures à compulser, jusqu'à la migraine, les écrits qu'il avait parcourus, l'attention à peine éveillée, un peu narquoise, en ces temps derniers.
35 Il passait des travaux de l'école de la Salpêtrière aux

traductions des écrits étrangers, cherchait, comme lorsqu'il était étudiant, la vérité à travers les livres ; et c'était touchant, ce sexagénaire au dos voûté, courbé sur des bouquins et poursuivant, lui, vieillard, le salut d'une créature aimée, à travers une science qu'il raillait 5 volontiers, naguère, au nom de son spiritualisme impénitent.

— Après tout, s'il y avait du vrai ? . . . Si c'était vrai ? . . . Une idée suggérée, une force impulsive et peut-être . . . Lucie . . .

10

Alors, feuilletant, comparant, dévorant ses livres, il remontait jusqu'à James Braid, qui, en 1841, se livrait déjà à des expériences décisives ; il interrogeait Charcot, Heidenhain, Dumontpallier, Ch. Richet, J. Luys, Azam, Bernheim, Liégeois, Voisin, Liébault, et la possibilité 15 d'une suggestion hypnotique, de cette captation d'un être par un autre, comme l'a nommée le docteur Descourtis, de cette prise de possession d'une conscience par une volonté étrangère, lui apparaissait visible.

Il lui semblait prouvé maintenant,—à lui tout disposé 20 à nier le phénomène hier,—oui, prouvé qu'un être humain pût subir, en quelque sorte, une intermittence de la conscience, obéir à une conception morbide imposée par autrui, et se livrer, dans un état de veille hypnotique, à une série d'actes qui n'avaient rien de l'automatisme 25 somnambule. Il lui paraissait évident, à mesure qu'il lisait, avec la volonté de trouver Lucie innocente, il lui semblait certain que la pauvre fille avait subi la volonté d'un suggesteur, qu'elle était l'instrument inconscient d'un criminel inconnu.

30

Le bon docteur se révoltait bien un peu et poussait des *Oh !* et des *Ah !* en dévorant ces travaux de psychiatrie, en passant fiévreusement d'un docteur à un autre. Quoi ! l'on pouvait se jouer ainsi d'un être humain, pétrir le cerveau d'un homme comme une 35

boulette de mastic, le déformer et le transformer à son gré? . . .

Plus étonnant, plus incroyable et plus ironique encore : on pouvait,—le cerveau d'un homme étant double,
5 —supprimer l'activité d'un hémisphère cérébral, ou donner aux deux hémisphères un degré différent d'activité, ou créer pour chacun d'eux des hallucinations diverses, si bien que dans cette dualité, cérébrale, un côté du cerveau pouvait haïr, l'autre adorer;—la même créature
10 être livrée à des pensées honnêtes, à gauche, et, à droite, rouler des idées de vice ou des pensées de crime !

Le pauvre Pomeroy en frissonnait, sentant la sueur perler à la racine de ses cheveux.

— Allons, allons, songeait-il, il paraît que les idées
15 listes comme moi ne sont que des imbéciles ! Et pourtant, saprelotte, au-dessus de la science, il y a la conscience . . . Le bien est le bien, le mal est le mal ! . . . Drôle de machine, l'homme !

Mais, du moins, si la créature vivante pouvait subir,
20 comme un stigmaté, la volonté d'autrui, en revanche l'hypnotisme, le sommeil provoqué, le magnétisme (car enfin, au total, tout cela n'était que du magnétisme animal sous des noms nouveaux et scientifiques), le magnétisme ne pouvait-il pas, lui aussi, guérir les maux qu'il
25 avait faits ?

Pomeroy trouvait précisément dans Th. Ribot le cas de ce commissionnaire qui, étant ivre, égarait un paquet à lui confié, ne le retrouvait pas à l'état calme et se replongeant dans l'ébriété, allait tout juste, dans son second
30 accès d'ivresse, le rechercher à l'endroit même où il l'avait déposé, durant l'ivresse primitive. Et le vieux docteur se disait alors que, de même, l'être humain pouvait, sans nul doute, retrouver le souvenir du passé, revivifié en quelque sorte par une hypnotisation nouvelle.
35 velle.

— Il suffisait d'un second sommeil pour deviner les secrets du premier.

— Et alors . . . si j'endormais Lucie, moi ?

Oui, cette mémoire pathologique livrerait peut-être au juge le mot de l'énigme : *Il le fallait ! Il le fallait !* 5
Il fallait que la jeune fille allât à Versailles chez M. de la Berthière ! Et pourquoi ?

“ Les événements oubliés pendant la veille, reparaissent à l'état hypnotique,” disait nettement un des écrits que Pomeroy consultait là ! 10

Pourquoi ne tenterait-il pas de faire réapparaître le drame même de la rue Saint-Médéric, devant les yeux de Lucie,—et, mieux que cela, devant les juges de Lucie ?

— C'est insensé ! . . . pensait le brave homme. Ce matin on m'eût bien étonné si l'on m'avait dit que je 15
songerais, moi, moi, à me livrer à ces pratiques auxquelles je ne crois pas . . . auxquelles je ne crois pas ! Mais voilà ce diable de mot : *suggéré . . . suggéré . . .* Et si c'était vrai ? . . . Et si cette enfant-là, passive et dominée, captée, comme dit cet autre, n'avait commis un crime 20
qu'à l'état de suggestion morbide ? . . .

C'était le renversement de toutes ses croyances, le balayage soudain de toutes ses résistances scientifiques. Mais il n'était pas entêté, le bon vieux docteur. Et puis il s'agissait du sort même de Lucie ! 25

Elle pouvait être innocente non seulement de fait mais de conscience même. La conscience, cette flamme invisible éclairant intérieurement pour l'homme les mystères, les doutes, les gouffres de la vie morale, la conscience même résistait parfois aux suggestions. 30

— Il faut mentir, mentir habilement à cette conscience endormie pour la dominer. L'honnêteté se débat encore jusque dans cet état de captation ! songeait Pomeroy . . .

Et, sa pensée allant rapidement vers Lucie : 35

— Ah ! la pauvre petite ! si elle a subi cette impulsion d'un autre, comme elle a dû se révolter et souffrir !

Il était, au bout de quelques heures d'études et de lectures semblables, dans un état de fièvre tel qu'il alla
5 sur le boulevard se promener un peu, en marchant très vite, pour chasser la congestion qui venait. Il lui semblait que tout ce qui se passait, tout ce qui était imprimé dans ces revues, ces livres, ces brochures,—les cas d'hystérie rapportés par Bottex ou d'autres, l'arrestation de
10 Lucie, l'interrogatoire à la Préfecture,—appartenaient à il ne savait quel monde fantastique et que tout cela n'existait pas. C'était comme un univers macabre, peuplé de visions falotes, fiévreuses, et dont les grimaces railaient, méchamment son optimisme. Mais, après tout,
15 puisque le mal existait,—et force était bien de l'avouer, —pourquoi ne pas le combattre par le mal lui-même ? Si la suggestion poussait au crime, pourquoi ne l'utiliserait-on pas pour le châtement du crime ?

— Quelle folie ! . . .

20 — Mais non, il n'y a pas là folie ! Ou le phénomène existe ou il n'existe pas. S'il existe, je lui oppose ses propres ressources et je le combats par ses propres forces !

Il disait, tâchant de sourire en rentrant chez lui, la
25 tête plus fraîche et la fièvre calmée :

— Eh bien ! quoi ? C'est de l'homéopathie, tout simplement !

Le bon docteur dormit fort peu, cette nuit-là, s'éveilla de grand matin et courut, avant la séance officielle du
30 Dépôt, chez le médecin de la Préfecture. Il ne savait comment aborder la question, craignant un peu d'être ridicule. C'était bizarre, inusité, ce qu'il allait demander à son collègue. Lui, qui professait une instinctive horreur pour ce qu'il appelait les billevesées de l'hyp-
35 notisme, il allait glisser à l'oreille du savant docteur

qu'après tout l'hypnotisme pouvait bien avoir un atome de vérité et que cet atome-là contenait peut-être la preuve de la non-culpabilité de Lucie.

— Il va me traiter intérieurement de vieille bête ! se disait Pomeroy. 5

Mais, à son grand étonnement, son très illustre collègue ne tomba pas de son haut et le regarda même d'un air singulier, comme surpris de rencontrer une idée hardie sous les longs cheveux blancs, à la Beranger, du vieil homme. 10

— Alors, balbutia Pomeroy timidement, ce que je vous dis là ne vous scandalise pas trop ?

— Non pas, répondit l'autre. J'ai eu en vous quit-tant la même pensée. Lucie Lorin est soumise à une captation quelconque et peut-être l'hypnotisme, comme 15 vous dites, mon cher Pomeroy . . .

— Oh ! vous savez que je ne suis pas plus fanatique de l'hypnotisme qu'il ne faut, reprenait le bon docteur . . . Je vous avoue même que je viens à peine d'étudier la question. Elle m'avait toujours inspiré une défiance . . . 20 Mais enfin, il ne faut pas fermer sa porte au progrès parce qu'il est la nouveauté. Nous vieillissons et nous avons déjà vu, en science et en politique, pas mal de choses improbables ! Les petits enfants qui grandissent en ver-ront, sans doute, de tout à fait impossibles. Le téléphone 25 et le phonographe sont d'assez jolis miracles qui eussent fait bruler Edison comme sorcier il y a quelque cent ans . . . Va pour l'hypnotisme, s'il existe ! Ça ne m'em-pechera pas de garder pour moi la foi, car vous savez, mon cher collègue, c'est peut-être niais, mais je crois en 30 Dieu !

— Soit, dit le médecin du Dépôt, qui était voltairien. Nous allons voir s'il est du parti de Lucie Lorin !

Il avertit Pomeroy qu'il fallait aller droit au juge d'instruction et lui soumettre le cas, vraiment singulier 35

et grave. Dans l'âme et conscience de deux médecins, honnêtes gens, Lucie Lorin, malade, nerveuse, anémisée, sujette à des crises hystériques depuis sa jeunesse, avait dû subir l'impulsion, la suggestion de quelque volonté étrangère. Les deux docteurs étaient convaincus que, s'obstinant dans son espèce de mutisme, s'acharnant à cette réponse irritante : " Il le fallait ! " Lucie Lorin ne parlerait pas. On la jugerait, on la condamnerait sans obtenir d'elle aucune autre explication ; et la malheureuse irait continuer son hallucination tragique dans le morne silence, dans l'*in pace* d'une maison centrale. Eh bien ! les deux médecins, l'un représentant la loi, l'autre la pitié, supplieraient à la fois la justice de laisser la science mêler ses expériences aux recherches de l'instruction. Ce que la police ne découvrirait sans doute jamais, la médecine le trouverait peut-être. C'était une requête inattendue, sans précédents, inquiétante, — car il n'était plus question là d'aliénation mentale mais de magnétisme, — mais il s'agissait du salut d'une créature humaine, d'une question d'équité et à la fois de vindicte publique, et le juge, en vérité, ne pouvait repousser une telle prière.

— Et s'il refuse pourtant ? dit Pomeroy.

— Il ne refusera pas. Je m'habille et je vais chez lui avec vous.

Ils entraient, une heure après, dans le cabinet du juge d'instruction.

30 Jean Mornas ne se doutait guère de ce qui se passait et, en dépit de ses angoisses, de la douleur qu'il éprouvait à savoir emprisonnée cette enfant, profondément aimée, il se rassurait, à chaque terreur qui lui traversait la pensée, par cette idée :

35 — Elle ne parlera pas ! On ne saura rien !

C'était son espoir, la certitude du salut, ce mutisme éternel de Lucie.

Et il arriverait ceci : ou les juges ne pourraient démontrer absolument la culpabilité de Lucie et le jury l'absoudrait ; ou la science prouverait la démence, et la 5 jeune fille,—irresponsable,—ne serait même pas renvoyée devant la cour d'assises.

Puis, tout à coup, Mornas songeait. La démence ! . . . Eh ! sans doute ! Mais alors, c'était le cabanon pour la malheureuse. Une prison plus atroce que l'autre,— 10 sinistre, peuplée d'épouvantes !

Sainte-Anne ? L'asile des aliénés ? La maison des fous ?

Et c'était lui, Mornas, qui condamnait peut-être aux quatre murs de la cellule des démentes, cette jolie fille 15 blonde dont les lèvres appelaient ses baisers . . . Elle deviendrait folle, avec ces folles, Lucie !

Alors Jean frissonnait.

— Si je la délivrais ? . . . Comment ? . . . Eh ! en me livrant, parbleu ! 20

Oui, mais si,—pourquoi pas ?—Lucie devait être acquittée, à quoi bon se perdre ? Mieux valait attendre.

C'est vrai, Lucie condamnée,—et elle ne le serait peut-être pas, non, elle ne le serait pas,—il aurait toujours le temps . . . 25

Et, en attendant, il harassait son corps en des exercices fatigants, des marches forcées, pour fuir son propre moi, sa pensée, occuper ses journées, animer sa solitude. Il emportait, le serrant contre lui, son trésor, au risque de le perdre dans le coudolement et les brutalités 30 de la rue. Avec lui, il gardait sa fortune—et son remords aussi, ou plutôt non, son inquiétude, l'inquiétude de ce lendemain qui attendait Lucie.

Il s'était, par une bravade féroce,—par peur aussi, peut-être,—donné cette volupté macabre d'assister, perdu 35

dans la foule, aux obsèques de M. de la Berthière, à Versailles.

Il avait vu cette rue Saint-Médéric emplies de monde et, autour du cercueil du vieil avare, entendu les banalités des commérages. Peu regretté, M. de la Berthière ! La curiosité seule poussait sur le chemin parcouru de la rue à l'église, ces gens qui regardaient passer le cortège. "Un grigou ! . . . Il eût tondusur un œuf, coupé un liard en quatre . . . Égoïste, ne donnant pas un sou aux
10 pauvres gens . . . Bourse fermée, comme sa porte ! . . . A quoi était-il bon ?" . . . Mornas entendait tout et, s'il eût éprouvé des remords, ces oraisons funèbres les eussent assoupis ; n'étaient-elles pas la justification même de son plan de combat ? Lui, jeune, vigoureux, éloquent, il
15 avait supprimé cet inutile, confisqué une partie d'un capital inutilisé.—Le monde avait-il subi un réel dommage parce que ce moribond était maintenant couché entre quatre planches, sous le drap noir ? Des remords ? Non, Jean n'en éprouvait pas. Il assistait à tout cela
20 comme à un spectacle. L'argent du mort sur la poitrine, il se disait qu'après tout, le vainqueur se pare, sur le champ de bataille, des dépouilles du vaincu égorgé. C'est tout simple.

Et audacieusement, ou plutôt prudemment, il cherchait dans la foule, autour du char funèbre, un des
25 neveux de M. de la Berthière, cet étudiant qui l'avait recommandé au vieillard, pour le travail sur la *Médecine chez les Arabes*. Il tenait à faire acte de présence pour ce neveu, pour les domestiques de M. de la Berthière
30 qui, ne le voyant pas, pouvaient se demander pourquoi le "secrétaire de Monsieur" n'était point là ! Le neveu du mort serra la main de Jean avec une vivacité singulière ; et, dans le signe de tête correct de son salut, Mornas entrevit, à travers un petit sourire discret, une joie
35 mal dissimulée : la joie de l'héritier. D'autres parents

de M. de la Berthière, autour du neveu, avaient, plus ou moins adroitement cachée sous une attitude diplomatique, cette même expression à la fois recueillie et satisfaite. "Il les générait bien s'il revenait! . . . pensait Mornas. Il les générait autant que moi!" 5

Il s'informa longuement, auprès du valet de chambre, de la façon dont le meurtre, puisqu'il y avait meurtre, avait été commis.

— Mon Dieu, monsieur, tout simplement, disait le valet, en marchant côte à côte avec Mornas, à quelques 10 pas du char funèbre. Voilà : cette femme est venue. Elle avait à remettre une lettre à monsieur en mains propres . . . Je l'ai portée à monsieur, cette lettre. Il a dit : " Ah ! " comme ça, d'un air très pressé. Et il a ajouté : " Faites entrer ! . . . et laissez-nous seuls ! " Nous 15 les avons laissés seuls . . .

Le valet souriait. Il s'arrêta, se rappelant que le char mortuaire était là.

— Bref, cinq ou six minutes après, elle était sortie . . . Je lui ai ouvert la porte . . . Je n'ai rien remarqué en elle 20 d'étrange . . . Elle avait l'air raide, voilà tout, et marchait vite . . . Nous n'avons rien entendu . . . Vous comprenez, lorsque monsieur est tombé, le tapis a assourdi le bruit . . . Et comme monsieur n'appelait pas, nous l'avons laissé, un moment . . . Quand je l'ai vu par terre 25 mort . . . et mort sur le coup, a dit le médecin . . . j'ai cherché la lettre, celle que j'avais présentée à Monsieur . . . je l'ai cherchée pour savoir . . . Elle l'avait emportée et sans le hasard de la gare . . . vous savez, l'enveloppe que Bonnet a trouvée, avec l'adresse de la fille Lorin . . . 30 nous n'aurions rien su . . . rien ! . . . Et quoique ça, à l'heure qu'il est, même la femme arrêtée, m'est avis qu'on ne sait pas encore grand'chose.

Mornas admirait,—tandis que cet homme parlait,—il admirait, en artiste, la merveilleuse précision inconsci- 35

ment apportée par Lucie dans l'accomplissement du fait suggéré. Un régulateur sans défaut n'eût pas marché plus mathématiquement. Ce qu'il fallait faire, elle l'avait fait. Un obstacle imprévu surgissant, elle
5 l'avait écarté, quitte à le briser. Elle obéirait évidemment de même à la suggestion imposée. Jamais le nom de Mornas ne sortirait de ses lèvres. Jamais ! La torture, autrefois, n'eût pas descellé les lèvres d'une créature ainsi dominée, possédée.

10 Et, regardant les physionomies des curieux sur les trottoirs des rues, écoutant encore les propos des indifférents qui suivaient le convoi de M. de la Berthière, Jean Mornas se sentait au cœur une ironie pleine de bravade ; et lui qui avait, involontairement mais absolument, tué
15 cet homme qu'on menait au cimetière, il était heureux, en figurant aux premiers rangs du cortège, de bafouer par son audace les timidités, les modesties, les honnêtetés hypocrites de cette foule qui le coudoyait.

A mesure que le char avançait, couvert de fleurs,—
20 tout le noir de ce deuil disparaissant sous des amas de couronnes,—couronnes envoyées par les neveux, achetées par les domestiques,—le vent semait derrière le cercueil un parfum subtil, une odeur de violettes, et des brins de bouquets, des branchettes de lilas, tombaient sur le pavé
25 de la rue.

Alors, Jean toujours ironique et cherchant "le mot," pensait à l'antithèse de ce cadavre et de ces bouquets, à cette momie couchée là, ensevelie sous les fleurs parfumées, et il lui semblait que ces lilas raillaient aussi le
30 convoi du vieil avare. Tant de fleurs, sur le cercueil du vieil égoïste ?

— Harpagon fleuri comme Ophélie ! songeait Mornas. Il a des funérailles de jeune fille, le Mandarin !

Puis regardant à terre les brindilles fleuries qui tom-
35 baient :

— A défaut des yeux les bouquets pleurent !

Et il ne quitta le cercueil de M. de la Berthière que lorsqu'il eut été descendu dans le trou.

5

XI.

LE train express emportait vers la gare de Versailles cinq hommes montés, avec une jeune femme vêtue de noir, dans le même wagon. Elle semblait, se laissant 10 guider, obéir machinalement, sans savoir, l'esprit loin du présent, perdu dans quelque rêve. A la gare Montparnasse, les employés, la voyant entourée de personnages portant presque tous à leur boutonnière le ruban ou la rosette rouge, l'avaient prise pour une folle conduite 15 vers quelque asile.

Mais le chef de gare, interrogé, avait hoché la tête et tout bas :

— Pas une folle du tout ! C'est la femme qui a assassiné ce vieux, vous savez ? . . . A Versailles. 20

Le juge d'instruction consentait à faire conduire rue Saint-Médéric Lucie Lorin, accompagné du médecin du Dépôt et du docteur Pomeroy. Les deux autres hommes qui avaient pris place avec la jeune fille dans le wagon étaient le chef de la police de Sûreté, et un greffier. 25 Deux agents de la Sûreté se rendaient à Versailles par le même train, dans un wagon de seconde classe.

Lucie ne dit pas un mot durant le trajet. Elle regardait par la portière, les champs, les maisons, les arbres sans feuilles qu'un soleil gai éclairait, faisant fondre la 30 dernière neige.

Pomeroy cherchait, sur cette physionomie d'enfant, à déchiffrer la pensée cachée. Comment, avec cette figure de vierge, pouvait-on avoir été même soupçonnée d'un crime ? 35

Le chef de la Sûreté, en riant, ne s'était pas gêné tout à l'heure pour hausser les épaules lorsque le bon docteur avait posé la question naïvement :

— Ah ! monsieur, on voit que vous n'êtes pas habitué à cuisiner le vice ! Ça ne prouve rien du tout, la figure ! On donnerait le bon Dieu sans confession à des gens qui ont étranglé père et mère !

L'optimisme de Pomeroy recevait, depuis quelque temps, des renforcements assez durs. N'importe, il avait beau faire, il ne pouvait s'imaginer que Lucie fût la criminelle que voulait bien dire la police. On verrait, on verrait bien ! La tête du vieux médecin bouillait, et il sentait son cœur battre, battre à se rompre, depuis qu'il avait eu cette perception d'une suggestion possible, d'une complicité uniquement responsable peut-être.

Il avait fallu toute l'éloquence et toute l'autorité scientifique du médecin du Dépôt pour amener le parquet à l'expérience qu'on allait tenter. L'éminent docteur avait supplié qu'on ne confrontât pas la fille Lorin avec le cadavre de M. de la Berthière. Elle était malade, enfoncée dans un mutisme morne, une sorte d'état cérébral comateux. Toute sensation tragique pouvait déterminer une crise morbide. Et qu'avait besoin la justice d'une confrontation pareille, puisque Lucie avouait tout, obstinément, avec une sorte de bravade têtue ?

Mais le docteur réclamait en même temps, au nom de la prévenue, le droit pour lui et pour Pomeroy de se livrer à une expérience qu'il espérait décisive. Il demandait instamment qu'on leur permit d'interroger à leur gré, selon les moyens qu'ils croiraient devoir employer, la fille Lucie Lorin, dans la chambre même de M. de la Berthière, à Versailles. N'avait-on pas, lors d'une affaire récente, en cour d'appel, vu le docteur Voisin, de la Salpêtrière, prouver devant les juges l'innocence d'un malheureux en démontrant que le pauvre

diable, sujet à des accès de somnambulisme, n'avait commis un délit que dans cet état inconscient, irresponsable, du somnambulisme? Ce que la cour d'appel avait admis, un magistrat intelligent comme le juge d'instruction Warnier ne pouvait-il le permettre? 5

M. Warnier avait donc consenti. Et Pomeroy éprouvait en se rendant à Versailles, une des émotions les plus fortes de sa vie. Il lui semblait que ce qu'il allait tenter était une bien autre entreprise que l'opération d'autrefois qui avait sauvé du croup Lucie Lorin, toute petite. 10 Prouver à des juges l'innocence d'un être accusé, laver de la souillure une âme! Le brave homme en tremblait d'avance, hésitant presque maintenant à essayer ce que le médecin du Dépôt et lui avaient résolu d'accomplir.

Et, pendant tout le voyage, il se demandait ce qu'il 15 adviendrait, tout à l'heure, si l'expérience aboutissait, par hasard, à la culpabilité de Lucie.

— Oui, qu'est-ce que tu ferais, vieille bête, si, pour la sauver, tu la perdais?

Mais au contraire, elle était perdue, perdue absolument, 20 si on ne l'arrachait pas à l'accusation, si on n'expliquait point son étrange état cérébral! Le juge, quelque libre esprit qu'il fût, le chef de la Sûreté, le greffier, les agents eussent volontiers juré, mis leur main au feu, que Lucie était coupable. Le médecin du Dépôt lui-même n'avait 25 dans l'innocence de la jeune fille qu'une foi très limitée.

— Il est possible qu'elle soit inconsciente; mais, disait-il, ce qui est certain, c'est qu'elle a frappé!

Les agents de la Sûreté, descendus très vite les premiers, avaient, à la gare, retenu des fiacres et l'on arriva 30 rapidement rue Saint-Médéric.

Le juge d'instruction se fit ouvrir la bibliothèque où, d'habitude, se tenait M. de la Berthière. Lucie tressaillit en y entrant et tout son corps frémit comme secoué d'un spasme.

Pomeroy, doucement, lui dit :

— Courage !

Elle se raidit et, droite, appuyée contre les rayons chargés de livres, elle se tint immobile, regardant de ses
5 yeux hagards le petit lit bas où elle avait vu, l'autre jour, maigre et effrayant—le vieillard.

Il lui semblait qu'il était toujours là, couché, ou plutôt dressé et étendant vers elle sa longue main de squelette. Machinalement les yeux de Lucie cherchaient au bas de
10 la bibliothèque la place exacte où le vieil homme avait dû tomber, et, sur le tapis à rinceaux blancs, il lui semblait voir une tache noire.

De l'encre ou du sang ?

M. Warnier, le juge d'instruction, s'était assis devant
15 un guéridon où il étalait des papiers, et le greffier s'établissait, la plume entre les doigts, devant la table même où M. de la Berthière laissait traîner le bout du cornet acoustique, qui, maintenant, le long de la muraille, pendait tristement, inutile.

20 Le médecin du Dépôt, debout en face de Lucie, la regardait tandis que Pomeroy, très pâle, se passait les doigts sur le menton, comme un homme troublé et qui songe.

Plantés sur le seuil et les bras croisés, les deux agents
25 de la Sûreté attendaient les ordres de leur chef tandis qu'il examinait, meuble par meuble, la chambre encombrée, pareil à un metteur en scène qui veut se rendre compte de la pièce à venir d'après l'inspection seule de la plantation du décor.

30 On apercevait, dans le salon voisin, les faces curieuses des domestiques de M. de la Berthière, tendant le cou et regardant.

— Vous reconnaissez bien cette chambre ? dit brusquement, après un long silence plein d'angoisse, la voix
35 du juge d'instruction.

Il s'adressait à Lucie, levant la tête vers elle et donnant à cette première question la netteté d'une attaque.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille avec fermeté.

— C'est bien là, sur ce lit, que se tenait M. de la Berthière, lorsque vous êtes entrée? 5

— Là, oui, monsieur!

— Où étiez-vous placée exactement? Oui, à quel endroit précis vous teniez-vous lorsque M. de la Berthière vous a reçue?

— Je me tenais à peu près où je suis maintenant! dit 10 Lucie, qui reprenait, peu à peu, la fermeté implacable de ses réponses habituelles.

— Alors, veuillez nous dire ce qui s'est passé entre vous et lui.

Les prunelles profondes de la jeune fille regardèrent 15 M. Warnier avec une fixité singulière; puis, joignant le geste correspondant à chaque parole, elle s'avança vers le lit vide où s'étendait le vieux M. de la Berthière.

— Je suis entrée tout droit... Il avait posé la lettre que je lui avais fait remettre sur la table où écrit mon- 20 sieur... (Elle désignait le greffier)... Il m'a adressé deux ou trois questions... et, comme je savais qu'il n'y voyait pas, je me suis accroupie là, près de ces livres, pour prendre... ce que je devais prendre... Pendant que je cherchais, il a entendu... il s'est levé, traîné 25 jusque-là, a voulu m'empêcher de... de saisir ce que je voulais... je me suis débattue, je l'ai repoussé, il s'est heurté le front... là, il est tombé... et voilà!

— Voilà? répéta froidement le juge dans le silence poignant qui suivit. Alors, une fois de plus vous avouez 30 que vous êtes venue ici dans le but de dépouiller ce malheureux homme, de le voler?

— Voler?

Elle avait tressailli de la tête aux pieds et ses yeux effarés semblaient fous dans sa pauvre figure livide. 35

— Voler, moi?

— Qu'était-ce donc que vous faisiez là, si ce n'était pas voler? Qu'est-ce que vous cherchiez parmi ces livres?

5 — Je cherchais... je cherchais ce que je devais y trouver, ce que je devais emporter!

— Des billets de banque? ... On a ramassé, près des volumes que vous aviez fouillés, des billets oubliés par vous sur le tapis!

10 Le malheureux Pomeroy souffrait autant, plus que Lucie peut-être, de cet interrogatoire qui tournait si cruellement à la confusion, à la perte de la jeune fille. Il attendait d'elle une explication, un cri, une preuve, un éclair d'innocence, il ne savait quoi. Mais, comme
15 pétrifiée dans sa volonté, elle restait là, sans laisser tomber autre chose que son éternelle réponse, qui semblait cynique:

— Ne me demandez rien! Ne comptez pas même que je me me défende! Ce qui est fait est fait, et je n'ai
20 fait que ce qu'il fallait que je fisse!

On l'interrogeait pourtant encore, on la pressait de questions pour savoir ce qu'étaient devenus les billets emportés: "Ils sont quelque part où vous ne les trouverez pas. Cet homme les avait dérobés, je les ai repris!"
25 Et la lettre qu'elle avait fait passer à M. de la Berthière pour être introduite près de lui? ... "Ah! cela, elle l'avait emportée aussi, et déchirée, brûlée en arrivant chez elle, comme elle devait le faire."

— Mais que disait-elle, cette lettre?

30 — Vous ne le saurez pas. D'ailleurs, je ne le sais pas moi-même.

Le juge d'instruction et le chef de la Sûreté s'entre-regardèrent comme pour se demander l'un à l'autre, ce que signifiait cet entêtement à s'accuser. Il y avait
35 là l'éternelle obstination d'une idée fixe. Le greffier,

presque sans lever la tête, écrivait tout, pareil à une machine.

Alors, avec la résolution soudaine des timides, n'hésitant plus, le docteur Pomeroy s'avança brusquement, disant au juge : "Pardon . . . je vous en prie . . . Laissez-moi interroger . . . Je vous en supplie." Et, après l'acquiescement du magistrat, il alla droit à Lucie, impassible, lui prit les mains, la regarda, lui répéta : "Voyons, voyons, mon enfant, à moi, vous direz bien, à moi . . ."

10

— Quoi ? interrompit nerveusement la jeune fille avec une netteté irritée.

— Mais la vérité, la vérité, malheureuse enfant !

— La vérité ? . . . La vérité, je l'ai dite.

Elle essayait de dégager ses mains des doigts qui les serraient ; elle détournait la tête comme si, résolue devant le juge, elle devenait maintenant, tout à coup, peureuse devant le docteur.

Le médecin du Dépôt suivait curieusement cette sorte de duel moral qui, dès le premier coup d'œil de Pomeroy, se livrait entre le vieux docteur et la jeune fille.

Lucie, instinctivement, avait peur du regard droit de Pomeroy, et ses yeux bleus, ses doux yeux honnêtes, devenus hagards, se détournaient effrayés, comme si les prunelles du médecin eussent poursuivi, traqué en eux la pensée secrète, fouillé cette clarté pour en tirer le secret hideux, — comme un noyé qu'on tirerait d'un lac. Elle ne voulait pas que Pomeroy la regardât, l'interrogeât, et lui voulait, au contraire, voulait àprement et violemment, devinant ou espérant le salut de Lucie elle-même jusque dans la terreur qu'elle éprouvait.

— Regarde-moi ! Mais regarde-moi donc ! lui disait-il, la tutoyant, comme autrefois, quand elle était petite, et qu'il lui arrachait du cou, au péril de sa propre vie, les fausses membranes qui l'étouffaient.

35

Et lui, si bon, il forçait presque brutalement Lucie à le regarder en face.

Pomeroy éprouvait une des plus violentes émotions qu'il eût jamais ressenties. La première fois qu'il avait, 5 dans l'amphithéâtre, touché la chair froide d'un cadavre, ouvert ces muscles d'un coup de scalpel, il s'était cru près de s'évanouir ; maintenant un frisson semblable lui courait sur la peau en serrant les mains de Lucie qui se glaçaient dans les siennes.

10 Mais, ému ou non, il fallait qu'il tentât l'expérience convenue avec son collègue. Et la tenter, ce n'était rien. Il fallait qu'il la réussît !

Il avait enfin contraint la jeune fille à rester devant lui, droite, et il dardait sur elle la fixité voulue de ses 15 yeux. Il sentait vaguement que Lucie était déjà à demi domptée, que sa volition à lui dominait la résistance de ce cerveau, la révolte même de ce corps nerveux et jeune.

On eût, dans la chambre où toussait naguère M. de 20 Berthière et où il avait râlé, entendu tomber une épingle, et la respiration un peu haletante de Lucie Lorin devenait, pour ces hommes réunis là et anxieux, très perceptible dans ce grand silence effrayant.

Le pauvre docteur Pomeroy appelait à lui toutes ses 25 forces, toute son espérance en une science nouvelle à laquelle il ne croyait qu'à demi, et il enfonçait en quelque sorte son *je veux*, sa volonté dans ce regard bleu, égaré. Il en avait lui-même comme une honte. Il lui semblait qu'il abusait de la conscience d'une créature humaine, 30 qu'il y avait là, dans cette lutte entre l'idéal et la matière, le viol d'une volonté ! Il sentait d'ailleurs que Lucie, quoique en état de veille encore, s'appartenait déjà moins, subissait peu à peu cette captation nouvelle qu'il souhaitait, lui, qu'il voulait, qu'il désirait . . . Et, 35 tout d'un coup, comme évanouie, Lucie Lorin laissa

tomber sa tête sur son épaule gauche . . . Et elle restait là, les paupières closes, debout encore . . . endormie, pensait Pomeroy.

— En catalepsie ! dit le médecin du Dépôt.

Pomeroy, abandonnant les mains de Lucie, la jeune 5 fille demeurerait comme pétrifiée.

Il souleva les paupières ; les pupilles étaient fixes, dilatées.

— On pourrait approcher de la cornée une lumière, dit le collègue de Pomeroy, les paupières ne battraient 10 pas.

Le juge maintenant assistait à la scène comme s'il eût été spectateur de quelque drame, au théâtre, et les agents seuls, sur le pas de la porte, laissaient passer dans leur moustache un sourire sceptique. 15

Pomeroy, en touchant à peine Lucie, déterminait cette hyperexcitabilité neuro-musculaire qui caractérise la catalepsie ; puis, de la jeune fille catalepsiée, il faisait, traversant les états successifs de l'hypnotisme, une léthargique et une somnambule ; et alors, là, dans cette 20 phase décisive pour le problème qu'il s'était posé, il demandait brusquement, avec l'autorité d'un maître, il demandait à cet être dompté, dominé, à cette conscience qu'il pouvait (était-ce possible ?) pétrir à son gré, le secret caché,—comme s'il avait le droit désormais de 25 lire dans cette âme, dans ce crâne, à livre ouvert.

La suggestion, cette suggestion hypnotique, dont on avait tant parlé à Pomeroy, qui souriait jadis d'un air de doute, il s'en servait, lui, il allait essayer de s'en servir pour dégager l'inconnue, l'x redoutable de ce problème 30 posé là, devant la justice : “ Un crime avait été commis ; qui avait commis le crime ? ”

— Lucie, dit le vieux docteur de sa voix qui tremblait un peu . . . Écoute . . . tu es ici dans la chambre de M. de la Berthière. Tu la reconnais bien ? 35

— Oui, dit Lucie, dont l'œil voyait, mais par le souvenir, les objets présents ;—ceux qu'elle avait sous les yeux lui échappant en réalité et ne se présentant à elle qu'à l'état de choses aperçues autrefois, fantas-

5 matiques.

— Tu es venue ici pour parler à M. de la Berthière ?

— Oui, dit encore Lucie, la voix sourde.

— Qui est-ce qui t'y a envoyée ?

— Qui ?

10 — Oui.

— Personne !

— Ce n'est pas possible ! fit Pomeroy. Tu n'es pas venue ici de ton plein gré. Cherche. Souviens-toi.

— Ordonnez donc ! dit le médecin du Dépôt. Com-

15 mandez.

Et Pomeroy, donnant brusquement le ton impératif à sa voix encore mal assurée :

— Parle, je le veux. Ce n'est pas toi qui as eu l'idée de venir à Versailles ? Ce n'est pas toi ?

20 — Non ! répondit-elle. Ce n'est pas moi !

Les yeux du juge pétillaient, impatients.

— Qui t'a dit de venir ?

— A moi ?

— Oui, à toi.

25 Elle hésitait, se débattait, comme si, jusque dans cet état somnambulique, la suggestion première imposée, persistait, indéracinable ; et la conscience endormie de Lucie se raidissait pour ne pas trahir l'ordre reçu.

— Allons, dit le collègue de Pomeroy, il faut la mettre

30 en état de suggestion nouvelle !

— Allons ! répéta Pomeroy, presque violemment.

Il en avait chaud, le pauvre homme, et toutes ses idées se brouillaient comme dans certains rêves absurdes, aux images déformées et mouvantes, pareilles aux rosaces

35 des chromatropes anglais. Il se demandait si c'était bien

dans la réalité qu'il vivait. Cette chambre, ce juge, ces agents, et lui, lui, se livrant comme au hasard à des expériences magnétiques sur Lucie, tout cela lui paraissait perdu dans une perspective, troublé ou fondu dans le brouillard du rêve. 5

Et pourtant, de tout ce chaos sortait, comme un jet de lumière qui le guidait, une idée obstinée et fixe : faire parler Lucie, lui arracher la vérité, le nom, le fait !

— Lucie ! dit-il encore, tout à coup résolument, n'ayant plus même dans la voix les timidités de tout à l'heure ; écoute-moi bien, tu n'es plus à Versailles maintenant . . . tu es à Paris, à Paris, tu entends ? 10

— A Paris ?

— Oui, dans ta chambre, rue Audran . . . Tu vas partir pour Versailles. Tu t'habilles, tu penses. A quoi penses-tu ? 15

L'hypnotisée, raide et pâle, ne répondait pas.

— A quoi penses-tu ? répéta Pomeroy.

— A quoi je pense ?

Elle répétait les questions, non pour chercher la réponse, mais instinctivement, pour gagner du temps, comme si, dans ce duel de *vouloirs*, se sentant pressée de trop près, elle voulait rompre ou fuir. 20

— Oui, répéta le vieux médecin, précisant le point exact qu'il tenait à éclaircir ; avant de partir pour Versailles, tu penses à ce que tu dois y faire . . . Tu sais que tu y trouveras M. de la Berthière ? 25

— Oui.

— Pourquoi vas-tu trouver M. de la Berthière ?

— Parce qu'il faut que je le voie ! 30

— Tu le connais, M. de la Berthière ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Jamais ?

— Jamais !

— Alors, tu n'as pas de raison de lui en vouloir ? 35

— Moi ! lui en vouloir ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il m'a fait de mal, à moi, M. de la Berthière ?

— Alors, pourquoi vas-tu le frapper ?

— Je ne pense pas à le frapper. Je pense à prendre
5 les papiers qu'il y a dans l'atlas !

— Quel atlas ?

— Derrière les livres !

Le chef de la Sûreté montrait au juge d'instruction les livres dérangés et formant trou dans le dernier rayon
10 de la bibliothèque où Lucie avait fouillé.

— Comment sais-tu qu'il y a des papiers dans cet atlas ?

— Je le sais, voilà tout !

— Qui te l'a dit ?

15 — Quelqu'un.

— Qui ?

— La . . . la personne qui m'a remis la lettre pour M. de la Berthière.

— La personne ? Un homme ou une femme ?

20 Les regards interrogateurs des magistrats et des agents ne perdaient pas de vue le visage de Lucie.

Le juge d'instruction, presque haut, murmurait à l'oreille du chef de la Sûreté, plus calme, moins troublé :
"Très étonnant ! très étonnant !"

25 — Un homme ou une femme ? répétait Pomeroy, la question demeurant sans réponse.

Une sorte de contraction farouche passa sur la figure de la jeune fille dont les sourcils froncés donnèrent subitement aux yeux bleus une expression méchante.

30 — Un homme ! dit-elle brusquement.

— Eh bien, voyons ! ajouta le docteur avec vivacité. Pourquoi cet homme t'avait-il remis cette lettre ?

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Et toujours, sans une réponse nette, la même expres-
35 sion de révolte presque féroce.

Quelque chose évidemment, un reste de volonté,—et de volonté déformée, domptée par la suggestion primitive,—se cabrait en cette enfant.

Alors Pomeroy, rassemblant toute sa force de volition, dirigeant à son gré Lucie vers l'acte qu'il voulait lui 5 faire commettre devant tous, lui ordonnait de renouveler, de revivre par les gestes mêmes, la scène dont cette chambre avait été le théâtre. Et Lucie arrivait au seuil de la porte, hésitait un instant, regardait le lit bas, comme si le grabataire y eût été couché encore, s'avan- 10 çait, tendait la lettre et, pendant qu'un M. de la Berthière imaginaire décachetait l'enveloppe et lisait, elle s'agenouillait à l'endroit même où elle s'était accroupie, elle attirait à elle l'atlas qu'elle avait fouillé, elle en tournait les pages, elle en tirait des bank-notes invisibles 15 et glissait dans ses poches ces billets qui n'existaient pas ; puis, tout à coup, convulsée, la face hagarde, croyant sentir encore sur son épaule la griffe, les os des phalanges du vieillard, elle repoussait ce spectre avec un geste d'horreur, de terreur sinistre, et elle voulait, ramas- 20 sant le manuscrit de Mornas qu'elle avait apporté comme prétexte, s'élancer hors de la chambre, après avoir jeté un dernier regard épouvanté à ce corps étendu qui n'était plus là, et que son imagination, ou plutôt la volonté de Pomeroy, la suggestion imposée par le docteur, lui 25 montrait, oui, là, épouvantable, saignant . . .

— Maintenant, dit le médecin dont le cœur sautait comme le battant d'une cloche lancée à toute volée pendant que les spectateurs retenaient leur souffle, éperdus,—maintenant où vas-tu ? Marche, va, marche ! 30

Et Lucie, en effet, marchait à travers la chambre comme si elle se fût eufuie ; elle courait, elle croyait courir vers la gare, elle faisait le geste de prendre son ticket de chemin de fer, s'asseyait sur une chaise près de la bibliothèque, comme si c'eût été le siège du wagon 35

où elle se rencognait, pareille à une bête fauve poursuivie. Puis elle quittait sa chaise comme si, le train arrêté, elle descendait de voiture; elle marchait, marchait encore, marchait longtemps,—les murs de cette chambre qu'elle
5 n'avait point quittée lui paraissaient les maisons hautes d'une rue;—et, regardant une enseigne ou un numéro, tout à coup, elle s'arrêtait, hésitait encore et entraînait dans une maison imaginaire . . .

— Où es-tu là? demanda alors le docteur.

10 — Où je suis?

— Oui.

Toujours la même hésitation prudente, la même révolte persistante.

— Rue Racine, dit-elle enfin.

15 — Elle croit y être, elle y est vraiment! murmura le médecin du Dépôt.

Le juge fit un signe de la tête au greffier qui, souriant, semblait répondre: "La note est déjà prise."

— Quelque étudiant, alors! murmurait le chef de la
20 police de Sûreté.

— Rue Racine? Numéro? demanda Pomeroy.

— Numéro? . . .

Elle cherchait.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Vrai, je ne sais
25 pas!

— Cherche, souviens-toi!

Elle redevint farouche:

— Quand on vous dit qu'on ne sait pas, à la fin des
fins!

30 — Laissez, cher ami, dit le médecin du Dépôt à son collègue. J'ai bien peur qu'en insistant . . . une attaque d'hystérie . . .

Le juge d'instruction congestionné, le visage rouge, interrompit brusquement, comme un homme qui secoue
35 rait un cauchemar:

— Ah ça ! voyons, dit-il, elle dort ?

— Non. Elle est en état de somnambulisme.

— Mais c'est le magnétisme des charlatans, ça, tout simplement. Vous êtes certains qu'elle ne joue pas la comédie ?

5

— Commandez-lui d'aller à la porte, répondit simplement le médecin du Dépôt en s'adressant à Pomeroy.

Pomeroy, qui dominait, captait Lucie, lui dit :

— Va à la porte !

Elle y alla, en quelques pas, toute raide :

10

— Maintenant, fit le médecin de la Préfecture, parlant aux deux agents demeurés de planton sur le seuil, prenez-lui les poignets. Oui, là ! Et tenez-la de toutes vos forces !

— Ne craignez rien ! fit l'un d'eux. Si elle bouge, ça 15 m'étonnera.

— Bien . . . Appelez-la à vous, à présent, Pomeroy.

Les agents serraient, de leurs grosses mains noueuses, les poignets grêles de la pauvre fille et elle semblait une enfant chétive entre ces deux êtres trapus, aux épaules 20 larges, les joues velues.

— Lucie, dit simplement le docteur Pomeroy, viens, Lucie !

Il avait levé la main et, tout d'un coup, irrésistible comme la détente d'une machine d'acier, la jeune fille 25 débile avait renvoyé des deux côtés de la porte ces gailards robustes qui la tenaient ; et, tandis que l'un des deux hommes essayait de rire, ramassant son chapeau tombé, l'autre regardait, sa face noire et barbue devenue peureuse, cette fille maladive qui lui échappait et qui, 30 toute droite, était maintenant arrivée, comme fascinée, devant le vieux docteur, terrifié lui-même.

— Le nom ! demandez-lui le nom alors ! . . . s'écria alors le juge, que ces obéissances phénoménales emportaient.

35

— Oui, le nom ! répéta le chef de la Sûreté.

Et Pomeroy prit, une fois encore, les mains de Lucie et, les serrant, nerveusement, plongeant ses yeux dans les yeux de la jeune fille :

5 — Maintenant, Lucie, qui t'envoyait ici ? ... A qui obéissais-tu ? Qui t'a conseillée ? Qui t'a poussée à venir ? Qui t'a remis la lettre pour M. de la Berthière ? Qui ?

Et, comme elle se raidissait, luttant toujours contre
10 cet ordre, poursuivie par l'obsession de l'ordre primitivement accepté :

— Rappelle-toi ! Ou plutôt parle ! s'écria Pomeroy. Je veux que tu parles. Tu entends, je veux ! L'homme qui t'a dit de venir, tu le connais bien, tu le vois en ce
15 moment, il est là, je te dis qu'il est ici ... là ... oui, là ... Dis-moi son nom ! son nom ! son nom ! Je veux ...

Mais il s'arrêta brusquement, effrayé.

Lucie, torturée par une lutte intérieure, comme foudroyée, tombait raide, et si Pomeroy, de toutes ses forces,
20 ne l'eût retenue par les mains, elle se fût allongée sur le tapis, d'un seul coup.

Le médecin du Dépôt se précipitait alors vers la jeune fille que les agents prenaient par la taille et le juge d'instruction échangeait un regard bizarre avec le chef
25 de la Sûreté tandis que le collègue de Pomeroy disait, montrant Lucie agitée de mouvements nerveux, les bras en croix, sa pauvre figure d'enfant anémique agitée et fouettée par les mèches blondes de ses cheveux dénoués :

— Tous les caractères de la grande hystérie ! Nous
30 avons trop appuyé sur la chanterelle, mon pauvre Pomeroy. Nous lui avons donné une attaque. Mais ça ne fait rien ! Si nous ne savons rien aujourd'hui, nous saurons tout demain.

Et, pendant qu'il débouchait un flacon d'éther, il
35 disait au juge, très ému et devenu pourpre :

— Eh bien ! le *cherchez la femme* n'est pas toujours vrai. Quand le crime est féminin, ce qu'il faut, c'est chercher l'homme !

5

XII.

LE hasard d'une rencontre dans la rue mit, le lendemain, Jean Mornas face à face avec le docteur Pomeroy. 10 En tout autre temps, Jean eût évité le vieux médecin qu'il trouvait insignifiant et insupportable avec son idéalisme et ses vertus. Il l'avait dit souvent : il n'aimait pas les Petits Manteaux-Bleus. Mais, cette fois, Pomeroy l'ayant reconnu, et l'arrêtant au passage, 15 Mornas écouta le docteur avec un intérêt subit : le souvenir de ce jeune homme escortant, avec lui, Pomeroy, le cercueil de M^{me} Lorin, sautait, tout à coup, à la mémoire du bonhomme, et, prenant le bras de Jean :

— Au fait, dit le médecin, vous pouvez me donner un 20 renseignement, vous ! . . . Avez-vous revu souvent Lucie Lorin depuis la mort de sa mère ?

Jean regarda l'honnête figure de Pomeroy pour bien se convaincre que la question ne cachait pas quelque 25 piège.

— Non, dit-il fermement, je ne l'ai pas revue ! Ou rarement . . . Rencontrée, comme je vous rencontre aujourd'hui . . .

— Ah ! fit Pomeroy, c'est dommage, bien dommage ! . . . Vous ne pouvez pas me dire un peu qui elle pouvait 30 bien fréquenter ? Vous savez l'accusation qui pèse sur elle ?

— Oui, répondit Mornas.

Il se sentait devenir glacé, le cœur pris dans un étaiu.

— Pour moi, disait le vieux docteur tout en marchant, 35

elle est innocente ; mais la preuve est encore difficile à faire ! Ah ! la pauvre enfant !

Et, avec la naïveté confiante qu'il apportait à toutes choses, il racontait à Jean Mornas les expériences qu'il
5 avait tentées la veille, le voyage à Versailles, l'interrogatoire de Lucie hypnotisée.

Mornas s'arrêta net dans la rue.

C'était au coin de la rue Montmartre, à l'angle de Saint-Eustache, près des Halles.

10 Pomeroy fut étonné de l'expression soudaine que prirent les traits de Mornas ; mais le jeune homme dompta son émotion, brusquement, lorsque le docteur lui demanda :

— Qu'avez-vous donc ?

15 — Rien. J'admire votre idée, votre "procédé." Combattre la suggestion par la suggestion, c'est superbe !

Il ajouta, essayant de rire :

— C'est de l'homéopathie hypnotique.

— Justement . . . C'est ce que je me suis dit . . . Ce
20 qui est certain, c'est que si nous n'avons pas réussi hier, nous réussirons un de ces jours ! C'est écrasant, une telle science ! Avoir en main la clef d'une âme ! . . . Et moi qui n'y croyais pas, qui traitais ça de charlatanisme ! . . .

25 — Alors, demanda Mornas, la lèvre sèche, Lucie Lorin ? . . .

— Très malade, aujourd'hui. Comme en léthargie. Mon collègue redoutait une complication fatale si nous insistions. Nous la laisserons reposer pour ne pas briser
30 ce frêle corps, mais dans quatre ou cinq jours . . . avant si c'est possible . . . son secret . . . nous l'aurons. Ah ! la pauvre petite ! Ce qu'elle doit souffrir ! . . . La secousse a déterminé chez elle l'apparition de crises à caractères hystériformes . . . Mouvements clowniques . . . Tout !
35 Mais ça se guérit ! Ce qui est autrement redoutable,

c'est l'accusation qui la menaçait... qui la menace encore, malheureusement! Et pas un mot de tout cela, surtout, je vous en prie!... Si je vous en parle, c'est que je sais que vous vous intéressiez aux pauvres femmes... La morte... la mère... est encore la plus heureuse! 5

Jean se tenait adossé au mur de Saint-Eustache, regardant Pomeroy et se demandant comment de cette tête blanche et bonasse une idée analogue à celle qu'il avait eue, lui, était sortie! Idée contraire et qui venait là, comme un danger de mort, se dresser entre le succès et 10 lui!

Il essayait de féliciter le bonhomme de sa perspicacité, de sa hardiesse; il parlait de Lucie. Cela ne l'étonnait pas qu'elle fût secouée par l'hystérie. Toujours nerveuse! Une sensitive! Puis il s'arrêtait, de crainte d'en trop 15 dire, de livrer à cet homme de science le secret des observations faites, par lui, Mornas, sur la névrose de la jeune fille. C'eût été se désigner lui-même comme le complice, l'instigateur du crime. Il salua vivement Pomeroy, pour rompre l'entretien. 20

Le docteur lui tendait la main.

— Voulez-vous venir avec moi jusqu'au Palais de Justice?

— Non! dit Mornas. J'ai des courses à faire... des visites... 25

Le vieux Pomeroy s'éloignait, traversant la place rapidement avec sa marche juvénile.

Et Mornas restait là, immobile, regardant machinalement un garde de Paris, en sentinelle, et se répétant: "C'est fini, maintenant... La suggestion leur révélera 30 tout!... Lucie obéira comme elle m'a obéi... Ce qu'elle a fait, elle le dira... Mon nom, ils vont le savoir... Et alors... Ah! alors, mon petit Mornas, tu es perdu!..."

Perdu? Oh! parfaitement, sûrement. Le mot de 35

Pomeroy lui revenait, le faisait frissonner : le docteur avait en mains "la clef d'une âme." Dans quatre ou cinq jours, le nom du coupable,—son nom à lui,—serait jeté à un greffier, à un juge . . . Le mandat d'amener? . . . Il semblait à Jean qu'il entendit déjà grincer la plume qui écrivait son nom sur le papier officiel.

Eh bien, quoi ! il fallait fuir ! Oui . . . Où aller ? Instinctivement, Jean songeait au pays, là-bas. Il voulait revoir ses vieux, les embrasser, il ne savait pas pourquoi. Un vieux levain du passé ! De là il passerait en Italie, par Villefranche. Maintenant il ne lui semblait pas lâche d'abandonner Lucie. Elle ne courait plus aucun danger. Évidemment, par elle-même, on saurait qu'elle n'était point coupable. Imbécile ! Il n'avait pas songé à cela, que l'hypnotisée est une machine entre toutes les mains et peut condamner comme elle peut servir. C'est qu'aussi bien la mort de M. de la Berthière avait dérangé tous ses plans. Il rêvait seulement de dépouiller le mandarin et on le tuait. Le meurtre avait tout gâté.

Quoi qu'il en fût, il était perdu !

Perdu s'il ne disparaissait pas, s'il ne mettait point entre lui et les expériences de ce bonhomme de Pomeroy, la frontière. Il n'y avait pas à hésiter, pas une heure à perdre. Il rentra rue Racine, à l'hôtel, régla son compte sans dire qu'il partait et mit en paquet quelques vêtements. Sous sa redingote boutonnée, il avait glissé son argent, l'argent conquis, volé . . . Il prit le train de Nice, le soir.

En sortant de Paris, le visage collé à la vitre de la portière, l'œil ardent interrogeant l'ombre, il essayait de revoir, il devinait, interrogeait dans la nuit ce Paris qu'il laissait,—pour combien de temps ? pour toujours peut-être,—et qu'il eût voulu dominer.

— Député de Paris! Mon rêve! . . . Il est loin, ce rêve!

Il ne s'agissait plus aujourd'hui que d'échapper à la justice de Paris.

Mornas se sentait secoué de pensées colères, gonflé d'un 5 flot amer. La partie tournait mal. Il ne reverrait peut-être plus cette ville implacable aux affamés comme il était hier . . . Que de voluptés grouillaient là, dans ce brouillard noir troué de lumières rouges! . . . Bah! la volupté se trouve partout! Mais l'amour, cette passion qui, 10 malgré vous, vous entre au cœur, l'amour que, bêtement, —il s'en irritait,—Jean Mornas éprouvait pour Lucie, l'amour profond, l'amour stupide, l'amour, en un mot, où le retrouverait-il?

— C'est que je l'aime, moi, cette fille! . . . pensait-il 15 avec plus de déchirement à chaque tour de roue qui l'éloignait d'elle.

S'il avait su, il ne serait pas parti. Il aurait partagé le sort de Lucie; il aurait dit, cet après-midi, à Pome-roy, devant Saint-Eustache: "Ne la torturez pas, ne 20 l'interrogez pas, ne cherchez pas, c'est moi!" C'eût été absurde. On ne jette pas le manche après la cognée quand l'arbre tient encore, et de cette cognée on se frappe si l'on est las de bûcher.

Il regardait ses voisins de wagon: une vieille actrice 25 allant chercher fortune à Nice, un gros banquier déjà ronflant sous son bonnet fourré, et deux jeunes mariés, la main dans la main, elle, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, lui, regardant le filet du wagon d'un air vague, peut-être ennuyé . . . 30

Que se cachait-il de drames, de souffrances, de vilénies dans la banalité de ces types? Soupçonnaient-ils en lui un homme qui allait chercher dans le Midi non pas le soleil, mais la fuite?

Il ne dormit pas, vit le jour blafard se lever sur un 35

ciel d'hiver, et, pendant les heures qui suivirent, roula dans sa tête un tas de projets nés d'une conversation échangée entre le banquier et la vieille comédienne et entendue par lui au buffet :

5 — Vous allez à Monaco, madame? . . .

Elle avait ri.

— Nécessairement, monsieur, puisque mon médecin m'envoie dans le Midi pour me *refaire* !

Cet esprit de coulisses avait alors ramené Jean Mornas
10 à une seule idée qui l'absorbait maintenant : Monaco !
C'est vrai, on jouait, là. On jouait ! En une soirée, il
pouvait y doubler, y quintupler sa fortune. Qu'était-ce,
en effet, que ce qu'il emportait avec lui ? Trente-sept
mille francs, déjà diminués. Rien. Ce besogneux de
15 la veille trouvait misérable et vaine et dérisoire la
somme arrachée au vieillard mort. Certes, s'il pouvait
encore avec cet argent, jouer un rôle, commanditer un
comité électoral (ce qu'il avait souhaité), ces quelques
billets suffisaient, puisqu'ils étaient une mise au jeu, un
20 moyen de préparer l'avenir. Mais, dès que le terrain
lui manquait en France, dès qu'il fallait fuir, poursuivi,
accusé demain, qu'était cela ? Rien, rien, rien encore
une fois.

Alors pourquoi ne décuplerait-il pas la somme ?

25 Au jeu ? . . .

Oui, au jeu !

Il ricanait :

— Malheureux en amour, heureux à la roulette !

Et il songeait à Lucie qu'il ne reverrait jamais,

30 jamais . . .

— Jamais ! Pourquoi jamais ?

Une fois riche, il allait il ne savait où, droit devant
lui, en Égypte, aux Indes, en quelque endroit du monde
où dans la promiscuité bizarre des personnalités inter-
35 lopes, des décavés de toutes nations, des vaincus de

toutes les batailles,—argent, amour ou politique,—on peut vivre sous un faux nom, dans un faux monde, mais dans un vrai luxe. Parbleu ! la terre est grande ! Il irait en Chine, au besoin, en Chine, derrière la muraille qui clôt le vieux monde. 5

En Chine ! Et sa verve railleuse, parodiant le poète, insultant au souvenir de l'avare qui pourrissait maintenant dans le cimetière de Versailles, ajoutait : Là bas . . . là bas : 10

Au fleuve jaune où sont les mandarins !

Alors, quand il y serait, là-bas, n'importe où, dans quelque coin de terre où il pourrait vivre d'une vie facile et large, oubliant Paris, ce Paris envié et méprisé, il écrirait à Lucie Lorin, devenue libre. Oui ! il trouverait 15 bien le moyen de faire savoir à la jeune fille en liberté l'endroit où il se serait réfugié, où il l'attendrait et où ils seraient heureux enfin . . . si heureux, si heureux ! . . .

Et la trépidation du train activait son agitation cérébrale et berçait ses rêves. 20

Avertir Lucie ? Comment ? Il chercherait. Plus tard. Et ne fût-ce que par cet absurde docteur Pomeroy lui-même qui, l'affaire terminée, permettrait peut-être . . . Mais, en attendant, il fallait tenter le sort, jeter son argent à la chance. Tout ou rien ! S'il perdait, il 25 travaillerait de ses mains, à Suez, à Alexandrie, qu'importe ! Son orgueil ne serait pas humilié de se casser les ongles à des terrassements, puisque là, du moins, sa misère serait une misère anonyme et qu'il vivrait parmi les gueux. S'il gagnait,—et il gagnerait,—alors . . . eh ! 30 bien, alors, en quelque endroit où il s'exilât, il vaudrait la peine de vivre !

A Nice, il descendit dans un petit hôtel près de la gare. Il n'y resterait pas longtemps. Monaco l'attirait comme le phare qui flambe appelle les oiseaux de nuit. 35

Mais avant,—car de Monaco il passerait en Italie—il voulait revoir le coin de campagne où il avait grandi, la petite maison sur le chemin de Villefranche. Il prit une voiture et, en donnant les indications au cocher, il
5 sentait que sa voix tremblait un peu malgré lui :

— Sur la route, à gauche, après avoir passé la Batterie des Sans-Culottes, près d'un bouquet de bois . . .

— Des oliviers ? Je sais. La maison Mornas ! Des Français établis là depuis des temps !

10 — Oui, répondit Jean : . . la maison Mornas !

Le cocher, un Italien, conduisait vite. Et à mesure qu'il avançait, Jean se demandait si, lui, le fils, quand il apercevrait le logis, il allait entrer . . . Voir son père et sa mère ! . . . Il ne pouvait pourtant pas pousser la
15 porte, les embrasser, causer une heure seulement et partir. La maman, la pauvre femme, voudrait le retenir. Et le père ? Il avait tant de choses, tant de choses à demander à Jean ! “ Et Paris, mon garçon ? . . . Et la médecine ? Et les clients ? Et l'avenir ? ” Alors, s'il
20 restait, lui, s'il s'attardait, de là-bas, de Paris, un coup de télégraphe pouvait amener les gendarmes à la “ maison Mornas, ” comme disait le cocher. Les gendarmes ? Jean ricanait. Et pourquoi pas ?

Il avait envie de dire au cocher de revenir à Nice.
25 Mais ne pouvait-il voir la maison seulement, la voir de loin et repartir en emportant cette image d'enfance rajeunie et toute ensoleillée ? Il faisait si beau !

Un ciel tout clair. Au loin la mer bruissante et bleue ; des fleurs, ça et là, dans les jardins entrevus. Que de
30 fois Jean avait passé, joué, chanté sur cette route, étant petit !

Et maintenant . . . Maintenant, comme une ombre vague, la figure crispée de la Berthière semblait lui apparaître au détour du chemin.

35 Le cocher s'arrêta.

Jean aperçut, dans les arbres, sur le rocher, blanche parmi les oliviers gris, la petite maison avec un toit rouge où vivaient ceux dont il était né, dont il portait le nom ! . . . Pauvres gens ! . . .

Il descendit de la voiture.

5

Pour arriver à la maison Mornas, il fallait suivre un étroit sentier caillouteux où ne pouvaient s'engager les chevaux.

— Attendez-moi ! dit-il au cocher.

Il monta alors, lentement, les pas alourdis par les 10 souvenirs. Chaque buisson lui rappelait un accroc à ses vêtements et une fleur ou un fruit cueilli jadis.

Il sentit son cœur battre en approchant du logis. Au moment d'entrer, il n'osa pas. Il fit le tour de la maison. Le vieux Mornas était dehors, par ce temps réchauffant. 15 Il fumait sa pipe sur le pas de sa porte, en regardant, là-bas, très loin, en face de lui, la mer.

Jean le voyait distinctement à travers les touffes de la grille.

Et sa mère ?

20

Elle n'était pas là, sa mère ! . . .

Si elle était morte ?

Jean se trouva décidément bien affaibli avec ses craintes. “ Je deviens timide, ma parole ! ” Morte ? . . . Est-ce qu'il ne le saurait pas ? Est-ce que son père serait 25 là ?

Justement, il l'aperçut, la mère, sur le pas de la porte ; il la vit regarder au loin, elle aussi, en levant le bras pour se garantir du soleil, et il l'entendit, de sa voix qu'il avait oubliée, dire : 30

— Il fait beau ! ah ! qu'il fait beau !

Et il y avait comme un contentement de vivre chez la vieille femme.

Alors Jean se demanda ce qu'il venait faire, lui, dans cette paix heureuse. 35

Pourquoi les troublerait-il ? Pourquoi heurterait-il son anxiété à ce repos ?

Il se fût, avec joie, jeté au cou de ces deux êtres qu'il trouvait bien vieillis, bien cassés . . . Est-ce cruel, la vie !

5 . . . Valait-il la peine de durer ?

Mais il s'arracha brusquement à cette humble grille rouillée à travers laquelle, penché, il regardait, comme un voleur qui épie. Et instinctivement, il envoya de ses doigts un baiser aux deux vieux. Puis il s'éloigna, 10 n'y voyant plus, car ses yeux se gonflaient de pleurs, et se trouvant bête, sentimental, ridicule.

Il s'arrêta avant de s'éloigner tout à fait, et se retourna pour regarder encore la maison Mornas.

Une petite fumée bleue lui sembla sortir, comme une 15 haleine, des touffes et des arbres, une fumée légère qui montait et se dissipait dans le soleil comme un souffle . . . parfum de la table de famille qui s'évaporait, pareil à une espérance qui meurt.

— A Nice ! dit brusquement Jean Mornas, qui 20 remonta en voiture.

XIII.

25 JEAN songea encore à ce flocon léger de fumée bleue le lendemain soir, lorsqu'il sortit, livide, riant d'un rire sec, d'un rire de révolté, d'un rire de fou, de la salle de la Roulette, à Monaco. Oui, parbleu ! envolée, la fumée ! Fini, l'espoir ! La roulette avait tout pris, tout, jusqu'au 30 dernier sou. Vidé, Mornas ! Malheureux au jeu, malheureux en amour ! . . .

Il disait tout haut, en reprenant le chemin de l'hôtel :

— Ça me fait rire !

Rire encore, de son rire mauvais, de son rire d'au- 35 trefois, de son rire de bravade. Mais d'un rire brisé

où la révolte était comme matée et bafouée par la destinée.

Oui, vraiment, il y avait eu contre lui un acharnement féroce du sort. Toujours perdre! toujours! Pas une fois son numéro, sa couleur n'étaient sortis. Pas une. 5

Il revoyait la table de la roulette, le gouffre avec le visage impassible et ennuyé du croupier. L'argent, les billets lui coulaient des doigts pour aller se faire racler là, par ce rateau tendu comme une griffe et avide comme un croc de boucher. Il avait dans les oreilles le bourdonnement de la foule qui regardait, dans le sang la fièvre encore de cette partie éternellement tentée, disputée, recommencée avec des prurits de revanche, et qui lui arrachait, fraction par fraction, sa fortune, comme sa chair par lambeaux. Ruiné, décavé, fini! . . . En si peu 15 d'heures!

Un crime inutile! Une combinaison écroulée! Plus rien!

Que faire?

Travailler? Oui, il se disait cela quand il avait encore à lui l'argent du crime, l'argent qui ne lui suffisait pas, qu'il voulait grossir. Mais à présent?

Travailler où? Travailler à quoi?

Il fallait fuir d'abord, et il n'avait même plus de quoi vivre huit jours après avoir fui! 25

Alors que devenir?

On peut se cacher quand on est riche! On ne soupçonne pas qui paye bien. Mais un pauvre!

Le nom lui sautait à la joue comme un affront, le déchirait comme un stigmate. 30

Pauvre! Recommencer la lutte, remonter le rocher, traîner le même boulet, avaler les mêmes misères, les mêmes rancœurs, en supposant que la cour d'assises ne fût pas là, tout près, comme un étal où on le pousserait? Non! 35

— Non, mille fois non ! Bataille perdue, mon vieux ! Tu pouvais être un maître pour le troupeau des imbéciles et des gredins ; tu ne seras qu'un sot et qu'une canaille, puisque tu as échoué ! La pièce est ratée ;
5 allons, demande ton paletot et file !

Il rentra à l'hôtel, sonna la femme de chambre, demanda du papier à lettres et écrivit ; puis glissant une des lettres dans sa redingote, il laissa l'autre sur sa table bien en vue, et sortit.

10 La lettre qui restait et qu'on retrouva le lendemain, était adressée : *A Monsieur le procureur de la République, à Paris*. Jean y disait la vérité sur la mort de M. de la Berthière.

Celle qu'il emportait ne contenait que ces deux lignes
15 écrites, comme un testament ironique, à l'adresse des auditeurs de Mornas, des comparses d'autrefois, qui applaudissaient le Mandarin, les théories, les paradoxes, les discours et les audaces du Mandarin dans les brasseries du Quartier :

20

“ Puisqu'il faut tuer le mandarin, je le tue ! Et c'est moi !

“ JEAN MORNAS.”

25 Il alla, sur la terrasse, prendre le frais, fumer un dernier cigare, humer l'odeur des fleurs, voir les ombres des palmiers s'allonger devant lui et regarder, sous la clarté pâle, la mer paisible et nacrée . . .

Il faisait bon vivre. Une chanson montait, accompagnée de rires. Des couples quelquefois passaient, silencieux, enlacés comme des ombres heureuses.

Jean fuma jusqu'au bout son cigare et le jeta lorsqu'il lui brûla les doigts.

Désagréable ! dit-il. Autant se brûler la cervelle !

35 Assis sur un banc, face à la mer, il chercha sous

son gilet la place du cœur, "puisque j'en ai un!" et, le doigt sur la gachette d'un revolver, il tira.

On entendit, dans la nuit, la détonation qui fit s'envoler, vers la mer, des oiseaux endormis.

5

XIV.

10

Le lendemain, à l'heure où l'on procédait, à Monaco, aux constatations légales du suicide du décavé, le parquet de Paris télégraphiait aux commissaires centraux des frontières de veiller, s'il était possible, à "l'arrestation du nommé Jean-André Mornas, prévenu d'assassinat et 15 de vol, et dont le signalement suivait."

Lucie Lorin avait parlé.

Le docteur Pomeroy venait de faire tomber des lèvres de la pauvre enfant hypnotisée, domptée et captée une fois de plus, le nom du coupable. 20

Peut-être, dans la petite maison de la route de Villefranche, les vieux qui lisent peu et vivent là d'une existence végétative n'ont-ils jamais appris exactement que Jean, leur petit Jean, leur orgueil, qu'ils pleurent encore, était, au moment de sa mort, accusé d'avoir 25 commis un crime.

La vérité comme la calomnie s'arrête parfois, à demi tremblante, au seuil de certains logis.

Lucie Lorin vit toujours, malade, anémique et sombre. Elle n'a gardé de l'atroce réalité traversée 30 qu'un souvenir vague, incomplet, comme la pesanteur d'un mauvais rêve. Mais le détraquement du système nerveux subsiste. Le docteur Pomeroy l'a recueillie, l'a soignée, s'est juré de la guérir de ces crises féroces qui la minent depuis des mois et des mois. 35

Il dit parfois à sa vieille bonne :

— J'étais né père ! Et voyez, Julie, j'ai finalement une fille sans avoir eu la corvée d'avoir la
4 femme !

TUYET.

— ALORS, c'est très joli, Paris; cela vous plaît, Paris?

Le petit Tonkinois eut, en baissant affirmativement la tête, un bon sourire fin et doux qui montra, dans sa face jaune, des dents très blanches, exemptes de bétel; 5 et, en répétant ce qu'il venait de dire : "Oui, Paris; c'est joli, Paris," il me semblait que des visions de fêtes passaient dans ses yeux bruns, profonds, comme des images rapides dans une chambre noire.

Ce qu'il en avait vu de Paris, c'était peu de chose 10 pourtant : des maisons, encore des maisons, des rues, des tas de pierres entrevus à travers la portière d'un fiacre, quelques églises, la coupole dorée des Invalides qui se dressait, là, tout près du village tonkinois bâti, pour un été, sur l'Esplanade; et, autour de ce coin de terre où 15 les cahutes de bambous lui rappelaient les maisons de son pays, la foule, l'incessante foule, l'éternel défilé des Parisiens, des visiteurs, des badauds, des étrangers, la marée humaine qui déferlait là, avec son bruit de houle, ses plaisanteries pareilles à de l'écume, son mouvement 20 éternel, son murmure de questions et d'exclamations niaises . . .

Mais ce qu'il en avait aperçu, de Paris, était si différent de ce qu'il avait toujours vu là-bas, à Hanoï, au bord du lac où se mirait le cocotier; cette grande ville du 25 pays de France semblait à ce petit cerveau d'Asiatique

une telle ouverture toute lumineuse sur une civilisation si puissante, si curieuse, que ce qu'il en avait entrevu comme par hasard, lui donnait l'idée de quelque chose de gigantesque, d'admirable, d'écrasant comme
5 la force.

C'est en marchandant un plateau incrusté de nacre dans une des petites boutiques du village tonkinois que je l'avais vu pour la première fois. Ils étaient deux, assis derrière l'étalage, lui et un pauvre diable
10 à l'œil terne, très maigre, triste, les dents noires de bétel, qui ne savait pas un mot de français et regardait mélancoliquement passer la foule.

Comme j'allais payer le plateau, j'aperçus, dans un coin, un bol de porcelaine qui me parut curieux, et que
15 je pris pour l'examiner. Sur ce bol d'une pâte assez fine, un peu bleuâtre, et cerclé, au bord, d'un filet de cuivre, un personnage était peint en bleu vif, pareil à notre bleu au grand feu, et, étendu sur un rocher, à l'ombre d'un arbre inconnu, aux branches tordues, il
20 jetait dans l'eau une longue ligne de bambou au bout de laquelle pendants un gros poisson. Et la figure de ce pêcheur à tête rase enveloppé d'une robe bleue avait dans ses proportions minuscules une expression singulièrement vivante, tandis que l'arbre hérissé, contourné
25 comme un morceau de corail, prenait des aspects fantastiques. Tout à côté, comme des semis de fleurettes et pareils à des bleuets jetés sur la porcelaine, des caractères, indéchiffrables pour nous, expliquaient l'image bizarre.

30 — C'est du *tét*, me dit l'enfant, et cela raconte une histoire.

Je regardai le petit Tonkinois, qui me parut en humeur de causer, et qui, de son doux accent bizarre, où les *r* étaient prononcés assez difficilement, la lettre
35 *r* étant inconnue dans sa langue :

— Oui, ça ! monsieur, dit-il, c'est une légende.

Il ajouta, presque fièrement :

— Une légende de chez nous.

Ce garçonnet, qui, avec des yeux à fleur de tête, sous un front bombé, ressemblait vaguement à ces *babies* 5 chinois ou japonais qu'on vend chez les marchands de japonaiseries, me parut aussi savant qu'un rabbin lorsqu'il ajouta :

— Ce pêcheur, c'est Lee Mong. Depuis l'âge de six ans, il pêchait dans le fleuve Qui-Son. Il pêchait en 10 pensant, et, tout en pêchant, il avait acquis la suprême sagesse.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant tomber ces mots "la suprême sagesse" de cette bouche d'adolescent. 15

Lui continuait :

— Il avait quatre-vingt-dix-huit ans, Lee Mong, lorsque l'empereur lui demanda si, au lieu de pêcher toujours, toujours, dans le fleuve Qui-Son, il ne voudrait pas l'aider, lui, l'empereur, à gouverner les hommes. 20

— Plus difficile à prendre que les poissons, les hommes, dis-je.

L'enfant ne s'arrêta pas :

— Lee Mong le pêcheur devint un homme puissant, et, à cent vingt-huit ans, il mourut noyé avec le troisième 25 empereur de la Chine.

— Noyé par accident ?

— Par accident.

— Et, demandai-je, avait-il bien gouverné les hommes, le pêcheur Lee Mong ? 30

L'enfant sourit :

— Ah ! ça, monsieur, je ne sais pas. Je vous ai dit ce qu'on m'a appris, voilà !

Et il resta muet comme un guide qui a fini son explication. 35

— Combien ce bol ? demandai-je.

— Deux francs ; mais, dit le petit, cela ne me regarde pas.

Et, comme je tendais la monnaie pour payer l'histoire de Lee Mong peinte sur porcelaine, Linh—l'enfant s'appelait Linh—me dit d'un ton fier, en refusant l'argent et en me montrant le marchand, l'homme aux dents noires, accroupi à ses côtés :

— Je ne vends pas, c'est lui qui vend : moi, je suis interprète !

Et dans ces derniers mots, accompagnés d'un petit redressement de tête, il y avait une expression un peu hautaine, la constatation d'une supériorité volontiers proclamée en ces pays hiérarchisés. “ Je suis interprète ! ”
15 Le *Civis sum romanus* antique ne devait pas être plus noblement dit à un étranger.

Interprète ! À quatorze ans ! Fonctionnaire et payé par la France ! Soldé pour traduire à ses compatriotes les questions banales des visiteurs, pour faire connaître
20 aux Parisiens les réponses de ses compatriotes ! Interprète, c'est-à-dire investi d'un pouvoir, délégué à une fonction, et représentant—cet enfant—le seul lien qui unit ces pauvres diables d'ouvriers amenés du bout du monde à ces curieux accourus pour voir de près ces gens
25 en robes noires, avec leurs cheveux roulés sous leur turban de laine.

Il venait de loin, le petit Linh, pour voir Paris, ce Paris si joli, et si grand, avec des maisons aussi hautes que la cathédrale neuve d'Hanoï. Il avait passé les
30 mers, couché pendant des jours et des nuits, si longtemps, dans un grand navire ; on l'avait enrôlé presque comme un soldat en lui donnant par mois quatre-vingts francs, qu'il toucherait au retour, en une masse. Un soir, sa mère, sa mère qui laissait, sans essayer de les cacher, rouler
35 ses larmes sur ses joues de cuivre, sa mère avait déroulé

une dernière fois les cheveux noirs brillants du petit, ces cheveux durs mais longs comme ceux d'une femme; elle les avait peignés lentement, avec ses doigts minces autant qu'avec les dents du peigne, et elle l'avait embrassé tant de fois, pendant que le père, le bon 5 marchand de soie d'Hanoï, entouré de ses deux filles, les sœurs de Linh, toutes silencieuses à l'idée que Linh allait si loin,—oui, tandis que le père, affermissant sa voix, disait: "C'est utile, c'est très utile que nos enfants voyagent; Linh deviendra savant; il verra de près les 10 Français, qui sont d'une forte race, plus forte que la nôtre, qui ont des bras plus gros que ceux des Chinois, et, au retour, il pourra occuper une fonction auprès du Résident général!"

Cette soirée dans la maisonnette d'Hanoï, il se la 15 rappelait, le petit Linh, et il se la rappellerait toute sa vie. Il n'avait pas dormi, pendant la nuit qui avait suivi, et jusqu'au matin il avait entendu, lui semblait-il, quelqu'un pleurer, comme les bambous qui se plaignent doucement lorsque le vent souffle sur eux dans la cam- 20 pagne. C'était peut-être la mère qui gémissait ou les sœurs. Toutes les trois, Tung, Thuan et Phuang, avaient, le lendemain, les yeux bien rouges lorsque Linh prit le chemin du bateau qui partait "pour France," et lorsque la mère le serra entre ses bras 25 comme un trésor, les petites sœurs le caressaient comme une poupée qu'on leur prenait.

Et la route avait tant duré, avant d'arriver à Toulon! Le vent, le roulis, l'arrêt à Aden, à Port-Saïd, à Alger aussi, où l'enfant avait vu, dans sa prison, le fils du roi 30 de Hué, enfermé là et pleurant à la vue de ces visages jaunes;—enfermé "jusqu'à la mort," ce qui semblait tout simple et juste à Linh, puisque ce souverain était un vaincu. Linh se rappelait surtout, entre les incidents de cette route, la mort d'un ouvrier tonkinois emporté 35

en pleine mer par une fièvre. L'enfant s'était senti troublé en apercevant dans le suaire que les Français lui donnaient, ce corps qu'il avait vu vivant à Hanoï, ce peintre de lanternes qui demeurait si près de chez
5 lui, au pays. Les bonzes avaient fait leurs prières, et, glissant le long du vaisseau comme un paquet, le cadavre, enveloppé de blanc, avait fait dans la mer un trou, bientôt refermé, avec un bruit que Linh entendait encore : *Glouf!*—Il ne reverrait pas Hanoï, le peintre
10 de lanternes ! Jamais il ne reverrait le Tonkin !

Linh n'était ni peureux ni mélancolique. Il avait assisté, devant la porte de la maison paternelle, à la décapitation de pirates, dont on exposait ensuite la tête crispée, grimaçante. Il avait, tout petit, servi de guide
15 et d'interprète à un colonel de chasseurs d'Afrique qui l'emportait, à travers les rizières, sur la selle de son cheval. Les balles des Chinois avaient sifflé autour de sa tête ronde et gaie et il n'en avait gardé qu'un souvenir presque joyeux, celui d'une sorte de bourdonnement
20 d'abeilles. Et puis ils galopaient si vite à la poursuite des Chinois, les chasseurs bleus du colonel ! C'était une partie de cheval que cette course aux Pavillons-Noirs. Mais, pour la première fois, la mort lui apparaissait funèbre, dans ce corps rigide sous la voile blanche, dans
25 ce corps immobile du voisin d'Hanoï, qui, si peu de jours auparavant, peignait encore des diables rouges, des dragons verts, sur les lanternes, et qui maintenant, au fond de l'eau, était perdu, oublié, avalé par la grande mer vorace.

30 Cela d'ailleurs, et Port-Saïd, et le souverain prisonnier, et le Tonkin, Linh l'avait presque oublié, à Paris, dont le brouhaha l'avait étourdi d'abord plus que le bruit même de la mer, puis qui, peu à peu, l'attirait, le charmait, semblait à l'enfant un joujou monstre, un
35 paradis de pierre.

Il était monté, à l'Esplanade, tout au haut de la pagode d'Angkor, et de là, comme d'une vergue de navire, il l'avait regardé, ce Paris, si grand, avec tant de clochers, de tours, de croix dorées et qui brillaient ; une mer, oui, une autre mer, qui ne lui donnait pas 5 l'idée de la mort, au contraire, l'idée de la vie, d'une vie intense, si différente de l'existence de là-bas !

Tous les quinze jours, depuis l'ouverture de l'Exposition, Linh écrivait une longue lettre à ses parents, à "*Hanoï, au bord du lac, près du cocotier.*" Il l'écrivait 10 la nuit, quand le silence tombait sur l'Esplanade, où le clairon des spahis avait sonné la retraite, dans la case où, les jambes croisées, les bonzes traçaient des prières. Et il disait au père, à la mère, aux sœurs tout ce qu'il voyait de beau à Paris, et ces foules de gens pressés 15 comme les touffes des rizières, et ces milliers de soldats roulant des canons, à la revue de la Fête nationale, et ces fontaines qui changeaient de couleur dans la nuit, lançant de l'or, ou de l'argent, ou des rubis, et cette tour dont on avait tant parlé à Hanoï et qui dépassait encore 20 en hauteur tout ce qu'on pouvait imaginer. Et chacune de ces lettres se terminait par une sorte de regret qui accusait son étonnement : "Quand je dirai tout cela à ceux qui sont restés au Tonkin, ils ne me croiront pas, ils ne me croiront pas !" 25

Mais, dans la succession de merveilles que Paris était devant le petit Tonkinois, quelque chose manquait à son avidité curieuse. C'était bien beau les maisons hautes, les vieilles églises aux vitraux de couleur, les grandes rues pleines de monde ; mais l'instinct secret de 30 ce fils d'Asie le portait, comme tous ses compatriotes, à l'étude des spectacles de la nature. Il comparait les plantes, les fleurs de France aux belles fleurs de son pays. Il trouvait nos fruits petits : il se rappelait ceux du Tonkin, si frais, si gros. Les fleurs ! Ces âmes de 35

peuples-enfants ont des profondeurs d'âmes de poètes, et, la nuit, en s'endormant sur les nattes de sa case, le petit Linh se laissait bercer par un lointain murmure qui n'était pas celui du roulement des tramways et des 5 fiacres, mais la chanson confuse, lente, attirante et triste des bambous, courbés, là-bas, sous le vent du pays.

Et ce qu'il voulait voir surtout, ce qu'il voulait voir de ses yeux, toucher de ses petites mains, c'était cette chose étonnante, inconnue et féerique dont on lui avait 10 tant parlé, que nul au Tonkin, ni son père, ni le père de son père n'avait pu voir : la neige, *tuyet*, la neige blanche, qui—il savait cela comme il savait les légendes des vieilles dynasties—changeait les champs, les arbres, les logis, les demeures en paysages de marbre. La neige ! 15 il en avait rêvé souvent dans la petite maison d'Hanoï, et, en regardant les gravures des livres français, les images colorisées des albums japonais ou chinois, ses yeux d'enfant étaient demeurés si souvent songeurs devant cette blancheur exquise répandue sur les che- 20 mins, sur les monts . . .

— *Tuyet !*

Ils en avaient de la neige, dans les montagnes de Chine. Il y avait de la neige au sommet du Fushijama, le mont sacré de Yokohama. Mais lui, Linh au pays 25 d'Hanoï, jamais il n'en avait vu, jamais il n'en verrait. Et c'était, dans son cerveau affiné, mais encore bien naïf et bien enfantin de fils d'Asie, une sorte de désir obstiné ; c'était un peu pour voir le pays des Français, beaucoup pour voir ce que nul des siens n'avait vu : voir tomber 30 la neige, que le petit Linh était monté joyeusement, avec les matelots et les soldats, dans le bateau qui menait en Europe, à Toulon, à Paris . . .

La neige ! la neige blanche ! Ce spectacle dont il avait tant rêvé quand il était tout petit : une ville qui 35 semblait changée en sel, un grand tapis blanc étendu

sur les choses ; des flocons blancs tombant comme tomberaient du ciel des plumes d'oiseaux invisibles, de blancs oiseaux sacrés. *Tuyet ! Tuyet !* Voir tomber la neige c'était le rêve incessant de Linh, au milieu de toutes ces fêtes qui faisaient accourir les nations, venir 5 de partout les hommes.

Et quand on lui demandait s'il s'amusait à Paris, le petit Linh, de sa voix douce, un peu gutturale, répondait en souriant : "Oui, monsieur ; oui, madame." Et, si l'on ajoutait : "Qu'est-ce que vous voudriez bien voir ?" 10 un éclair rapide passait alors dans ses yeux noirs ; ses lèvres ouvertes et rieuses se plissaient comme attristées par une avidité impossible et il répondait timidement, s'excusant presque de souhaiter ce qu'on ne pouvait pas lui donner : — *Tuyet !* 15

— Voir la neige !

Souvent même il devenait vraiment triste à cette pensée qu'il partirait sans avoir vu la féerie blanche. Il n'avait pas songé qu'il n'y avait jamais de neige en été, dans cette France. Il le savait pourtant. Mais on 20 lui avait dit aussi que sur certains points d'Europe la neige, éternellement vierge, ne disparaissait pas, ne fondait jamais. Peut-être y aurait-il près de Paris quelque montagne, un de ces coins privilégiés où Linh pourrait voir de la neige ? 25

Non, l'été passerait ; les feuilles de l'Esplanade deviendraient toutes jaunes : elles tomberaient, tourbillonneraient, s'envoleraient quand elles auraient la couleur du cuivre. Et alors, sur le bateau, sur la mer, Linh repartirait pour Hanoï, pour le Tonkin, où la neige 30 blanche est inconnue . . .

— *Tuyet ! Tuyet ! Tuyet !*

Il ne verrait pas *Tuyet !*

Et il y avait, chez cet enfant de quatorze ans, doucement possédé de l'idée fixe, avide de cette vision, quel- 35

que chose de la passion d'un amoureux exilé, quelque chose aussi de l'obstination du chercheur de mondes ou du chercheur de rimes ;—voyageurs ou poètes, ces errants de l'infini! . . .

- 5 — Monsieur, me dit-il un jour, avec son sourire fin, un peu malicieux, vous savez? je crois que je la verrai . . .

— Qui?

- La neige! . . . Oui . . . *Tuyet!* J'ai écrit à mes
 20 parents de m'autoriser à rester à Paris. Ou j'entrerai à l'Ecole coloniale, où sont déjà des Cambodgiens, ou je resterai comme interprète, dans le bureau d'un commissionnaire en marchandises qui a un comptoir à Hanoï et qui connaît très bien M. le Résident général. Il s'est
 15 chargé de parler au ministre, à M. le sous-secrétaire d'Etat, et, si mes parents veulent bien (il eut son sourire d'amoureux, cette fois), s'ils veulent, et ils voudront, je la verrai! . . . Je verrai la neige!

- L'Exposition allait finir. Ils avaient passé vite, ces
 20 mois d'été pleins de fêtes. Les Javanais s'enveloppaient de cabans, de cache-nez, ne marchaient plus pieds nus. Les petits danseuses du Kampong ressemblaient, serrées dans leurs châles, à des couleuvres blotties dans des couvertures de laine. L'Orient, l'extrême Orient
 25 de l'Esplanade devenait lugubre, frissonnant, un Orient gelé.

- Maintenant, dans la bise de novembre qui secouait les draperies de la pagode récemment ouverte, le petit Linh servait d'interprète aux bonzes qui, sous leurs costumes
 30 de cérémonie, vêtus de soie rouge sang ou couverts d'étoles jaunes à raies bleu de ciel, offraient des présents à Bouddha, tandis que d'autres prêtres, en vêtements noirs, frappaient sur des gongs ou des cymbales. Lui, Linh, allait et venait pendant les offices, donnant aux
 35 visiteurs des explications sur les rites bouddhistes, sur

les images féroces, les vues des enfers accrochées entre les piliers de bois sculpté.

Il portait à présent sur sa robe noire une sorte de douillette doublée de soie verte très chaude ; et, comme il pleuvait parfois, presque toujours il s'appuyait sur un parapluie bien roulé, presque aussi haut que lui, et dont il semblait fier ; plus beau cent fois que les parapluies qu'on vendait si cher à Hanoï, ce parapluie parisien dont il se parerait, là-bas, dans la rue Jean-Dupuis ou dans la rue du Cuivre. 5 10

Mais non : il ne retournerait pas encore au Tonkin ! il resterait à Paris. Quand il parlait de rester à Paris, ses yeux noirs, si vifs, pétillaient de désir. Il avait la fièvre à l'idée du départ possible, prochain. Ses parents n'avaient point répondu encore, et, si la réponse n'était pas arrivée à Paris avant la date du dernier départ, il faudrait s'embarquer avec les bonzes. 15

Les bonzes faisaient déjà leurs paquets . . . Linh se sentait pris d'une angoisse à l'idée que lui, lui aussi, partirait peut-être. Quitter Paris, revenir à Hanoï, où pourtant la mère attendait, la mère, qui serait si heureuse de revoir son Linh et de peigner encore ses longs cheveux noirs, revenir aux maisons de bambous et au bord du lac, c'était maintenant pour le petit Tonkinois comme un exil. On lui avait ouvert toute grande une porte sur un monde inconnu vivant et jeune : l'Europe, la France ; et maintenant on la lui refermait brusquement sur les yeux. Il semblait à Linh qu'il était fait pour se mêler à ces Français dont le drapeau lui avait semblé le sien quand il avait vu les tirailleurs annamites et les spahis défilier bravement sous la pluie battante, le jour de Long-champs. 25 30

Et puis, ce voyage, cette vision d'Europe, ce rêve, encore un coup, tout cela laissait à l'esprit, au cœur de l'enfant quelque chose d'incomplet, d'inachevé, comme 35

un songe interrompu. Il ne l'avait pas vue, la neige blanche ! il retournerait au pays sans savoir ce qu'elle est, ce qu'elle met de poésie aux choses et aux hommes, la couverture sans tache, la parure de marbre, la neige . . .

5 — Oh ! me dit-il tout en me montrant les Bouddhas de la pagode, non, je ne partirai pas, je ne partirai pas ! Je veux la voir !

Et, la voix toute triste, avec un accent de prière, il répétait le même mot mélancoliquement :

10 — *Tuyet !*

J'appris, trois jours après, ce que le petit Linh voulait dire quand il affirmait qu'il ne partirait pas. Un projet d'évasion poussait déjà dans sa tête, et lorsque, un matin, dans la fraîcheur grise des premières heures, l'appel fut
15 fait des Tonkinois, ouvriers, bonzes ou interprètes, qui devaient prendre le train et partir, Linh ne répondit pas. Il n'était pas là, il avait fui. Levé avant le jour, et se blottissant dans quelque kiosque abandonné où naguère on débitait du thé ou des grenades, il avait
20 attendu l'ouverture des portes, et s'en était allé, au hasard, dans Paris.

Le cœur lui battait bien un peu ; il éprouvait bien un sentiment de peur de se trouver, tout seul perdu dans les rues, parmi tous ces gens inconnus dont quelques-uns
25 s'écriaient, narquois, en le voyant : *Chinn ! Chinn !* — Chinois ! comme disaient nos soldats du Tonkin. Il se demandait bien ce qu'il allait devenir, dans ce Paris où il errait au hasard, un peu fatigué déjà et redoutant de voir s'avancer vers lui un de ces gardiens de la paix qui
30 marchaient lentement le long des trottoirs. L'idée lui vint tout à coup de demander asile au commissionnaire en marchandises qui voulait le garder près de lui, le prendre pour commis dans sa maison.

Oui, c'était cela. Puisque M. Lecrosnier désirait
35 l'avoir chez lui, il le cacherait, il lui trouverait un asile,

une occupation, il le sauverait. Et Linh resterait à Paris. Et Linh verrait ce qu'il voulait voir. Linh toucherait du doigt son rêve.

Il fit un signe à un cocher :

— Rue des Petites-Écuries, dit-il, n° 10.

5

M. Lecrosnier fut très étonné et un peu ennuyé de voir arriver dans ses bureaux l'enfant, qui, tout naïvement, avec sa franchise souriante,—un peu blême pourtant malgré le jaune de sa peau,—lui conta son aventure. Il avait laissé partir *les autres*. Le bateau les attendait 10 à Toulon. Il n'y avait plus de convoi pour Hanoï. On ne le ferait pas, lui, le petit Linh, partir tout seul.

— Non ; mais, dit le négociant, le commissaire général ne sera pas content, et il faut que je vous ramène à lui !

Le ramener ! le ramener, là-bas, à l'Esplanade ! Linh 15 n'avait point songé à cela. Il eut dans le regard une impression d'effroi. Ces mots "le ramener" le terrifiaient tout à coup. Il se rappelait brusquement ces Chinois ou ces Annamites déserteurs qu'on ramenait, au pays, entre des chasseurs d'Afrique ou des gendarmes, le sabre au 20 clair. Est-ce qu'on le ramènerait ainsi à M. le commissaire général ?

— Je plaiderai votre cause, ne craignez rien, disait M. Lecrosnier, enchanté maintenant, après réflexion, de pouvoir garder le petit Linh, qui lui serait très utile pour 25 sa correspondance avec l'Indo-Chine.

Mais Linh n'était pas rassuré. Ramener ! plaider ! Il allait être donc accusé, et, puisqu'on devait plaider pour lui, c'était donc qu'il passerait en jugement, comme un coupable ? . . . Tous ces mots grossissaient soudain 30 devant lui et prenaient des sens terribles. M. Lecrosnier essayait de rire ; mais lui, Linh, ne riait pas. Il regrettait presque d'être resté ; il eût voulu rejoindre *les autres* : aussi, pourquoi cette folle envie, ce besoin absurde de voir de la neige ? C'est que ce devait être si joli, la neige ! 35

On le ramena à l'Esplanade. Le commissaire général frôla le sourcil, pour la forme, et parla de prison. La prison, c'était l'infirmerie. L'enfant, qu'on y mena, n'était pas durement traité, au contraire ; mais tout son
5 petit être moral subissait là une dépression profonde, une humiliation qui le navrait. Il se demandait s'il n'avait pas déshonoré, à jamais déshonoré ses pauvres parents, qui seraient désolés lorsqu'ils apprendraient que leur fils Linh, fils de Tang, était enfermé, "ramené" dans une
10 prison de France !

Il avait envie d'écrire au commissaire, d'écrire au Président de la République,—il lui avait traduit un compliment en *tét*, le jour de la Fête du Dragon. Il voulait écrire à tout le monde et demander sa grâce :
15 non pas pour lui, il avait tout mérité, mais pour les pauvres gens d'Hanoï, qui pleureraient tant quand ils sauraient ! . . .

Au bout de trois jours d'infirmerie, Linh fut appelé devant le commissaire général.

20 — Remerciez M. Lecrosnier, lui dit-on : il a intercédé pour vous. En même temps, une lettre d'Hanoï nous est parvenue : vos parents consentent à vous laisser à Paris, et M. Lecrosnier vous prend avec lui.

Ah ! cette fois, c'était plus que la délivrance pour
25 Linh, c'était la joie absolue, le séjour à Paris, la vie nouvelle qui le tentait, et, au fond, tout au fond de sa petite cervelle d'enfant, la certitude maintenant du caprice réalisé, le rêve qui approchait comme un jouet ardemment souhaité et qu'on aurait enfin mis à portée
30 de sa main ! . . .

Il resta.

Il entra, le petit Linh, chez le commissionnaire en marchandises, et au bout d'une semaine on n'aurait pas reconnu le Tonkinois de l'Esplanade dans ce commis
35 parisien bizarre, au teint jaune, qui restait courbé sur

les grands livres au dos de cuir vert, à étiquettes rouges, dans le bureau de M. Lecrosnier. On lui avait ôté son costume d'Asie, sa longue robe doublée de soie verte, son turban noir, son pantalon blanc : il était vêtu maintenant comme tout le monde.

5

Dans ce Paris où il avait voulu rester, les vêtements d'Hanoï étaient trop légers, et le froid, qui venait, exigeait que l'enfant fût bien couvert. Mais il regrettait cette espèce d'uniforme dont on l'avait dépouillé. Fier d'abord de se voir habillé comme un Européen, comme 10 un Français, il se sentait maintenant mal à l'aise dans cette redingote qui lui descendait à peine aux genoux, et, avec cet instinct d'art qu'ont ces races affinées, il se trouvait un peu ridicule sous le chapeau de feutre rond dont on l'avait coiffé.

15

Et surtout, ah ! surtout il regrettait ses longs cheveux qu'il enroulait au-dessus de sa nuque, ses cheveux noirs que la mère trouvait si beaux et qu'elle avait baisés de sa bouche tordue par le chagrin le jour où Linh était parti. Il avait lu dans les histoires des vieilles dynasties 20 de France que l'on coupait les cheveux aux héritiers de rois quand on voulait les écarter du trône. Et lui aussi il avait la sensation d'être amoindri, tonsuré !

Paris le consolait un peu. Quoiqu'il devînt bien triste, Paris, après le départ de tout ce monde qui l'avait, 25 durant des mois, transformé en fleuve humain ! . . . Il y avait des jours de brouillard où, dans le bureau de la rue des Petites-Écuries, on allumait le gaz à quatre heures de l'après-midi, et où Linh demeurait, le dos voûté sur les papiers de factures à en-têtes commercaux, pendant de longues heures, sans rien voir que ce papier, qu'il couvrait de sa belle écriture anglaise : *Doit Monsieur Phang, négociant à Hanoï . . . Doit le Bazar Français d'Hanoï . . .*, sans rien entendre que le roulement des fiacres ou des camions qui passaient 35

dans la rue commerçante, derrière les carreaux aux verres dépolis.

Le Bazar Français ! Monsieur Phang ! ces noms évoquaient pour Linh des coins de ville bien connus, des
5 quartiers où il avait passé, joué, étant enfant. Ce M. Phang négociant, c'était un ami de son père. Il fumait de l'opium, M. Phang, et il avait l'air cassé, tortillé comme une racine sèche. Linh, à présent, avait des retours un peu tristes vers le pays abandonné et où les
10 camarades de l'Esplanade, ouvriers et interprètes, étaient arrivés maintenant.

Ses sœurs lui écrivaient. Tung lui répétait toujours, répondant à ses confidences d'enfant : " Eh bien ! es-tu content ? as-tu enfin vu de la neige ? pourras-tu, quand
15 tu reviendras, nous en rapporter ? "

Et Linh souriait. Non, il n'avait pas vu de neige. Il se désolait. Ne lui disait-on point qu'il y avait des hivers entiers où la neige ne tombait pas ? Du brouillard, oui, du brouillard jaune et triste, qui le
20 prenait à la gorge comme un miasme de marais, il en voyait ; mais de la neige, de la blanche neige, non, rien !

Tuyet ! Tuyet !

Peut-être n'en verrait-il pas.

25 Le froid était vif cependant et, pis encore, spongieux et malsain. Le petit Linh couchait, au dernier étage de la maison, dans une chambre bien meublée, claire et gaie, qu'avait fait aménager pour lui M. Lecrosnier. Il s'y était d'abord senti heureux, libre, pouvant penser,
30 rêver à son aise, dormir dans un bon lit de France. Puis, la nuit, il avait ressenti de petits frissons ; il lui semblait que quelque chose comme une main sèche le serrait au cou ; il toussait un peu, il respirait parfois avec peine. Tantôt il grelottait, tantôt il étouffait de
35 chaleur dans ses draps blancs.

— Vous ne souffrez pas, Linh ? lui demandait M. Lecrosnier.

— Non, monsieur ! oh non !

Il n'osait pas dire qu'il souffrait : il lui semblait qu'on allait le gronder. Il se sentait responsable de son séjour 5 à Paris. Il tremblait qu'on ne le réexpédiât au Tonkin comme un colis gênant, et peut-être, tout au fond de son être, un secret désir de départ commençait-il à germer . . .

Il ne faisait pas froid comme à Paris, là-bas, au bord 10 du lac !

M. Lecrosnier, qui entendait tousser le petit Linh, n'était pas sans inquiétude. On fit descendre l'enfant dans l'appartement même du commissionnaire, on le soigna. Le médecin, consulté, parla d'une bronchite qui 15 pouvait prendre, avec la saison mauvaise, un caractère pernicieux.

Et, en effet, Linh maigrissait, devenait triste ; toute sa frêle personne était secouée douloureusement par des quintes. M. Lecrosnier ne voulait pas que, jusqu'à ce 20 que l'enfant fût guéri, il demeurât comme cassé sur les écritures. Linh ne descendait donc plus au bureau, et il resta dans sa chambre, avec défense de sortir. Les fenêtres heureusement donnaient sur la rue, mais, qu'importe ! Linh s'ennuyait. Il s'ennuyait à voir toujours 25 le même spectacle : des passants pressés, des fiacres mouillés, une boue noirâtre, et, en face de lui, une boutique d'emballeur où éternellement on clouait des caisses de bois blanc, on les marquait de lettres noires, et on les envoyait vers des pays inconnus, dont les yeux 30 perçants de Linh déchiffraient de loin les noms : *Buenos-Ayres, Rio-de-Janeiro, Bahia* . . .

Qu'elles semblaient longues, interminables, les journées d'hiver, au petit malade ! Madame Lecrosnier venait bien, de temps à autre, voir l'enfant, le consoler, 35

lui parler comme une mère. Mais c'étaient des apparitions courtes et qui ramenaient seulement la pensée de Linh vers l'autre mère, la vraie mère, celle qui était là-bas.

5 Madame Lecrosnier s'attristait, du reste, de l'état de Linh. La bronchite empirait. Une griffe s'enfonçait dans la gorge et la poitrine de l'enfant. Les remèdes échouaient. Il souriait quand on lui disait qu'il irait mieux bientôt, et il disait :

10 — Oui, je sais . . . Ce qu'il me faudrait, c'est mon soleil !

Ce n'était plus la neige qu'il voulait voir, le petit Tonkinois, mais le soleil d'Asie qui fait les fruits si gros et les fleurs si belles. Et pourtant, si ! le rêve subsistait
15 en cette âme qui se débattait dans un corps malade. Plus souffrant de jour en jour, il s'était alité, et, lorsqu'il s'était vu couché tout un jour dans un lit, il avait dit, avec son sourire étrange, un peu narquois encore, mais très doux :

20 — Oh ! je ne verrai pas *Tuyet* !

Et il pensait à ce fils du roi d'Asie, ce petit souverain de Hué, qu'il avait vu, à Alger, enfermé dans une chambre, pour toujours—“ jusqu'à la mort.”

Ce n'étaient pas seulement les fils de rois que pareille
25 sentence atteignait.

Le petit Linh devinait juste. Le médecin devenait inquiet. Il eût voulu gagner le printemps, envoyer l'enfant au Tonkin. Il parlait du Midi, de Nice. Mais la poitrine était trop prise, avec une toux stridente, une
30 lente fièvre.

— Encore, disait Linh en souriant toujours, si j'avais vu la neige !

Madame Lecrosnier lui apporta, un matin, un de ces presse-papiers où, dans une boule de verre, est figuré, dé-
35 coupé, un paysage neigeux, un cartonnage peint en blanc.

L'enfant prit, dans ses mains brûlantes, la fraîche boule de verre, et dit :

— C'est bon à la peau ! c'est froid !

— Retournez-la, cette boule, fit madame Lecrosnier.

— Voilà, dit Linh.

5

Et il vit alors, sur le paysage, pleuvoir de légers points tout blancs qui dansaient dans la boule comme des atomes. Il y avait, dans le paysage, un tout petit personnage, un moine, tout blanc sous un sapin encore vert. Le sapin et le moine étaient presque cachés par ces points blancs 10 qui couraient comme éperdus, à mesure que Linh secouait la boule de verre.

— Cela, dit madame Lecrosnier, c'est de la neige !

— Cela ?

Tuyet ! . . . Linh regardait, curieux, amusé, ravi. On 15 aurait pu lui donner cela et il aurait pu l'emporter au pays, le jour où il s'était enfui pour ne point partir ! *Tuyet !* C'était, en effet, bien joli, tout ce blanc, cette course de points blancs, et ce bonhomme enveloppé de neige, dont la robe brune rappelait la couleur des robes 20 des bonzes . . .

— La pagode ! murmura Linh.

A la pagode, les bonzes lui avaient donné, comme une amulette,—un petit papier imprimé d'une manière sommaire, tel que les premiers et naïfs essais xylographiques, 25 portant en caractères chinois et en français ces mots qui maintenant faisaient hocher la tête à Linh :

— *Vous aurez tout à volonté ! Vous ne serez jamais malade !*

Il en avait donné une, de ces amulettes, à madame 30 Lecrosnier, et elle se souvenait combien elle avait ri des explications philologiques de l'enfant voulant commenter l'inscription et n'en sortant pas : " Les Chinois parlent par caractères ; nous, c'est différent, nous parlons par 35 caractères."

35

Ah ! ces amulettes de la pagode ! ces talismans des bonzes ! Linh, si souffrant, si malade, n'y croyait plus maintenant. Mais il croyait au beau jouet que lui apportait madame Lecrosnier. Et tout le jour, et les jours
5 suivants, il demeura dans son lit à tourner et retourner la boule de verre et à regarder tomber la neige. Quand il déposait près de son lit, sur sa table, la boule sortant de ses mains, le verre brûlait, comme chauffé au feu . . .

— Linh est perdu ! dit, un matin, à M. Lecrosnier, le
10 docteur, désolé.

C'était la phthisie laryngée qui, violemment, tordait le petit être, et il fallait écrire aux parents, au sous-secrétaire d'État des colonies, il fallait tout dire.

— Perdu ? répétait madame Lecrosnier.

15 Et il lui semblait qu'on lui arrachait quelque'un des siens.

Pourtant, le petit Linh prétendait qu'il ne souffrait plus. Il disait seulement qu'il avait envie de dormir, longtemps, longtemps dormir. Il était las. Il n'avait
20 plus envie de quitter le lit, de sortir.

Un matin, il poussa un grand cri, un cri de joie qui s'arrêta court pourtant dans sa gorge dévorée . . . Il se souleva sur ses coudes dans son lit de malade et, de son bras maigre, si maigre !—désignant les toits blancs
25 de la rue, les nervures blanches des maisons, en face, les persiennes serties de neige :

— *Tuyet ! Tuyet !* répéta sa pauvre voix faible, *Tuyet !*

Elle était tombée dans la nuit, et elle tombait encore
30 un peu, ses flocons blancs volant dans le vent et parfois venant se coller aux vitres du petit malade, comme pour se montrer, pour dire :—Me voici !

— *Tuyet ! Tuyet !*

Et il était si heureux, redisant le même mot qui
35 passait comme une caresse dans sa gorge strangulée :

— *Tuyet !*

Il y avait tant d'éclat dans ses yeux noirs, son frère corps s'agitait si vivement, que madame Lecrosnier, qui était là, croyait à une renaissance. Mais le médecin ne disait rien, puis se penchant sur le petit malade, lui prenait la main, et, très bas, tout en calculant la température de ce jeune corps :

— Oui, c'est de la neige, Linh, de la neige comme dans la boule de verre qu'on vous a donnée.

— Oh ! répondait l'enfant, plus belle, plus belle ! 10
C'est de la vraie neige ! *Tuyet !*

Puis, hochant la tête :

— C'est vrai, ce qu'on nous disait dans les histoires : c'est joli, la neige. On dirait des petits lis qui dansent !

Tout le jour, pendant la tombée des flocons blancs, 15 Linh demeura dans son lit, la tête tournée vers la fenêtre, sa petite tête où le jaune semblait pâli, avec des yeux agrandis, et un souffle lent, pénible, passant entre ses lèvres sèches.

Et il répétait souvent, comme en proie à une obses- 20 sion :

— C'est joli ! c'est joli ! oh ! joli !

Mais il y avait comme un sentiment vague de regret, de déception, et sa pensée flottait très loin, bien loin, vers le pays où les bambous chantaient dans la nuit et où il 25 n'y avait pas de neige . . . Il revoyait, dans une vision confuse, une hallucination de fièvre, la petite maison d'Hanoï, et les siens, assis à terre sur des nattes, autour d'une théière qui fumait, qui chantait aussi, comme les bambous ; et il entendait qu'on parlait de lui, et sa mère, 30 et ses sœurs, Tung, Thuan et Phuang, disaient toutes les mêmes mots au père, qui ne répondait pas : " Quand Linh, notre Linh, reviendra-t-il ? Est-ce qu'ils nous le garderont, les Français ? " Et tout à coup il semblait à Linh que la chère vision s'effaçait, obscurcie par une 35

nuée, voilée par les flocons blancs qui tourbillonnaient, paraissaient plus épais . . .

Alors cette pensée venait au petit Tonkinois que c'était blanc comme un linceul, la neige, blanc comme ce drap
5 dans lequel on avait cousu, en chemin, le pauvre peintre de lanternes qu'on avait fait glisser le long du navire dans la mer : "Glouf!"

Un linceul! Et, dans l'assoupissement du bruit que donne la neige qui tombe, Linh entendait pourtant, per-
10 cevait distinctement le son des coups de marteau qu'on donnait de l'autre côté de la rue. Le layetier-emballeur continuait à clouer ses caisses,—et Linh, sans les voir, les devinait, ces caisses de bois blanc avec leurs inscriptions mystérieuses : *Bahia . . . Costa-Rica . . .*

15 Et, lui aussi, comme un colis jeté au hasard, on le clouerait dans une caisse de bois blanc, pour l'emporter, comme il savait qu'on emporte les morts en Europe, dans une boîte longue.

Alors un brusque frisson secoua ce pauvre corps frêle,
20 la peur le prit. Le petit Linh essaya de se soulever, de sortir de son lit; il tenta de crier :

— Je ne veux pas! je ne veux pas!

Et sa pauvre petite bouche, presque aphone, ne parvenait pas à se faire entendre . . .

25 Ce bruit, ces coups de marteau, ces caisses blanches le terrifiaient.

Il disait, tout hagard, couvert de sueur, portant sa main si fine à son cou maigre :

— Non! non! non! non!

30 Le docteur regardait, très triste, à côté de madame Lecrosnier, toute pâle.

— Hanoï! Hanoï! murmura l'enfant tonkinois, d'une voix qui déjà venait de l'au-delà, du pays sans neige où s'envolait sa petite âme . . . Le lac! le
35 cocotier!

Il dit encore une fois, presque tendrement : *Tuyet* ! et cherchant d'un geste machinal, vague, perdu, quelque chose autour de lui, il rencontra la main de madame Lecrosnier, une main qui tremblait ; il la prit, la serra, essayant de l'approcher de ses lèvres ; puis il laissa 5 tomber sa tête lasse sur l'oreiller blanc, et, avec une tendresse ardente, il sembla se coucher, s'endormir, se blottir, en disant tout bas—si bas—comme un soupir qui eût parlé à un fantôme :

— Maman !

10

Le lendemain, il y avait encore de la neige aux vitres de la chambre froide, et les cristaux de neige collés au verre semblaient d'étranges yeux blancs et fixes qui regardaient Linh, étendu dans son lit, immobile, avec 15 un sourire encore sur ses lèvres closes, Linh, le petit Linh, emporté par un souffle, comme, dans le vent, un flocon de *Tuyet*—son rêve !

NOTES.

NOTE.—The references are to the Editor's "Reading French Grammar."

JEAN MORNAS, OU L'HYPNOTISME.

Page. Line.

- 6.— 1. **Viroflay**, a village and commune about ten miles S. W. of Paris and four miles east of Versailles. It contains a number of beautiful villas, and is a favorite summer resort of the Parisians.
3. **Limoges**, a city of France, about two hundred and forty miles S. W. of Paris. Its population is about 60,000, and the city is especially noted for its extensive manufacture of porcelain.
3. **M. de Pourceaugnac**, the name of a comedy of Molière's, who placed the scene at Limoges, in revenge for the unfavorable reception which his troupe met with in that city.
6. **de diriger sa Maison**, of directing his House. This refers to the "Comédie Française," or "Théâtre Français" (sometimes simply called the Français) of which M. Claretie has been, for some years, Directeur Général, and which is the oldest theatre in Paris, and the place where many of Molière's plays were originally produced. Hence it is not infrequently called the house of Molière.
10. **ma rhétorique**, my course in the Lycée. Lit., 'my rhetoric,' the name given to the highest class in the secondary institution in the University, i. e., the concluding course in the Lycée. When the name was originally given, in the time of the Jesuits, the study of this course was rhetoric only, in its various applications. In modern times, the name has remained, but the course is much more widely extended, including ancient and modern languages, history, and several departments of modern science.
11. **Alfred de Vigny**, a polished poet and distinguished romance writer of France (1797-1863) of whom it has been aptly said by Jules Sandeau: "Il est impossible de

Page. Line.

- n'être pas frappé de l'harmonie qui existe entre l'écrivain et son œuvre."
17. **Figaro**, a celebrated Parisian journal, which has had a varied career during the present century.
18. **Custoza**, a village of Italy, two miles west of Verona. The Austrians here gained a victory over the Italians in June, 1866, to which the words of our author here refer.
19. **en 1870**, i. e., in the late Franco-German war, which closed the career of Napoleon III.
27. **Henri Regnault**, a young painter of great promise, who fell at the age of twenty-eight near the close of the siege of Paris, at the sortie at Buzenval, on the 19th of January, 1871. Of him Larousse says: "L'affaire de Buzenval nous avait coûté trois milles hommes, parmi lesquels la patrie doit surtout déplorer la perte d'un jeune homme qui promettait devenir un artiste du premier ordre, Henri Regnault, l'auteur maintenant immortel de la *Salomé*, le fils du chimiste Regnault, de l'Institut."
- 7.—12. **Liber Libro**, *free for literature*. Lit., 'free for the book.'
14. **à en-tête administratif**, *with official headings*.
24. **mis à la mode**, *introduced*, more literally, 'brought into fashion.'
29. **le Docteur Gilles de la Tourette**, one of the most celebrated of the pupils of Charcot, who has written several literary works, and one on Nervous Diseases which is authority among the physicians of the Salpêtrière.
37. **reprenant ma liberté d'écrivain**, *resuming my liberty as a writer*—i. e., laying aside the duties of "Directeur Général" of the Comédie Française.
38. **voir de près**, *to obtain a nearer view of; to examine more closely*.
- 8.—10. **Claretie**, our author does not pronounce his name as though the last syllable were spelled *sie*, but retains the ordinary sound of *t*. This caution is needed, as this mistake is often made.
- 9.—8. **Soulignez**, *emphasize, lay stress upon*. Lit., 'underline.'
10. **Salpêtrière**, a renowned hospital (formerly prison and hospital) in Paris, on the south side of the Seine. It was founded about the middle of the XVIIth century, and has been called, since 1823, "*Hospice de la Vieillesse*."

Page. Line.

lesse." While both hospital and prison it numbered sometimes 8000 inmates. Since its reorganization it has rarely exceeded 4000. Many of the experiments in hypnotism were made in this hospital.

9.—17. *couramment, habitually.*

11.—1. *Montmartre*, a portion of Paris situated on a high point of land in the northern part of the city. It is supposed to be so named as being the place of the martyrdom of Saint Denis. From the slope south of the new Cathedral of St. Peter's is to be obtained one of the finest views of the great city of Paris.

3. *ces macabres gaietés, those grim itinerant amusements.*

5. *les kermesses mondaines, the worldly dances at the parish fairs.* Originally, a parish fair in the Netherlands.

8. *à heurter sa détresse de fils de bourgeois avide et pauvre, in contrasting his distress as the son of a poor and needy citizen.*

9. *pitres de baraques, circus clowns.*

10. *tapages des tirs, noises of the shooting.*

10. *musiques criardes des chevaux de bois, the creaking sounds of the wooden horses.*

21. *dont les devantures se fermaient comme des paupières fatiguées, whose fronts were closing like weary eyelids.* The singularly appropriate words used by the author in his minute descriptions must strike the reader. To these any translation approaching the literal must usually fail to do justice.

24. *maigres rôdeurs, miserable vagabonds.*

12.—1. *des pièces blanches, with white pieces of money (silver).*

9. *quartier Latin*, that part of Paris, south of the Seine, where many students reside, it being the site of the Sorbonne and the Collège de France.

12. *longs plis de tentures funèbres qui clapotait au vent d'hiver, long folds of funereal hangings, which flapped in the winter wind.* See Note 11-21.

16. *Paris de la rive gauche, i. e., the Latin Quarter*, on the left bank, or S. S. W. side of the river.

22. *épique bohème, heroic gypsy life.*

Page. Line.

12.—23. *aux allures louches, with suspicious movements.* See Less. 39, IV., 4.

31. *la découpure de cette gracilité de femme, the slender outline of that woman's shadow.*

13.—8. *tout juste à temps, just in time.* Note that *tout* is here redundant in English, although it makes the expression more precise and definite in French.

16. *toute petite, very small.* Note that *tout* when used adverbially, as here, takes the feminine form before a feminine adjective beginning with a consonant.

18. *porte-bonheur, a charm.*

29. *qui fouillaient l'ombre, which look fearfully into the darkness.* Note that *fouillaient*, as here used, is one of those picture-words so common in French, and so difficult to render literally in another language.

32. *n'en était pas brisé, was not broken off.* Note the expressive use of *en* here, as usual, before the verb.

14.—11. *O'est que, it is because.* Note this frequent use of *que* = *porce que*.

29. *coup de feu des étrennes, the great number of presents.* Lit., 'the firing off of presents.'

30. *Établissement de confection, ready-made clothing store.*

31. *Poissonnière, one of the great central boulevards of Paris.*

35. *se remettant . . . de, recovering from.*

15.—17. *du Stras, paste, from the inventor called Stras or Strass.*

18. *dans son fumier, in its mire.*

26. *à peine traversé d'ombres inquiétantes, scarcely (= seldom) crossed by moving shadows.*

27. *comme des larves humaines, like human larvæ, i. e., because they are the lowest dregs of society.*

16.—17. *de petits bourgeois, of the humbler classes.*

35. *petit nom, first name, given name.* This hesitation in giving this name is especially characteristic of French society.

17.—6. *vous trouvez ? do you think so ?*

14. *va se nicher, is going to take up its abode next.*

22. *gouailleur, jesting free-thinker as he was.*

27. *qui m'a joué les rosières, who has played off the virtuous*

Page. Line.

- on me. *Rosière* = winners of the annual prize of twenty-five pounds and a wreath of roses awarded to the most virtuous maiden of the province.
- 18.— 9. **bonheur argent comptant**, *happiness for the present moment*. Lit., 'cash down.'
12. **les dents avides**, *with a good appetite*.
29. **un front sinueux**, *a low forehead*.
33. **à moins que je ne fasse fortune**, *unless I make a fortune*. For this use of *ne* with no negative force, see Less. 61, III., 4; and the same in the following words, where *que* is = *à moins que*, the redundant *ne* following it.
- 19.— 7. **ne tuerait pas le mandarin**, *would not kill the mandarin*. This refers to the celebrated paradox of J. J. Rousseau, which he thus states in his *Émile*: "S'il suffisait pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler et qui habiterait le fin fond de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait pas ce bouton?"
15. **crânement godioche**, *downright stupid*.
31. **ce sujet de casuistique**, *this subject of casuistry*. See Note 19-7.
- 20.— 4. **palabres**, *pompous, -inflated discourse*. From the Spanish.
9. **à la Monnaie**, *at the broker's, at the bank*.
14. **l'honnêteté sans fracas**, *quiet honesty*.
14. **des antiquailles**, *old rubbish, antiquated things*.
16. **il eût pétri la boue et dressé les pavés**, *he would have worked (lit., 'kneaded') in the mud and laid paving-stones*.
20. **encore un coup**, *I repeat it*.
34. **externat**, *dresser of wounds at the hospital*.
34. **internat**, *house-surgeon at the hospital*.
34. **docteur pour arme**, *i. e., ayant pour arme son grade de docteur*, = *doctor without practice, i. e., 'having as a dependence only his degree,' an experience with which most young doctors are familiar*.
- 21.— 2. **faisant antechambre**, *dancing attendance*.
10. **se sentait des morsures, en pleine chair**, *felt bitten right in the flesh*, = 'felt the iron enter his soul.'
16. **clients racrochés**, *accidental clients*.

Page. Line.

- 21.—25. *n'en ayant ni la foi ni la passion*, *having neither faith in it nor a passion for it*. Note that *in it* and *for it* are both implied in the *en* before the verb, its regular place. This pronoun, often redundant in English, frequently, as here, adds to conciseness of expression in French.
26. *user*, *to wear out*. Note the difference between *user* and the English word *use*, which latter is expressed by *se servir*.
- 22.— 2. *dont il aurait arraché*, *from which he had torn off*.
 6. *battait le pavé*, *walked the streets*.
 10. *saigné aux quatre veines*, *bled in four veins*; *i. e.*, 'made the greatest sacrifices.'
 18. *Eloquent à être*, *eloquent enough for*.
 21. *donne des frissons aux appétits*, *arouses the passions*.
- 23.— 2. *volé*, *sold*; *i. e.*, in the same sense, 'would have had the worst of the bargain.'
 9. *se payait de la renommée*, *obtained his pay in renown*.
 11. *dans un même mépris de la domesticité*, *with the same contempt for all who serve*.
 12. *cerveau sans chimère*, *a man without an illusion*.
 25. *où nichaient les pintades*, *where the guinea-fowls concealed their nests*.
 28. *en posant des moxas à des paysans*, *in administering blisters to peasants*; *i. e.*, 'settling down to the life of a country doctor.'
- 24.— 7. The reader will not fail to note that the description of Mornas which this chapter contains prepares one to appreciate the experiments upon which such a character, under such circumstances, would naturally enter, and which constitute the chief charm and serious lesson of the book.
19. *lui qui*, *he who*. Note that *il* can be used only with the verb immediately following it, or separated from the verb only by the negative *ne* or the objective pronoun (direct or indirect). See below, l. 21, *il s'attachait*, where the subject expressed here by *lui* is expressed again by *il*, the verb directly following it. This use of *il* does not apply to the feminine *elle*. See l. 22, *elle aussi* which, if masculine, would be *lui aussi*; *i. e.*, the masculine con-

Page. Line.

junctive pronoun is *il*, disjunctive *lui*, while the feminine has only the form *elle* in both cases.

- 25.— 4. **Saint-Pierre de Montmartre**, the new cathedral on the summit of Montmartre, one of the most conspicuous objects in Paris, when viewing the city from the Buttes de Chaumont, the Tour Eiffel, the Arc de Triomphe, the Tour de St. Jacques, or the Panthéon.

8. **manifestations cérébrales quelconques**, *merely cerebral manifestations.*

35. **la rive droite**, *the right bank*; *i. e.*, here = Montmartre.

35. **la rive gauche**, *the left bank*; *i. e.*, here = the Latin Quarter.

- 26.— 2. **pratique comme un Yankee**, *shrewd as a Yankee.*

16. **sans que . . . la pauvre enfant gardât d'autre souvenir**, *without the poor child's preserving any other memory.*

35. **La tourmente**, *the troublous times*; *i. e.*, the close of the reign of Napoleon III.

- 27.—12. **s'anémiait**, *was suffering from anemia.*

19. **une façon à lui**, *a way of his own, a peculiar method.*

32. **la croix**, *the cross*; *i. e.*, of the *Légion d'honneur*.

34. **volontiers**, *often.* Lit., 'willingly.'

- 28.— 3. **Alors qu'on lui campe**, *then let them offer him.*

- 29.— 3. **au Quartier**, *in the Latin Quarter.*

4. **lui**, see Note 24-19.

15. **sinistre jusque dans ses gaités bohème**, *gloomy, even in its Bohemian gayeties.*

17. **de ces amours buissonnières**, *of these illicit loves.*

27. **il ne pouvait lui venir à la pensée qu'être adorée de lui**, *it could not occur to her thought that to be adored by him.*

- 30.— 8. **d'une minute à l'autre**, *at any moment.*

- 31.—12. **la grève immense**, *the great strand*, because Paris seen from the heights of Montmartre might be compared to the sandy shores of the sea.

14. **ses haleines et ses fumées**, *its exhalations of breath and smoke.*

16. **ironiquement léger et tiède**, *ironically light and warm*; *i. e.*, because liable to the changes of the fickle spring-time.

Page Line.

- 81.—28. **plus qu'il ne se le fût imaginé**, *more than he would have imagined*. For *ne* redundant, see Less. 61, iii. 1; and for *le* redundant, see a similar use in Less. 44, v., Note.
30. **apaisait jusqu'aux rages**, *appeased even the furious moods*.
33. **tribun de brasserie**, *pot-house politician*.
- 82.—10. **prendre un parti**, *to make up his mind*.
12. **de ses nouvelles**, *any news of himself*.
14. **a son âpre ivresse**, *produces a better pleasure*.
28. **en plein vent** = *before the eyes of the world*.
- 83.—14. **et lui**, *and he on his part*. See Note 24-19.
22. **érudit de pocotille**, *a collector of others' knowledge, an erudite at second-hand*.
24. **sur le tard**, *rather late in life*.
27. **pour teinturier littéraire**, *for literary upholsterer; i. e., to furnish his unfurnished brain as an upholsterer fits up an unfurnished room*.
30. **se desséchait le cerveau**, *exhausted his brain*.
- 84.—32. **presque assoupi**, *almost lulled to unconsciousness*.
- 35.—10. **La vie lui eût manqué**, etc., *if life had failed her*, etc. For this form of a conditional clause, see Less. 64, iv. 3, Note 3.
20. **dans ses yeux à lui**, *in his own eyes*.
33. **cette volupté âcre**, *that keen sense of pleasure*.
- 86.—10. **et comme largement tirées**, *and seeming forcibly stretched*.
11. **singulières** = *in a remarkable manner*. Note the emphatic effect of this position of the adjective.
19. **la Salpêtrière**, see Note 9-10.
27. **souffla rapidement sur**, *breathed rapidly upon*. One of the means of recalling from the hypnotic condition.
29. **légèrement cligné**, *slightly closed*.
- 87.—7. **lui avait sauté au cerveau**, *had suddenly entered his head*.
10. **Rien de ce qu'il venait de lui dire**, etc., *nothing of what he had just said to her*, etc. Note that these words, and the rest to the close of the paragraph, are the words which he used to console her, though not here said to be. It is characteristic of the animated style of Claretie

Page. Line.

- that he leaves much to be inferred, and yet the style is none the less clear on that account.
- 87.—32. *dans ses yeux bleus, d'une douceur triste*, in her sadly sweet blue eyes.
- 88.—12. *En travers de sa vie*, as an obstruction in his life. Note the difference between this form and *à travers*, or *au travers de*, meaning 'through.'
15. *Du Lamartine*, some *Lamartine*. Referring to the sentimentality of the poems of Lamartine.
17. *Mandarin*. The name applied to Mornas by his comrades on account of his frequent allusion to Rousseau's paradox. See Note 19-7.
23. *le libre arbitre humain, la volonté*, the freedom of the human will. Note that *arbitre* = 'the power of choice,' and *volonté* = 'the simple will,' are combined in the English translation.
35. *sans que l'effroi la paralysât*, without the fear's paralyzing her. Note that *sans que*, followed in French by the subjunctive, is best rendered as above, or by the passive voice: thus, 'without being paralyzed by the fear,' but the former rendering is usually best.
- 89.— 5. *en plein bonheur*, in the full enjoyment of happiness.
6. *Non*. Note the negation after the simple direct statement; and observe the naturalness given to the style by these abrupt turns in the expression. See the same thing in *Une malade*! l. 13, and very frequently throughout the work.
16. *de n'en point finer tout de suite*, of not ending immediately. The very frequent use of *en* = 'of it,' or 'with it,' etc., and not required in English, will continue to be observed.
19. *à ses propres yeux*, in his own eyes.
23. *Il arrivera ce qui arrivera*, let what happen will, whatever may happen.
25. *névropathe*, one afflicted with a nervous disease.
34. *de la réalité vécue*, of the reality which he had experienced. Note the force of *vécue*, 'lived,' and note the vividness given the style by this frequent use of past participles, usually rendered in English by relative clauses. A similar use of the present participle is more common in French. See Less. 46, ii. 1.

Page. Line.

- 40.—11. *qu'il n'en conservait, lui, than he himself preserved.*
 Note the redundant *ne* after comparatives. See Less.
 61, iii. 1. Note also *en*, referring to *souvenir*, and
 redundant in English.
18. *secoué . . . du prurit d'une ambition académique, influenced by an itching desire for the honors of the Academy.*
20. *Institut*, the name given to the union of the five Academies.
25. *aux aguets, on the watch.*
28. *balcons gris de fer, gray iron balconies.*
29. *sur les murailles blanches, upon the white walls.*
Versailles, like Paris and many other French cities, presents this strikingly white appearance from being largely built of the limestone which underlies this part of France.
30. *cette ville de silence, that silent city.* *Versailles* might well be called a silent city after the return to Paris of the Senate and Chamber of Deputies, who had occupied Versailles during the troublous years (1876-79) while the present Republic was becoming established upon secure foundations.
33. *campo-santo.* The name *campo-santo*, 'sacred field,' is given to cemeteries in Italy. The most ancient and most distinguished is the *campo-santo* of Pisa, which dates from the 13th century.
- 41.— 1. *un paquet vert de glycine troué de grappes violettes, a green cluster of glycine with bunches of violet flowers.* Note the picturesque effect of the word *troué*, 'pierced,' i. e. the blue clusters appearing as openings through the surrounding mass of verdure. As frequently, this cannot be imitated by a literal translation in English.
4. *des cris d'enfants, cries of children.* Note that *des cris* is really without grammatical construction. The grammarians would say that it is the subject or predicate of a verb understood; but its force consists in being left without construction. The words of a recent critic are very true: "No language is so independent of its grammar as the French."

Page. Line.

41.— 8. *féru de recherches bizarres, very fond of peculiar researches.*

12. *petite, mais d'une élégance déchuée et embourgeoisée, small, with an elegance now declining and befitting the lower middle class.*

16. *le seul bonjour accueillant, the sole welcome reception.*

20. *Mazas, prison of Paris for solitary confinement, opened in 1850. "La prison Mazas est le plus curieux et le plus complet monument d'un système que la science a condamné chez nous, mais qui est encore aujourd'hui pratiqué chez les nations voisines."*—*Larousse.*

42.— 2. *rayonnée de haut en bas, shelved from top to bottom.*

7. *grisés d'encre et frénétiques de littérature, intoxicated with ink and frantic about literature.*

10. *cornet acoustique, speaking-trumpet (here), also ear-trumpet.*

15. *la mise en œuvre, rapportée par lui, the accomplished work brought back by him.*

17. *lors de, at the time of; the usual meaning of lors de.*

20. *fondus dans un texte, expressed in language.*

27. *avait alors de petites rires, indulged then in feeble laughter. Note this use of avait, 'had' = 'indulged in.' It is not unusual.*

34. *pétrie à demi, half moulded, as though already assuming something of the rigidity of a plaster cast.*

43.— 6. *qui attachait le vieux savantasse ambitieux à son fabricant de renommée, which connected the old, ambitious, would-be savant with the maker of his renown.*

10. *tout à l'heure précisément, only just now.*

24. *à reliure fatiguée, with worn-out binding.*

44.— 7. *voilà votre mois, there is your month's wages.*

12. *porte-feuilles, à soufflets, portfolios with pockets.*

14. *(il fallait certes qu'il l'aimât), he must certainly have loved him.*

23. *il lui passait par l'esprit, there passed through his mind.*

34. *se paye comme une déurée, is paid for like a piece of merchandise. Note the sarcastic dissatisfied spirit of Mornas, material for a modern Anarchist.*

45.— 3. *où se tenait étendu M. de la B., where Mr. B. remained stretched out.*

Page, Line.

- 45.—22. à s'en faire, *to make use of it.*
 26. le paradoxe; i. e. the paradox of the Mandarin of Rousseau.
 27. et lui fit passer, *and should present to him.*
 28. s'enfonçait dans le cerveau, *became fixed in the mind.*
 46.—3. y enfoncer les ongles, *to plunge in there his claws, as though he were a bird of prey.*
 11. certains poussahs de porcelaine de Chine, *certain porcelain Chinese images.*
 12. le costume d'un mandarin de paravent, *the costume of a picture of a Chinese mandarin upon a screen.*
 28. prenant corps, *assuming form.*
 47.—9. matériellement, *actually felt, lit., 'substantially.'*
 13. ce qu'il échafaudait machinalement, *what he was mechanically preparing.*
 16. scénario, an Italian word = *mise en scène, placing on the stage.* In Italian used for 'author's copy, with stage directions, &c.'
 29. comme dans certains décors de féerie, *as in certain scenes in fairyland.*
 48.—10. sans velléité d'exécution, *without the slightest desire to execute it.*
 35. depuis vous, *since your last visit; an abbreviation permitted in familiar conversation.*
 49.—19. du reste, *however.*
 23. en venait à quelqu'un, *come to any one.* Note en, 'about it,' redundant.
 30. opinait de la tête, *nodded his head in approval.*
 34. les ors usés, *the worn gildings.*
 50.—15. prise d'un prurit de vol, *taken with an itching desire for theft.*
 26. une tristesse plus sourde, *a deeper sadness.*
 27. Et l'idée fixe envahissant . . . y faisant tache d'huile, *and while the fixed idea invaded . . . making a stain there.*
 51.—21. qu'on s'en pouvait servir, *that one could make use of it.*
 23. comme l'étincelle, *as the electric spark.*
 29. le cadre quasi-fantastique, *the somewhat fanciful realm.*

Page. Line.

- 52.— 7. comme il s'y attendait, *as he expected.*
 12. elle s'y prêtait, *she yielded to them.*
 33. dans l'état de veille, *into a condition of wakefulness.*
- 53.— 11. où couraient ses paperasses, *where his old papers were scattered.*
 19. d'utiliser sa rencontre, *to take advantage of his critical opportunity.* Lit., 'the meeting with him.'
 26. quelque chose comme un placer, *something like a rich deposit.*
- 54.— 16. de l'acte matériel, *of the outward act.*
 de se draper dans la défroque byronnienne, *of assuming the Byronian style.* Lit., 'of arraying himself in Byron's cast-off attire.'
 18. le corsaire qui pille non le filon qui dérobe, *the corsair who plunders, not the sharper who robs you—i. e. the old familiar story, the petty theft makes the contemptible thief, the theft of millions the great "defaulter."*
23. docteur ès paradoxes, *Doctor of Paradoxes*, in imitation of the use of the old form *ès = en les*, in university degrees.
30. en appuyant sur son cerveau comme sur un bouton, *impressing upon her head as upon a button, i. e., as in Rousseau's paradox.*
- 55.— 1. la tourmente qui soufflait, *the storm which raged.*
 9. dans le sens du bien, *for a good purpose.*
 12. l'être morbide ou mauvais de l'être humain, *the morbid or bad quality of the human being.*
 18. perdait tout à coup de sa vilénie, *lost suddenly something of its meanness.* Note the force of *de*, rendered in English by 'something.'
 19. tournait à l'expérience, *became a kind of experiment.*
 22. n'était point fait pour, *was not calculated to, was not of a nature to.*
 35. comme des boulets, *like cannon-balls; i. e. like a prisoner with ball and chain.*
- 56.— 6. qu'il lui manque quelques billets, *that some notes are wanting.*
 18. Allons donc, *pshaw.* Note that this phrase may usually be best rendered in English by 'pshaw,' or 'nonsense.'

Page. Line.

- 56.—22. *Ou plutôt là-bas, or rather not far away.* Note the difference between *là* = 'there,' and *là-bas*, 'over yonder.'
30. *une lettre quelconque, any letter whatever.* Note that *quelconque* always follows its noun.
- 57.—2. *d'un train à l'autre, between one train and the next.*
17. *l'œuvre combinée, the work which he had planned.*
24. *Il ne fallait pas, it did not require.*
34. *Alors elle lui demanda, etc., then she asked him, etc.*
Note the touching simplicity of character as developed by Lucie in her artless conversation with Jean. And note that the art consists in developing the character without directly describing it. The commentator may well forbear!
- 58.—15. *Suis-je sotte, am I not foolish.* Note that in such expressions the French usually omit the negative, required in English.
18. *Dans tous les cas, at all events, at any rate.*
22. *Parfaitement, exactly so.*
- 59.—9. *s'inquiéta ensuite de savoir, was anxious then to know.*
13. *à n'importe qui, to any one whatever.* Lit., 'to no matter who.'
27. *à un travail acharné, in severe labor.*
- 60.—8. *Que veux-tu, what do you expect.* A common use of *vouloir*.
12. *digne du prix Montyon.* Jean-Baptiste Montyon was a celebrated French philanthropist. He was wealthy, and publicly offered many prizes, as—"The Prize for Virtue;" "The Prize for the most useful discovery in Science;" "The Prize for the published work most useful to Society," etc., etc. A million dollars were thus distributed in his lifetime, and a large sum similarly left in legacies at his death. He received a prize from the French Academy for a memoir on "The Consequences to Europe of the Discovery of America." He died in 1820.
13. *Le Petit Manteau Bleu.* Near the close of the reign of Charles X., Edme Champion, an artisan of Paris, distinguished himself by distributing daily through the streets of that city food and clothing to the poor. He

Page. Line.

was constantly seen in public clothed in "Le Petit Man-teau Bleu," which has become historic. He finally lost his popularity because he was so ostentatious in the distribution of his charities. On this account he failed as a candidate for the National Assembly, although he had been honored by Louis Philippe with the decoration of the Legion of Honor. He died in 1852.

61.— 1. *de par*, in accordance with. "Dans les locutions '*de par le roi*,' etc., le mot *par* est gâté de *part* comme le prouvent les termes correspondants: espagnol *de parte*; italien *da parte*."—Schöler.

18. *pour qu'il ne négligeât rien*, for him to neglect nothing. Note this common translation of *pour que* with the subjunctive.

62.— 6. *ne se rendait-elle même pas compte*, she was not even conscious.

15. *subissant encore*, . . . la suggestion, still under the influence of the suggestion.

22. *riverain du fleuve jaune*, an inhabitant of the bank of the Yellow River, i. e. a Chinaman.

24. *interrogeant*, scanning. Lit. 'questioning.'

26. *une lèpre de neige*, a slight fall of snow; called *lèpre*, 'leprosy,' from the appearance of the snow in the muddy streets.

36. *comme talonnée*, as if urged on. Lit., 'followed at the heels.'

63.— 6. *Je viens . . . Mais oui, voilà!* I come . . . oh yes, here it is!

21. *je devais trouver*, I was to find you.

23. *Je devais venir*, I had to come. Note the various uses of *devoir*.

64.— 5. *Est-ce drôle*, is it not strange? See Note 58-15.

10. *C'était là*, that was. Note the separation of the *ce* and *là*, of *Cela*, as frequently.

10. *à froid*, in advance. Lit. 'coldly.'

11. *de mettre en scène*, to carry out; more lit., 'to put upon the stage.'

13. *ce temps de glace*, this freezing weather.

19. *Jean-Jean*, a coward, an imbecile (familiar).

19. *Ne joue pas les Joseph*, don't put on virtuous airs, i. e.

Page. Line.

- pretend to be as the Joseph of the Bible, son of Jacob and Rachel.
- 64.—31. *et quand même à l'heure dite, and even at the hour named.*
- 65.—15. *que lui aurait remis Mornas, which Mornas had given her.*
22. *classe-valeurs, portfolio with apartments for securities.*
23. *par aventure, par impossible, by an almost impossible chance.*
- 66.—7. *s'enfonçant chaque mot, fixing each word.*
12. *il doit y avoir, there ought to be.*
25. *l'obsession de ces ordres, being controlled by these orders.*
32. *un peu emmêlés, a little in disorder.*
33. *de sa voix cuivrée, with his harsh, metallic voice.*
- 67.—27. *l'âpre volonté, the keen determination.*
34. *à l'heure voulue, at the appointed hour.*
- 68.—12. *Emmagasiné sa pensée, stored up his thought.*
15. *de l'idée obsédante, of the controlling idea.*
23. *Encore une fois, once more; here = 'an added reason was.'*
26. *en manière de mots de passe, in the way of pass-words.*
- 69.—3. *à crocheter, in obtaining secretly.*
12. *kriss (otherwise written criss, crid, orio), a long poniard used in the East Indies.*
18. *à ses dents longues, to his hungry teeth.*
28. *de la salle d'attente, of the waiting-room.*
30. *vers les barrières vides, toward the unfrequented entrances.*
32. *sentant la neige fondue, the result of the melting snow.*
- 70.—2. *plages à la mode, fashionable resorts.*
10. *ils cuvaient leur misère, they were sleeping off their misery.*
16. *O'est bien le moins, it is indeed the least that one can demand.*
22. *Si elle ne venait pas, Suppose she should not come. A frequent use of si, 'if.' See the same use repeated in the next paragraph.*

Page. Line.

- 71.— 9. où il pouvait gagner la partie, *when he might win the game.*
24. collant son visage aux vitres, *pressing his face against the window.*
35. sur le quai où la vapeur chauffait, *upon the platform where the locomotive was firing up.*
- 72.— 7. un journal judiciaire, *a police gazette.*
18. sur le tapis vert, *upon the gambling table.*
23. encore un coup, *again ; once more.*
34. députation, *a seat in the Chamber of Deputies.*
- 73.— 9. cette somme quelconque, *this sum, whatever it might be.*
10. le tripot de la Bourse, *the gambling house of the Bourse.*
The appropriateness of this expression will be seen when we consider that much of stock transfer is really gambling under a milder name.
12. une provision de guerre, *the sineus of war ; provision against a time of need.*
17. des dupes trop facilement courbées sous la tâche imposée, *dupes too easily bent to the task imposed.* How much Mornas reminds us of the Anarchists of to-day !
25. les collectivités, *society as a whole, organizations.*
28. en quoi sa conquête, *in what did his conquest consist ?*
29. quoi que ce fût, *anything whatever*, lit, 'whatever it might be.'
- 74.— 1. se peignait à lui-même, *depicted to himself.*
15. qu'il en fût autrement, *that it should be otherwise.* Note always this constant use of *en*, 'of it,' 'about it,' which is redundant in the more loosely constructed English, but cannot properly be called so in French, which is the special language for the precise expression of thought.
31. où, *to which.* Note that *où*, 'where,' is frequently used for a pronoun governed by a preposition.
- 75.— 3. Schopenhauer, a German philosopher (1788-1860), follower of Kant; bases his philosophy on the *will*: "La volonté voilà la substance du monde." He was a noted pessimist.
4. il trouva pitoyable, *he found pitiful.* And why? They suggested to him too vividly his own condition,

Page. Line.

- on the "brink of the abyss" as he felt himself to be.
- 75.— 7. elle pouvait, elle devait venir, *she might, she must come.*
26. Le jour baissait, *The light was fading.*
- 76.— 9. où les dissimuler, *where to conceal them.*
15. qui lui eût fait maintenant tout braver, *which would have made him now brave everything.* Note that *lui* is used instead of *le*, because *brave* has an object, '*l'aut*,' expressed; and see *Less. 39, iii., Note 2.*
31. Il y avait comme, *there was, as it were.* This is a very common use of *comme* in French.
- 77.— 9. Il entendait, *he was listening.* Note the force of the imperfect, and see below (l. 12), *il a entendu*, '*he heard.*'
28. C'était plus fort que moi, *it was too much for me.*
- 78.— 7. Qui, lui ? *whom do you mean by 'he' ?*
25. le poignardaient d'inquiétude, *tormented him with anxiety.*
30. la lui faire raconter, *to make her recount it.* See Note 76-15.
32. elle s'acharnait à oublier, *she was painfully anxious to forget.*
- 79.— 18. d'un ton navré, *with the tone of one broken-hearted.*
- 80.— 4. quoi qu'il en soit, *whatever may come of it.*
15. avec de grands yeux glauques, *with great bluish-green eyes.*
- 81.— 8. dans un poudrolement, *in the hazy light of the summer sun.*
11. qu'il gouaillait, *which he derided.*
15. sur la brèche, *to the onset; i. e. forward to win the prize of fortune.*
33. eut un éblouissement, *became dizzy.*
- 82.— 2. tendait l'oreille, *listened attentively.*
4. il n'y avait pas à douter, *there could be no doubt.*
12. afin de se rendre compte, *in order to decide.*
15. de détournement de valeurs, *of fraudulent appropriation of property.*
26. la tête broyée, *his head sadly confused.*
- 83.— 21. de quel crime était-elle prévenue, *of what crime was she charged.*

Page. Line.

83.—26. *Si* = *Suppose*. See Note 70-22.

84.—5. *Marat*, Jean-Paul Marat, a profound student of science and an investigator, but tinged with socialistic views, which made him one of the leaders early in the French Revolution. He was slain in his bath by the hand of Charlotte Corday, on the 13th of July, 1793. He said, "The cutting off of five or six hundred heads, carefully selected, would have saved, in the end, the lives of millions."

9. *la tempe ayant porté dessus*, the temple having struck upon it.

25. *tout justement partait*, was just then starting.

85.—4. *le parquet*, the public prosecutor.

5. *d'avoir à décerner . . . un mandat d'amener*, to have issued a warrant for arrest.

7. *posséder*, to possess. Used in a peculiar sense here by the coachman, and with a touch of pride, as though he, having the sights to show, was one of the proprietors.

9. *le Château*, the castle of Versailles, constructed under Louis XIII., and a favorite place of residence of Louis XIV. Its extensive grounds and gardens, its fine fountains, and especially its extensive picture-galleries, make it to-day one of the most attractive places to visit in the vicinity of Paris. Louis XIV. is said to have expended upon it nearly \$40,000,000.

10. *Jeu de Paume*, a game of ball which was a national game, and once confined to the aristocracy, and interdicted to others by royal decree. There were many of these in Paris and in other parts of France. As national games they were discontinued after the French Revolution.

17. *de ville morte*, of a dead city. See Note 40-30.

18. *les avidités de sensations*, the eager desire for sensation.

21. *en quelque sorte* = so to speak. Lit., 'in a certain way.'

26. *une prévenue*, an accused.

30. *Le besoin de se griser*, the need of becoming intoxicated.

Note again the effect of these abrupt expressions without strict grammatical construction.

86.—2. *prise sur le fait*, taken in the act.

Page. Line.

- 86.— 6. par la brèche des fortifications, *through the opening in the wall, i. e. where the train passed through the opening in the city walls.*
- 87.— 6. qui devaient le sortir de, *which were to relieve him from.*
10. Si. See Note 70-22.
14. du jour au lendemain, *between two days.*
28. avant de les lui prendre, *before taking them from him.*
- 88.—12. à en-têtes administratifs, *with official headings.*
17. une habitude, *a familiarity.*
23. un gardien et une infirmière, *a policeman and a nurse.*
- 89.—21. il le fallait, *it was necessary, or, better here, 'I had to do it.'*
27. Je vous demande un peu, *can it be possible.* Lit., 'I ask you a little.'
- 90.—18. juge d'instruction, *an officer legally appointed to make critical preliminary examinations in criminal cases.*
25. ce qui devait être fait, *what had to be done.*
- 91.— 3. il fallait le faire, *I had to do it.* See Note 89-21.
13. une consultation, *an opinion.*
16. un trouble quelconque, *a trouble of some sort.* See Note 56-30.
23. à ces sanies, *to these diseased conditions.*
25. des détritüs, *human rubbish, the dregs of humanity.*
27. à dégager, *to eliminate.*
30. en flagrant délit, *in the very act.*
- 92.— 8. Par les origines, *by her ancestry.*
10. acharnement à sa propre accusation, *persistence in her own accusation.*
18. Et qui s'appelait? *And who was named?*
23. mise en accusation, *a formal decision.*
30. une des sommités de son art, *one of the leaders of his profession.*
33. occasions de se produire, *opportunities to bring himself into notice.*
- 93.— 3. qui ne tenait pas, *who did not care.*
6. le bruit se paye, *reputation is bought.*
10. une nommée, *a certain.*
14. la tête creusée et ballottante, *the emaciated and tossing head.*

Page. Line.

- 93.—29. **ne savait plus au juste**, *no longer knew exactly.*
30. **Pourvu que . . . bien tourné**, *if only the young girl has, as we say, turned out well.* The *pourvu que*, 'if only,' 'provided,' implies if this had been the cause it would be impossible now to connect her with any crime.
Note the pun on *bien tourné* and *la tête . . . tourné.*
- 94.—4. **écrouée au Dépôt**, *registered at the Police Department.*
14. **quelques petites pichenettes**, *some little fillips.*
18. **ne veut rien dire du tout**, *means nothing at all.*
18. **ça**, *that, i. e.* 'that she could have become a criminal.'
- 95.—1. **j'aurais dû . . . m'inquiéter**, *I ought to have troubled myself.* Note that the verb 'ought' being defective in English, the past tense is transferred from it to its dependent infinitive, while in French *aurais dû*, 'should have ought,' is the regular form.
5. **il dut . . . éveiller**, *he must have awakened.* See previous Note.
28. **de la sentine parisienne**, *of the Parisian sink of iniquity.*
32. **avait l'air plus défait**, *had a more disconcerted manner.*
- 96.—20. **un obstacle quelconque**, *an obstacle of some sort.*
- 97.—1. **à moins d'aberration mentale**, *or if she was it must be at least from mental aberration.*
6. **piétiner sur place**, *going over the same ground; making no progress.*
24. **une détente**, *an indication of giving way.*
- 98.—6. **Bien en face**, *right in the face.*
- 99.—2. **Sainte-Anne**, an asylum for the insane.
22. **l'Ambigue**, sometimes called **l'Ambigue-Comique**, one of the numerous theatres of Paris, on the Boulevard St. Martin. Dramas, fairy stories, and vaudevilles are represented here.
- 100.—1. **A demain**, *good-bye till to-morrow.*
7. **s'en revenait**, *returned.* After the analogy of *s'en aller*, 'to go away,' *s'en revenir* is used for 'to return.'
27. **Une volonté complice**, *an accessory will.*
32. **à ce mot de "suggéré,"** *to this word 'suggested.'*
- 101.—12. **vraiment admirables**, *truly remarkable.*
17. **à analyser sur le vif**, *in analysing thoroughly.*

Page. Line.

20. le braidisme, another name for 'animal magnetism' or 'hypnotism,' derived from the name of James Braid, an English surgeon, who published several works on this subject, the result of his experiments. He died in 1860, and his researches have been pursued further since that time.
 25. Gall. Dr. Francis Joseph Gall, a celebrated German physician and physiologist, was the inventor of Phrenology, and in connection with G. Spurzheim, also a German, published the first work on that subject in 1808. He died in Paris in 1828.
 26. baquet, a circular tub or bucket of oak, filled with water, and with iron points projecting through its lid, which Mesmer used for his experiments in animal magnetism, toward the close of the eighteenth century.
 26. Mesmer. Frederic Antoine Mesmer, a German physician, was the author of the doctrine of animal magnetism. His experiments in Vienna, and later in Paris, produced a great sensation, followed by a complete reaction, and he died neglected in Mersebourg, Prussia, in 1815.
- 102.— 1. quoiqu'il s'en tint, *although he adhered.*
 2. au vieux jeu de la médecine, *to the old practice of medicine. Lit., 'old play.'*
 8. de névropathes, *sufferers from nervous diseases.*
 15. et ressassait, *and sifted with care.*
 27. a une mine, *has the appearance of it.*
 32. jusqu'à la migraine, *until they gave him the headache.*
- 103.— 5. une science . . . son spiritualisme impénitent, *a science which not long before he often ridiculed in the name of his own stubborn idealism (= spiritualism as opposed to the materialism of the doctors).*
13. Charcot. Jean Martin Charcot, a renowned French physician, born in Paris in 1825. A profound student and investigator, he made many experiments on nervous diseases at the Salpêtrière, and of his numerous works among the most celebrated is—" *Leçons sur les maladies du système nerveux faites à la Salpêtrière* (1884, in 8°). He died in 1893. A noted Paris physician said of him that, although an indefatigable worker

Page. Line.

and always occupied, yet he never refused an audience to any one who sought his counsel, and his uniformly courteous and kindly bearing endeared him to the poor as well as to the rich. His clinics were among the most celebrated in Europe. He entered the Salpêtrière as interne in 1852, was made physician there ten years later, and in 1881 the Professorship of Diseases of the Nervous System was created for him.

- 103.—14. Heidenhain.** Rodolphe-Pierre-Henri Heidenhain, a celebrated German physiologist, particularly distinguished for his works on microscopic anatomy. He published a work in 1880, entitled *Prétendu Magnétisme Animal*.
- 14. Dumontpallier.** V. A. Amédée Dumontpallier, for a long time connected with the Hôpital de la Pitié, Paris, and a physician of considerable note.
- 14. Ch. Richet,** a French physiologist, born in Paris in 1850. He became director of the "Révue Scientifique" in 1880. He is the author of several psycho-physiological works.
- 14. J. Luys.** Jules-Bernard Luys, a French physician for the insane, was born in Paris in 1828. He became in 1862 physician at *la Salpêtrière*. "Dans ces dernières années, il s'est livré à l'étude des phénomènes les plus délicats de l'hypnotisme et a brillamment et courageusement défendu, devant les corps savants, ses curieuses expériences sur la sollicitation expérimentale des émotions chez les hypnotiques."—*Larousse*. He has published several important works, especially upon hypnotism.
- 14. Azam.** Eugène Azam, a French physician, born in Bordeaux in 1822. He has especially excited public attention by his works upon certain psycho-physiological phenomena. One of these is entitled "*L'Amnésie périodique, ou dédoublement de la personnalité*."
- 15. Bernheim.** Hippolyte Bernheim, a professor in the Faculty of Medicine of Nancy, is the author of a work, "*De la Suggestion dans l'état hypnotique*," Paris, 1884.
- 15. Liégeois.** Jules Liégeois, a French savant, was born in 1833. He is a lawyer, and has published several works upon law and political economy. He has especially

Page. Line.

studied hypnotism in connection with jurisprudence and the criminal law. Upon this subject he published a volume in 1884, and another and fuller work in 1888. The title of the last is—" *De la Suggestion et du Somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale.*"

103.—15. **Voisin.** Auguste-Felix Voisin, a French physician, born in Paris in 1829. He has published a number of works, and in 1884 one entitled—" *Étude sur l'hypnotisme et sur les suggestions chez les aliénés.*"

15. **Liébault.** Ambroise-Auguste Liébault, a French physician, born in 1823. He has given much attention to the practical applications of hypnotism. One of his published works is entitled—" *Du Sommeil et des états analogues.*" He has also written several articles for the " *Revue de l'Hypnotisme*" (1887-89).

17. **Descourtis.** G. Descourtis is the author of a valuable monograph, " *Des hallucinations de l'ouïe,*" Paris, 1889. This work was crowned by the Academy of Medicine. At the head of the work he places this saying of Jamin: "L'homme en tout ce qu'il fait, hésite et se trompe. Il n'arrive au vrai que par des erreurs corrigées."

32. **psychiatrie,** *psychiatry, treatment of mental diseases.*

35. **pétrir le cerveau,** *to mould the brain.*

104.—19. **subir, comme un stigmate** = *to have branded upon it*
Lit., 'to undergo, as it were, a brand.'

22. **au total,** *upon the whole.*

26. **Th. Ribot.** Augustin Théodule Ribot, a French philosopher, was born in 1839. He was appointed professor of experimental psychology at the Sorbonne in 1885, and was transferred with the same title to the Collège de France in 1889. He has published several works on psychological subjects, especially upon diseases of the memory and the will.

105.— 4. **cette mémoire pathologique,** *that diseased memory.*

26. **non seulement de fait mais de conscience même,** *not only in act, but even in motive.*

106.— 2. **comme elle a dû se révolter,** *how she must have been shocked.*

9. **Bottex.** Alexander Bottex, a French physician, be-

Page. Line.

- came, when quite young, the physician for the hospital for the insane in Lyons. He has published several works especially connected with mental diseases. One of these is entitled—"Du Siège et de la nature des maladies mentales" (1833).
- 106.—15. *et force était bien*, and he was compelled (stronger than *il était forcé*).
26. *C'est de l'homéopathie*, it is homeopathy; i. e. "Similia similibus curantur." Hahnemann's famous motto.
- 107.—9. *à la Béranger*, like (the long white locks of) *Béranger*, the great French lyric poet.
23. *pas mal de* = not a few. Lit., 'not bad of.'
32. *voltairien*, a free-thinker, a follower of *Voltaire*.
83. *du parti de*, on the side of.
- 108.—4. *avait dû subir*, must have undergone.
6. *s'acharnant à*, persistently following up.
11. *une maison centrale*, a female penitentiary.
- 109.—3. *il arriverait ceci*, there would follow this result.
12. *La maison des fous*, the insane asylum.
23. *elle ne le serait pas*, she would not be. Note the *le* redundant, referring to *condamnée*.
32. *ou plutôt non* = or rather should say.
- 110.—8. *Il eût tondû sur un œuf* = he would have skinned a flint.
28. *Il tenait à faire acte de présence*, he took pains to show himself.
33. *dans le signe de tête correct de son salut*, in the precise movement of his head in greeting him.
- 111.—3. *recueillie*, self-controlled.
6. *il s'informa longuement auprès du valet de chambre*, he learned in detail from the servant.
17. *le char mortuaire*, the hearse.
31. *quoique ça*, = with all that. Lit., 'although that.'
32. *m'est avis*, the language of the uneducated = *c'est mon avis*, it is my opinion. Note also the language of a servant in a previous note.
- 112.—5. *quitte à le briser*, ready even to crush it, at the risk of crushing it.
6. *de même* = de la même manière, in like manner; a very frequent abbreviation.

Page. Line.

- 112.—13. **se sentait au cœur**, *felt in his heart*.
 26. "le mot," *the witty word, the pleasant saying*. See 113-1.
 32. **Harpagon**, the principal character in the comedy of *L'Avare* of Molière. The word has since been introduced into the popular language as the personification of avarice.
 32. **Ophélie**, the unhappy Ophelia of Shakspeare in the tragedy of *Hamlet*, one of the most charming creations of the great dramatist.
- 113.—3. **descendu dans le trou**, *lowered into the grave*.
 9. **montés . . . dans le même wagon**, *riding in the same car*.
 12. **gare Montparnasse**, the station on the south side of Paris where the train is taken for Versailles.
 17. **chef de gare**, *station-agent*.
- 114.—1. **ne s'était pas gêné**, *had not hesitated*.
 5. **à cuisiner le vice**, *to deal with vice*. Lit., 'cook.'
 6. **On donnerait le bon Dieu**, *one would believe perfectly innocent*.
 11. **que voulait bien dire la police**, *which the police wished to make her out to be*.
 15. **d'une complicité uniquement responsable**, *of the complicity (of one) who was alone responsible*.
 23. **qu'avait besoin la justice**, *why had justice need*.
 Note que = pourquoi.
- 115.—15. **ce qu'il deviendrait**, *what would become of him*.
 21. **si on ne l'arrachait pas**, *if some one did not rescue her*.
 22. **quelque libre esprit qu'il fût**, *however liberal-minded he might be*.
- 116.—8. **dressé**, *sitting up*.
 11. **à rinceaux blancs**, *with white flowers*.
 27. **qui veut se rendre compte de la pièce à venir d'après l'inspection seule de la plantation du décor**, *who wishes to understand the play that is to come, from mere inspection of the placing of the scenery*.
- 117.—13. **veuillez nous dire**, *be so kind as to tell us*.
 25. **traîné jusque-là**, *drew himself just to there*.
 27. **il s'est heurté le front**, *he struck his forehead*.
- 118.—24. **je les ai repris**, *I recovered them*.

Page. Line.

- 119.—11. avec une netteté irritée, *with a vexed sharpness of tone.*
 29. et lui voulait, *and he wished.* Note this use of *lui* for *il*, even directly before the verb, for emphasis or contrast.
 34. lui arrachait du cou, *took from her throat.*
 120.—5. dans l'amphithéâtre, *in the amphitheatre* (of the dissecting-room).
 32. en état de veille encore, *still in a wakeful state.*
 121.—14. sur le pas de la porte, *on the door-step.*
 24. pétrir à son gré, *to mould to his will.*
 30. pour dégager l'inconnue, *to eliminate the unknown.*
 122.—32. il en avait chaud, *he had a warm time of it.*
 34. rosaces des chromatropes anglais, *the rose-work of the English kaleidoscopes.*
 123.—25. qu'il tenait à éclaircir, *which he was determined to clear up.*
 35. de lui en vouloir, *to be angry with him.* Note that in this common idiom *mal* is understood as the direct object of *vouloir*.
 125.—3. se cabrait en cette enfant, *resisted strongly in this child; from se cabrer, 'to rear, as a restive horse.'*
 28. le battant d'une cloche lancée à toute volée, *the clapper of a bell started at full speed.*
 126.—28. à la fin des fins, *after all, is not that sufficient?* Lit., 'at the end of ends.'
 127.—12. demeurés de planton, *who had remained under orders.*
 12. prenez-lui les poignets, *take hold of her wrists.*
 29. sa face noire et barbue devenue peureuse, *with fear expressed in his dark and bearded face.* The literal *mot-par-mot* rendering is obvious, but should be avoided when it is not according to the best English usage, for the student is studying *English as well as French.*
 128.—21. d'un seul coup, *at once.*
 30. Nous avons trop appuyé sur la chanterelle, *we have struck the chord too hard.*
 129.—14. Petits Manteaux-Bleus, *Little Blue Mantles.* See Note 60-13.
 30. qui elle pouvait bien fréquenter, *whom she has frequently received.*

Page, Line.

129.—35. *Pour moi, in my opinion.*

130.—20. *Ce qui est certain, c'est, what is certain is.* Note the repetition of the *ce* in this form, the regular form of expression.

23. *qui traitais ça de charlatanisme, who treated that as charlatanism.*

32. *Ce qu'elle doit souffrir, what she must suffer.* Note that here, and often, *devoir* would be very improperly rendered 'ought.'

34. *Mouvements clowniques, grotesque movements.*

131.—22. *au Palais de Justice, a short distance from the place of this conversation, on an island in the Seine. They were near the general post-office of Paris.*

24. *J'ai des courses à faire, I have errands to do.*

29. *en sentinelle, on the watch.*

132.—3. *son nom à lui, his own name.*

4. *Le mandat d'amener? The order to arrest him?*
Note the force given by the broken sentences, with incomplete construction, but obvious meaning.

10. *ses vieux, his aged parents.* Note the constant tendency of the French to use adjectives, singular or plural, substantively. This is much less common in English.

11. *Un vieux levain du passé, an ancient memory of the past.*

12. *Villefranche, a small town of France in the maritime Alps, a few miles east of Nice.*

15. *Imbécille! Imbecile that he was!*

25. *Il n'y avait pas à hésiter, there was no time for hesitation.*

31. *le visage collé à la vitre de la portière, with his face pressed against the window of the door of his car.*

133.—8. *dans ce brouillard noir troué de lumières rouges! in that dark mist pierced with red lights.* How descriptive of the great city of Paris, especially the evenings of the long and gloomy winter months.

11. *vous entre au cœur, enters your heart.*

16. *avec plus de déchirement, with an added heart-pang.*

22. *On ne jette pas le manche après la cognée, one does not venture the saddle after losing the horse; or, more literally, one does not throw the handle after the axe.*

Page. Line.

133.—24. **on se frappe si l'on est las de bûcher**, *one strikes himself if he is weary of chopping*. Mornas thus gives an unusual and personal turn to the proverb.

29. **flet du wagon**, *the car rope*. His travelling companions were few, as the cars, as usual in Europe, were arranged on the compartment system.

134.—5. **Monaco**. On the Mediterranean, near Nice, the greatest gambling-place in Europe. Hence the allusion below, **pour me refaire!** *to recuperate!* i. e. renew the fortune as well as the health.

8. **me refaire**, *to recuperate*. Note the double meaning of *refaire*.

9. **Cet esprit de coulisses**, *that spirit of the green-room*.

12. **Qu'était-ce, en effet, que ce qu'il emportait avec lui?** *What was it, in fact, that he carried with him?* Note that the second *que* is redundant, or perhaps equivalent to 'namely.' It may well be omitted in English.

14. **Ce besogneux de la veille**, *that needy one of but yesterday*.

17. **commanditer un comité électoral**, *to supply the funds for an electoral campaign*. The literal is obvious.

19. **une mise au jeu**, *a stake, a capital to invest*.

34. **dans la promiscuité bizarre des personnalités interlopes**, *in the strange mixture of persons of bad repute*.

35. **des décavés**, *of bankrupts*.

135.—11. **Au fleuve jaune**, etc., "Ce vers est du poète Théophile Gautier. C'est une petite pièce très jolie qui commence ainsi:"

"Celle que j'aime à présent est en Chine,
Elle demeure avec ses vieux parrains,
Dans une tour de porcelaine fine
Au fleuve jaune où sont les mandarins."

13. **vivre d'une vie facile et large**, *to live an easy and independent life*.

31. **il vaudrait la peine**, *it would be worth while*.

35. **le phare qui flambe**, *the flaming light-house*.

136.—9. **depuis des temps**, *for some time past*.

21. **un coup de télégraphe**, *a telegraphic message*.

Page. Line.

186.—27. Il faisait si beau, *it was so beautiful a day.*

187.—7. où ne pouvaient s'engager les chevaux, *where the horses could not go.*

18. à travers les touffes de la grille, *through the bushes at the gateway.*

28. pour se garantir du soleil, *to shield her eyes from the sun.*

31. qu'il fait beau! *what fine weather it is!*

188.—4. Est-ce cruel? *is it not cruel?* Note that *cruel* is made to agree with *ce*, although *vie* is feminine. Also note the affirmative form, so usual in French, while the negative is required in English.

18. pareil à une espérance qui meurt, *like a dying hope.* Note the relative clause in French for the participle in English. So below, *qui remonta* for 'mounting,' and generally.

27. de la salle de la Roulette, *from the gambling hall.*

189.—1. matée et bafouée, *checkmated and scouted.*

7. le visage impassible et ennuyé du croupier, *the stern and weary face of the banker.*

8. se faire racler là, *to be raked up.*

9. comme un croc de boucher, *as a butcher's hook.*

13. des prurits de revanche, *itching desires for revenge.*

24. il n'avait même plus de quoi vivre, *he had no longer even anything to live upon.*

29. lui sautait à la joue, *brought a flush to his cheek.*

140.—4. La pièce est ratée, *the gun has missed fire.*

15. à l'adresse des auditeurs, *directed to the auditors.*

34. Autant se brûler la cervelle, *I might as well blow out my brains.*

141.—1. "puisque j'en ai un!" *"since I have one!"*

12. aux constatations légales, *with the legal confirmation.*

30. de l'atroce réalité traversée, *of the dreadful reality through which she has passed.*

34. qui la minent, *which undermine her health.*

142.—3. corvée, *the difficult burden.* Not a very courteous remark of the good doctor's, to close this charming story, with its sad but inevitable dénouement.

TUYET.

Page. Line.

143.— 5. *exemptes de bétel* = *free from the effects of chewing the betel*. A common practice among Eastern nations.

13. *la coupole dorée des Invalides*, *the gilded dome of the Invalides*, which is one of the most conspicuous objects in the south-western part of Paris, and beneath which rest the remains of Napoleon I.

14. *près du village tonkinois*, *near the Tonkinese village*, on the Champ de Mars, one of the attractions of the great Paris Exhibition of 1889. This and the adjacent attractions will be well appreciated by those who saw the Midway Plaisance at the World's Fair at Chicago.

16. *les cahutes de bambous*, *the bumboo huts*.

25. *où se mirait le cocotier*, *in which the cocoa-tree was reflected*.

144.— 6. *C'est en marchandant*, *it was while bargaining for*. Note the constant use of the present *c'est* in such expressions, where we use the past in English,

9. *un pauvre diable à l'œil terne*, *a poor fellow with dim eyes*. Note the euphemism in the translation of *diable*. A literal rendering would be positively incorrect.

10. *les dents noires de bétel*, *the teeth are dark from chewing betel*. See Note 143-5.

18. *notre bleu au grand feu*, *like our blue after being baked by a hot fire*. An expression used by painters on porcelain. After painting it is exposed sometimes to a hot, sometimes to a slow, fire. This gives rise to the expression, *au grand feu* or *au petit feu*, the baking making the coloring very strong and rich.

26. *comme des semis de fleurettes et pareils à des bleuets jetés sur la porcelain*, *like beds of little flowers, and similar to bluets thrown upon the porcelain*. Note the accuracy of the description of the peculiar letters of the Chinese and allied languages. How like little flowers, and especially how like the pretty masses of bluets of our gardens, the *kornblumen*, 'corn-flowers,' the national flower of Germany, as the lily is of France.

Page. Line.

- 144.—30. *C'est du têt, that is something antique.* Lit., 'it is a fragment of pottery;' *têt = tesson.*
34. *assez difficilement, with considerable difficulty.*
- 145.—4. *avec des yeux à fleur de tête, with prominent eyes.*
Lit., 'on a level with the (head) face.'
5. *sous un front bombé, under a projecting forehead.*
- 146.—13. *la constatation d'une supériorité, the assertion of a superiority.*
15. *Le "Civis sum romanus" antique, the ancient saying, "I am a Roman citizen."*
24. *à ces curieux accourus, to these curiosity-seekers who have come.*
- 147.—10. *il verra de près les Français, he will obtain a knowledge of the French.* Lit., 'see them from near.'
29. *Aden, a seaport of Arabia, at the entrance of the Red Sea.* Its situation makes it a city of great commercial importance.
29. *Port-Saïd, a city of Egypt, on the Mediterranean, at the entrance of the Suez Canal.* It has been built entirely since the commencement of the canal in 1859.
29. *Alger, a city in the northern part of Africa, on the Mediterranean, the capital of Algiers.*
31. *Hué, a division of Cochinchina.*
- 148.—1. *en pleine mer, far out at sea.*
5. *Les bonzes, the priests.* The name *bonze* was originally given by the Portuguese to the Buddhist priests of Japan, and is applied also to those of China, Cochinchina, etc.
9. *Glouf!* This word is an onomatopœia, being formed to imitate the sound made by the closing waters.
15. *de chasseurs d'Afrique, of African riflemen.*
21. *une partie de cheval, a pleasure-party on horseback.*
Note also the following redundant *que* to introduce the words in apposition, *cette course.*
22. *aux Pavillons-Noirs, with the Black-Flags; i. e. those carrying the black flag.*
"On distinguait ainsi, pendant la guerre du Tonkin, des troupes irrégulières chinoises, qui avaient, selon toutes probabilités, des drapeaux noirs."
30. *Cela d'ailleurs, all his experiences elsewhere.*

Page. Line.

- 148.—33. puis qui, peu à peu, l'attirait, *then, which gradually attracted him.*
- 149.— 2. Angkor, an archeological site in Indo-China, now distinguished for its remarkable ruins, especially those of the religious monument Nakhor-vat, an imposing temple crowned by nine towers, and which dates from the seventh century. These interesting ruins were first brought to light by the traveller Mouhot in 1861.
4. dorées et qui brillèrent, *gilded and shining.* Note this frequent use of a relative clause where we use a participle in English.
7. de là-bas, *over there, i. e. in his native country.*
13. traçaient des prières, *gesticulated their silent prayers.*
19. cette tour, *the Eiffel tower.* A thousand feet high, built along the Seine, in the Champ-de-Mars.
28. C'était bien beau, *they were very beautiful.* Note the use of the singular verb where the plural is required in English.
29. aux vitraux de couleur, *with stained-glass windows.*
- 150.— 1. peuples-enfants, *primitive peoples.*
23. Fushiyama. The peculiar form of this low, round-headed mountain is made familiar to the children of Indo-China by pictures in children's books.
24. Yokohama, a maritime city of Japan, on the island Nippon.
- 151.— 5. ces fêtes, *those wonderful sights; i. e. of the Exposition.*
5. qui faisaient accourir les nations, venir de partout les hommes, *which made the nations assemble, and men come from all parts of the world.*
13. par une avidité impossible, *by an eager desire impossible to satisfy.*
22. éternellement vierge, *ever undisturbed, untrodden.*
27. tourbillonneraient, *would whirl in the wind.*
- 152.—11. Cambodgiens, a general name for the inhabitants of Annam and Siam, north of the China Sea.
13. commissionnaire en marchandises, *commission merchant.*
22. Kampong, a city of Cambodia, on the N.-E. coast of the Gulf of Siam.

Page. Line.

152.—24. L'Orient, i. e. the representatives of the East at the Exposition.

30. soie rouge sang, *blood-red silk*.

31. d'étoles jaunes à raies bleu de ciel, *with yellow stoles with sky-blue stripes*.

153.—9. là-bas, *over there*, i. e. at his home in Tonkin.

25. toute grande, *wide*.

27. sur les yeux, *in his face*.

30. tirailleurs annamites, a name of a division of sharpshooters. "Ils sont des troupes auxiliaires indigènes employés par les Français, et qui subsistent encore dans l'organisation de l'armée qui occupe le Tonkin. Ils doivent leur nom à ce qu'il existait déjà dans l'armée française des corps indigènes (Turcos, et Sénégalais, etc.), portant le même nom."

31. Longchamps, a popular place of resort near Paris, on the right bank of the Seine. Races are held here, and great reviews of the troops on important public occasions. It is near the Bois de Boulogne.

34. encore un coup, *once more*.

154.—3. ce qu'elle met de poésie, *what a poetical charm it adds*.

27. ce qu'il allait devenir, *what was going to become of him*.

155.—20. le sabre au clair, *swords drawn*, more lit., 'the sabre flashing.'

156.—29. mis à portée, *brought within the reach*.

157.—1. au dos de cuir vert, *with green leather backs*.

30. factures à en-têtes commerciaux, *bills with commercial headings*.

158.—1. derrière les carreaux aux verres dépolis, *behind the ground-glass windows*.

28. qu'avait fait aménager pour lui M. L., *which Mr. L. had had fitted up for him*.

159.—7. tout au fond de son être, *in the depth of his heart*.

160.—6. Une griffe s'enfonçait dans la gorge, *a claw seemed plunged into the throat*.

16. il s'était alité, *he had become confined to his bed*.

29. était trop prise, *was too much affected*.

34. presse-papiers, *paper-weights*.

Page. Line.

161.—16. On aurait pu lui donner cela, *they might have given him that.*

25. essais xylographiques, *attempts at wood-engraving.*

33. et n'en sortant pas, *and not succeeding.* Lit., 'and not coming from it.'

162.—11. phthisie laryngée, *consumption of the throat.*

22. dans sa gorge dévorée, *in his wasted throat.*

26. les persiennes serties de neige, *the blinds adorned with snow.*

163.—14. des petits lis qui dansent, *little lilies dancing.*

20. comme en proie à une obsession, *as one possessed.*

23. comme un sentiment vague de regret, *something like a vague feeling of regret.*

33. Est-ce qu'ils nous le garderont, *will they keep him from us.*

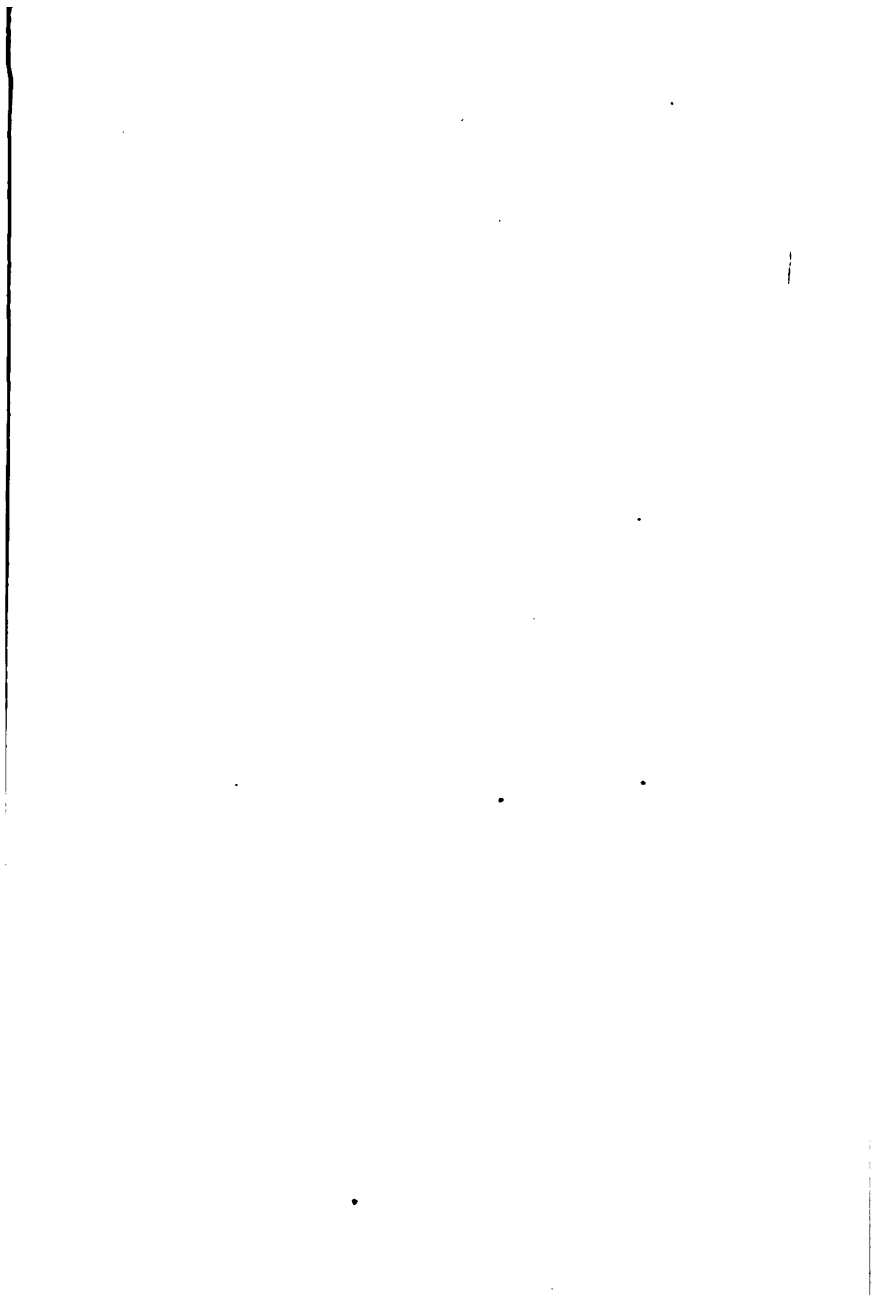
164.— 8. l'assouplissement du bruit, *the softening of the sound.*

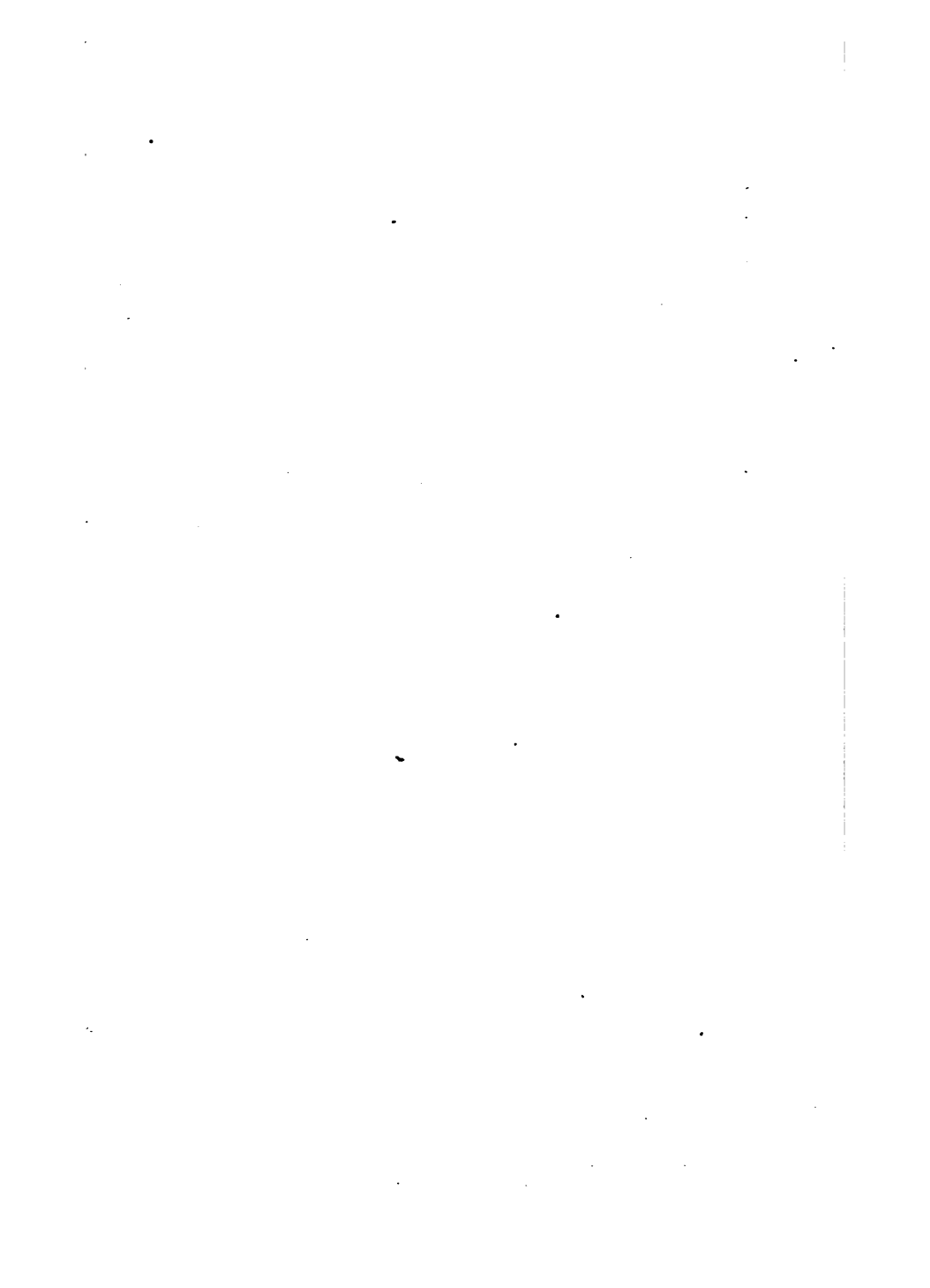
11. layetier-emballeur, *packing-case maker, trunk-maker.*

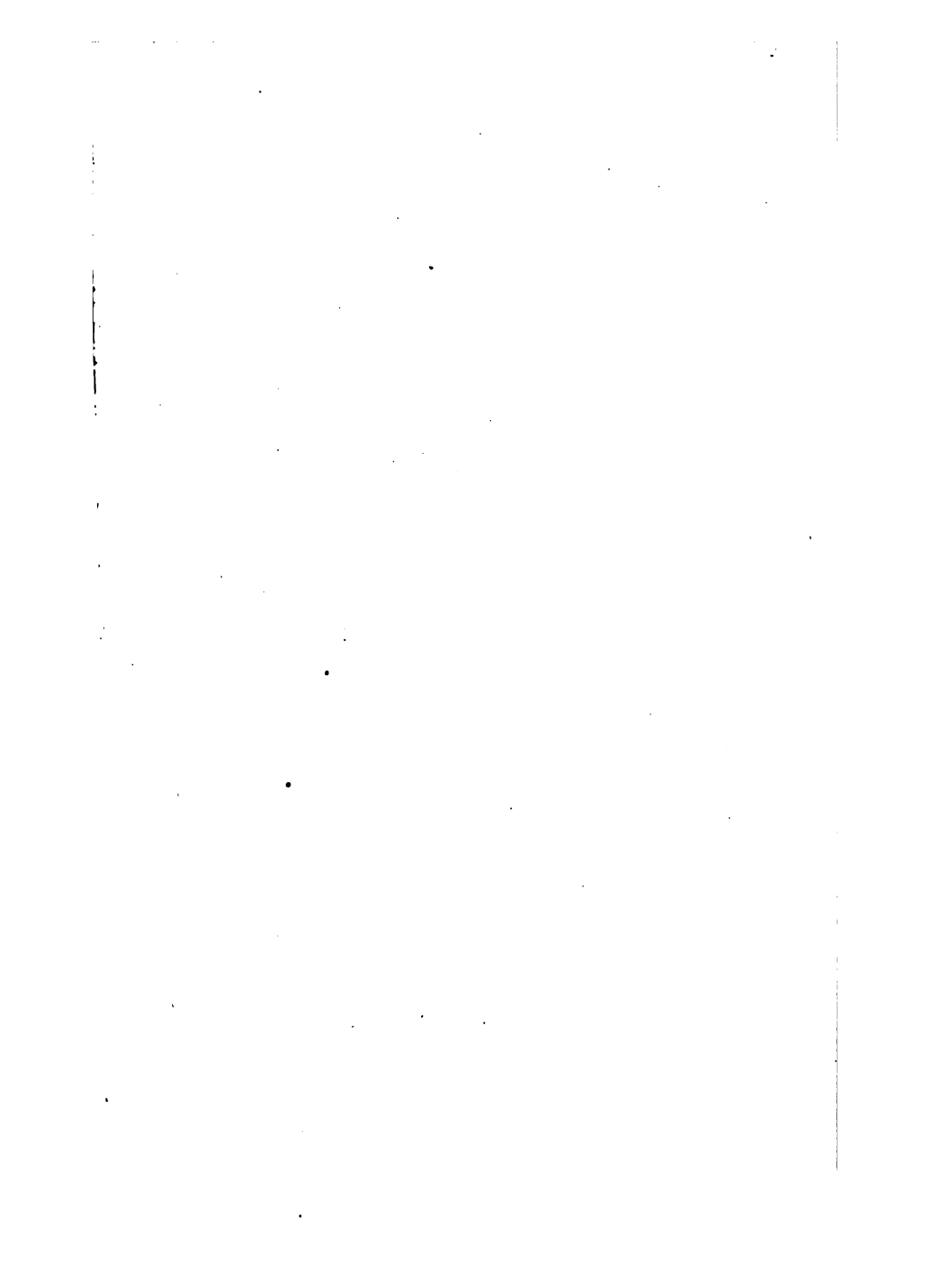
33. de l'au-delà, *from far away.*

165.— 5. de l'approcher de ses lèvres, *to put it to his lips.*

THE END.







THE
NORMAL EDUCATIONAL SERIES
OF
SCHOOL AND COLLEGE TEXT-BOOKS.

"Every child that comes into the world has a right to an education."

"The dearest interest of a nation is the education of its children."

The art of Teaching, as well as all other arts, is making very rapid progress in this very progressive age. The remarkable growth of Normal Schools, organized to instruct in the best methods of teaching, and employing as professors the most able and advanced educators in the country, has given an immense impetus to the advancement of this most honorable and useful of professions, and almost revolutionized the whole art of teaching. These great changes create a necessity for text-books adapted to them, and the publishers of the above series have taken great pains to meet this necessity. By the aid of their improved text-books, the work of the school-room, instead of being a drudgery, becomes pleasant to teachers and pupils, and they as well as parents are delighted with the rapid progress made with them.

Raub's Normal Primary Speller.

Raub's Normal Speller.

Admirably arranged and classified. Simple and easy, yet logical and comprehensive.

Welsh's Practical Grammar.

BY JUDSON PERRY WELSH, A.M.,

PROF. OF ENG. LANGUAGE AND LITERATURE, STATE NORMAL SCHOOL, WEST CHESTER, PA.

Teachers who prefer the use of diagrams will find this an admirable work, in which this popular method of analysis is made clear and simple as possible. It treats of the English Language as it is spoken and written to-day, while tracing its history from older periods. Lessons on Composition and Letter-writing are also given.

Fewsmith's Elementary Grammar.

Fewsmith's Grammar of Eng. Language.

BY WM. FEWSMITH, A.M., AND EDGAR A. SINGER.

Based on the well-known Murray's System. Easy to understand, the lessons before dreaded become a delight to teacher and pupils. Care has been taken in grading every lesson, modeling rules and definitions, and making every sentence an example of grammatical accuracy.

Westlake's How to Write Letters.*

This remarkable work of Professor Westlake is a scholarly manual of correspondence, exhibiting the whole subject in a practical form for the school-room or private use, and showing the correct Structure, Composition, Punctuation, Formalities and Uses of the various kinds of Letters, Notes and Cards. The articles on Notes and Cards, Titles and Forms of Address and Salutation, are invaluable to every lady and gentleman.

Westlake's Common School Literature.

A scholarly epitome of English and American Literature, containing a vast fund of information. *More culture* can be derived from it than from many much larger works.

Lloyd's Literature for Little Folks.

The gems of child-literature, arranged to furnish easy lessons in Words, Sentences, Language, Literature and Composition, united with Object-Lessons. For children in Second Reader. Handsomely illustrated. The book is the delight of all children.

Pelton's Outline Maps*. Large Size.

These are about 6 by 7 ft. and mounted on ordinary rollers. Price per set of six Maps, \$25.

Pelton's Outline Maps*. Reduced Size.

These are about 4½ feet square. Price, on ordinary rollers, \$12 per set of six Maps. On spring rollers with handsome canopy case, \$18 per set.

1. Physical and Political Map of the Western Hemisphere.
2. Physical and Political Map of the Eastern Hemisphere.
3. Map of the United States, British Provinces, Mexico, Central America and the West India Islands.
4. Map of Europe.
5. Map of Asia.
6. Map of South America and Africa.

Pelton's Key to full series of Outline Maps.

This beautiful series of Maps is the only set on a large scale exhibiting the main features of Physical in connection with those of Political and Local Geography. Notwithstanding the many outline maps published since Pelton's series originated this method of teaching Geography, the popularity of these elegant maps is undiminished.

Sample copies sent to Teachers and School Officers for examination upon receipt of two-thirds of retail prices, except those marked (*). Introduction Supplies furnished upon most liberal terms. Catalogues and Circulars sent free upon application. Correspondence and School Reports solicited. Address

CHRISTOPHER SOWER COMPANY,

PUBLISHERS AND BOOKSELLERS,

Philadelphia.

